

Diasporiques

Sommaire

Éditorial : Mai-juin 2004, trois journées...	2
Entretien : David Albahari, Juif et Serbe	3
Actualité :	
Des musulmans laïques	8
Manifeste : être de culture musulmane...	10
Une autre voix juive	11
Séminaire Palestine-Israël, diaspora...	11
Culture	
Livres	13
Musique : Un oratorio du XVIII ^e en hébreu	21
Cinéma : Le fils d'Elias	23
Poésie : Jerzy Ficowski	24
Arts : Jeanine Warnaud et l'École de Paris	26
Cuisine : Le tchoulent	28
Textes : Une journée particulière	29
Retour à Sefarad	30
Le Juif dans la littérature polonaise	31
Freud a dit	34
Introduction à un voyage en Hongrie	35
Imperial War Museum de Londres	36
Hommage à Alfred Döblin	37
Une lecture juive de Paul Ricoeur	39
In Memoriam : Stanislaw Musial	41
La Mémoire : Kindertransport	42
Des chalutiers remplis de réfugiés	43
Tourisme sepharade	44
Brèves	45
Convivialité	48
Humeur	51
Le Cercle Gaston-Crémieux	52

n° 30

Juin 2004

Publié avec le concours du
Centre National du Livre

Dans l'intimité des artistes de l'école de Paris (p. 24)



Photo X.

Pascin, Garçon et fille, 1912

Diasporiques est une revue trimestrielle. Prix au numéro : 5,50 Euros.
Conditions d'abonnement : voir page 51

Mai-juin 2004 : trois journées européennes mémorables

Premier mai 2004. Dix pays rejoignent l'Union Européenne. Une page est tournée, dont personne n'aurait pu imaginer, il y a trois ou quatre décennies seulement, qu'elle le soit de notre vivant... Pour ceux d'entre nous que leur histoire personnelle enrachine en Europe centrale ou dans les îles de la Méditerranée, ce ne peut être sans une émotion particulière qu'ils voient l'Histoire faire en quelque sorte revenir vers eux l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, la Pologne, la République tchèque, la Slovaquie, la Hongrie, la Slovénie, Malte ou Chypre. Des pays chargés de mémoire et de souffrances : la folie meurtrière du nazisme, si elle n'a pas réussi à les rendre absolument *Juderein*, les a néanmoins profondément dévastés quant à la présence et à la culture juives en leur sein.

Juifs diasporiques, nous sommes en fait tous concernés. Nous le savons, rien ne pourra faire en sorte que soient reconstituées dans leur plénitude les collectivités naguère décimées. Mais l'occasion nous est aujourd'hui offerte de contribuer, avec modestie mais avec détermination, à leur renaissance progressive, et cela tout simplement en établissant des liens de confiance et de coopération avec elles ; ce qui implique que nous allions à leur rencontre. Si le terme de responsabilité a un sens, sans doute avons-nous là un bel exemple de celles que nous devrions prendre.

Treize juin 2004. Trois cent quarante neuf millions d'Européens avaient la possibilité de mettre ensemble un bulletin dans l'urne. Moins de la moitié d'entre eux seulement l'ont utilisée. On ne peut que le regretter mais faut-il vraiment s'en étonner ? La construction européenne reste à la fois lourde et fragile, rien n'est encore réglé sur le fond quant à la façon dont l'Union élargie pourra vraiment fonctionner, le projet de Constitution de l'Europe soulève bien des questions non résolues et, pour certaines irritantes (par exemple le risque de voir la laïcité au sens où nous l'entendons en France remise en question). Il n'empêche : pour ceux d'entre nous qui avons vécu et subi la Seconde Guerre mondiale, mais aussi pour les générations qui ont succédé à celle qui a été directement confrontée à l'horreur, comment ne pas se sentir bouleversé en constatant qu'aux récurrences de la haine s'est substituée, sur le Continent, une volonté généralisée de vivre ensemble et de coopérer ? Il reste bien des étapes à franchir pour que l'Europe trouve son rythme de croisière, pour qu'elle choisisse hardiment un modèle institutionnel de fonctionnement efficace, pour qu'elle atteigne un niveau de cohérence interne qui lui permette de faire entendre sa voix avec autorité à l'échelle planétaire, pour que ses habitants eux-mêmes prennent conscience de ses potentialités et aient envie de jouer le jeu... Mais comment ne pas admettre que ce bouleversement ne peut être mené à son terme ni en un jour, ni en une décennie, ni même en un demi-siècle ? Et

comment ne pas comprendre que, de toute façon, nous sommes désormais « embarqués » dans cette voie de façon irréversible, quoi qu'en pensent et en disent les nationalistes-souverainistes de tout bord ?

Ce qui saute aux yeux est que les Européens, dans leur majorité, ne se sentent pas engagés par le fonctionnement actuel de l'Union – d'où le taux impressionnant d'abstentions y compris dans les nouveaux pays européens. Ils y croient en fait tellement peu que nombre de ceux qui ont voté ont utilisé ce scrutin comme mode de sanction du seul pouvoir auquel ils croient vraiment : celui qui s'exerce au sein de leurs frontières nationales. Mais n'est-ce pas là le signe que, pour convaincre et mieux mobiliser, l'Europe devrait trouver d'autres légitimités d'existence qu'exclusivement politiques ou même sociales ? Ne devrait-elle pas s'investir beaucoup plus intensément dans ce qui fait sa richesse historique : sa diversité culturelle, source même des « valeurs » dans lesquelles elle se reconnaît ?

Neuf mai 2004. Voici des mois que le cercle Gaston-Crémieux et l'Union des Progressistes juifs de Belgique s'étaient donnés pour objectif commun d'amorcer la constitution d'un *réseau européen d'associations juives laïques, diasporistes et de gauche*. Depuis le 9 mai, c'est chose faite. Quelque soixante-dix membres de nos deux institutions se sont retrouvés ce jour-là à Lille, dans une atmosphère conviviale et studieuse, pour réfléchir ensemble à ce stimulant projet. Un projet qui aurait eu un sens même sans l'élargissement européen du 1^{er} mai, mais qui prend évidemment une signification particulière dans ce contexte renouvelé. Le peuple juif – au sens que nous avons toujours donné à cette expression : non pas une collection d'individus mais bien une entité historique et culturelle, transgénérationnelle – a, de par son passé, un fort enracinement européen, ashkénaze et sépharade. Récemment enrichi de l'apport des populations juives du Sud de la Méditerranée, il constitue l'une des composantes historiques de la population européenne. Une composante qui, du fait même de l'histoire diasporique des Juifs, prend tout naturellement sa place au sein du continent en tant que tel, dans son ensemble.

La diaspora européenne a de beaux jours devant elle si elle sait saisir cette chance exceptionnelle d'expression et la nourrir de propositions. Il lui appartient de saisir l'occasion qui lui est ainsi offerte pour récuser les thèses qui prévoient complaisamment sa disparition du Vieux Continent. Encore faut-il qu'elle en ait la volonté, c'est-à-dire qu'elle prenne ses distances par rapport aux forces qui tentent aujourd'hui de détourner son évolution dans d'autres directions. ■

Des multiples façons d'être un juif diasporique...

David Albahari est un écrivain juif, sépharade, diasporique. Sa famille est d'une antique extraction sépharade de Bosnie, ayant « émigré » au XIX^e siècle en Serbie. Né en 1948 à Pe, il a été, entre 1990 et 1994 le président de la Fédération des Juifs de Yougoslavie (dont il reste le président d'honneur), avant de partir au Canada, invité comme « écrivain en résidence » pour un an à l'Université de Calgary. Depuis, il vit là-bas, au pied des Rocheuses, avec femme et enfants. David Albahari est un écrivain de renom, auteur de neuf romans (dont cinq parus en France) et de huit recueils de nouvelles. En France, on le connaît surtout par ses romans : *L'appât* et *Goetz et Meyer*, publiés chez Gallimard, par quelques nouvelles, et par deux nouveaux romans parus cette année : *Tsing*, aux éditions « Est-Ouest internationales » et *L'Homme de neige*, chez Gallimard. Il est aussi un traducteur d'anglais en serbe, notamment de Atwood, Beckett, Bellow ou Naipaul. Les Serbes le considèrent comme un de leurs grands écrivains, le publient en serbe et lui accordent leurs plus prestigieuses distinctions littéraires. Mais, écrivain universel, il est traduit en anglais, allemand, français, italien et hébreu. Nous avons rencontré cet homme lucide et fascinant, en compagnie de l'éditeur de *Tsing*, George Ferenczi, lors de son rapide passage à Paris à l'occasion de la sortie de deux de ses livres. Et nous avons parlé...



Photo X.

Entretien avec David Albahari, juif, écrivain serbe, canadien d'adoption

Un homme aux multiples exils...

[David Albahari nous a d'abord demandé de nous présenter. Apprenant qu'il avait affaire à des Juifs diasporistes, de gauche et laïques, il a commencé par ce dernier aspect] :

D.A. : Je vois que vous n'attendez donc pas le Messie... Moi aussi je suis un Juif laïque. En fait, dans ma communauté nous n'avions jadis guère le choix : du temps de la Yougoslavie communiste il n'y avait qu'un rabbin pour tout le pays. Notre approche du judaïsme a donc été plus culturelle – avec une pluralité de cultures d'ailleurs – et plus traditionnelle que religieuse.

Mon père cependant était un Juif religieux, il fréquentait la synagogue le shabbat. Surtout après avoir pris sa retraite de médecin. Mais à la maison, l'observance était superficielle : les grandes fêtes, oui ; sinon, c'était une sorte de façade traditionnelle. Il n'a jamais insisté pour que je devienne à mon tour un Juif religieux.

D. : D'où venez-vous, David Albahari ?

D.A. : Ma famille est originaire de Sarajevo, que nous avons quitté il y a un siècle et demi. La majorité de gens de ce nom vivent toujours en Bosnie ; durant la Seconde

Guerre mondiale un Albahari est devenu un héros national et une rue de Sarajevo porte encore son nom. Mais je n'ai pas de lien précis avec le Moshé Albahari de cette ville qui, comme on le lit dans le livre de Karl-Markus Gauss¹, pense être mon oncle. Tous les Albahari de l'ancienne Yougoslavie se croient cousins, mais il n'y a pas de preuves précises. Moi, je suis un Juif de Serbie, mais d'abord de Yougoslavie, que nous, Juifs, avons pris l'habitude de considérer comme une entité unique. Il est vrai qu'à présent il me semble que je suis réduit à une identité plus restreinte de Juif de Serbie. En vérité, je suis un écrivain serbe et un Juif yougoslave.

D. : Comment se fait-il que vous soyez devenu le président des Juifs yougoslaves ?

D.A. : J'ai toujours voulu être écrivain. J'ai fait des études d'anglais et j'ai commencé par des traductions d'auteurs anglophones contemporains, des novateurs surtout. Et puis, j'ai écrit moi-même. Cela m'a permis d'être un peu connu.

Quant à mon engagement juif, il a toujours été : dès mon enfance, je participais à des camps de jeunesse juive ;

¹ Voir page 19.

plus tard, comme étudiant, je faisais partie de clubs et de cercles juifs. Je fréquentais les séminaires pour acquérir des connaissances juives, j'étais actif, je me suis inscrit à l'Association internationale des étudiants juifs...

Un jour, le président de la Fédération des Communautés juives de Yougoslavie de l'époque, le docteur Kadenburg, m'a dit que, engagé comme je l'étais, je devais devenir son successeur. J'ai ri et refusé, mais il m'a délégué de plus en plus de choses, des présences à des congrès, des activités communautaires... Un moment est venu où j'ai constaté que, de toute manière, la majeure partie de mon temps y était consacrée. Comme par ailleurs il n'y avait aucune obligation de nature religieuse à cette fonction, j'ai fini par accepter. Et le fait d'être un non-observant n'a en rien gêné mon élection. Mes relations avec le vieux rabbin de Belgrade ont toujours été excellentes. J'ignore, il est vrai, comment se présentent aujourd'hui les relations entre le nouveau président et le nouveau rabbin, qui est jeune et dynamique. Ce rabbin est issu des nôtres, il est serbe, il connaît nos problèmes. On l'avait envoyé faire ses études rabbiniques en Israël et il a pris ses fonctions à son retour.

D. : Pourtant, vous avez choisi de vivre aujourd'hui au Canada ? Y a-t-il là une contradiction ?

D.A. : J'ai décidé de quitter mon pays il y a dix ans. Je n'y étais nullement obligé, il n'y avait aucune pression m'incitant à partir. Cela s'est fait ainsi : en 1994 j'ai été invité au Canada par l'Université de Calgary pour une année, en qualité d'écrivain-résident. C'était tentant. Je pensais alors que ce ne serait qu'une absence d'un an, et voici dix ans que cela dure. Je suis venu par accident, et je suis resté par libre choix... Car au Canada, un écrivain, quelle que soit sa langue, trouve des aides et des encouragements. C'est important. Il est vrai que j'écris en serbo-croate, que personne ne comprend autour de moi ; quel avenir peut être le mien au Canada ? Ma femme

enseigne l'anglais aux nouveaux immigrants – elle était professeur d'anglais à Belgrade –, c'est différent. J'écris au Canada, je publie en Serbie, et puis mes livres finissent par être ensuite traduits en anglais.

J'ai eu ce désir de partir temporairement car, entre 1990 et 1994, j'ai eu beaucoup de problèmes à l'intérieur même de la communauté juive. C'est que j'avais été élu président en 1990. Au moment de mon élection, il s'agissait d'une fonction honorifique : aller à des réceptions, sourire, serrer des mains... Personne alors ne songeait encore à la guerre,

qui éclata un an plus tard. Soudain, il m'a fallu travailler nuit et jour pour la communauté, surtout à partir de 1992, avec la guerre en Bosnie, quand beaucoup de Juifs de ce pays se réfugièrent à Belgrade. S'en occuper devint un problème difficile pour la petite communauté de notre ville, d'autant que nous avions décidé de n'accepter aucune aide de l'État de Slobodan Milosevic. Grâce à l'assistance des communautés juives du monde entier nous avons pu prendre en charge ces réfugiés pour quelque deux ans. Nous négociâmes alors avec les Juifs du Canada, de Grande-Bretagne, etc. pour qu'ils reçoivent certains de ces réfugiés. Ainsi, cent-cinquante partirent en 1992 pour le Canada. Et beaucoup partirent aussi pour Israël (par Budapest, la seule frontière serbe qui demeurait alors ouverte).

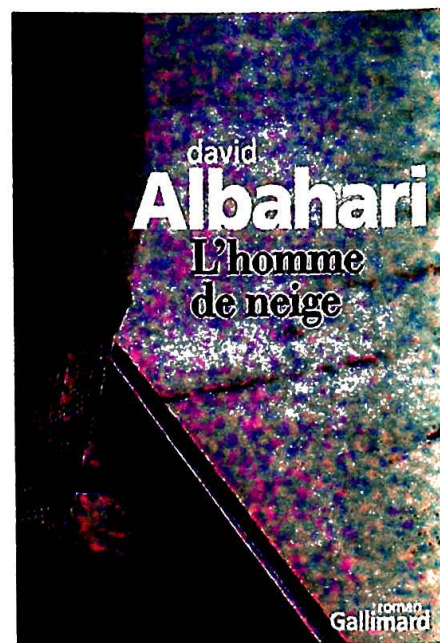
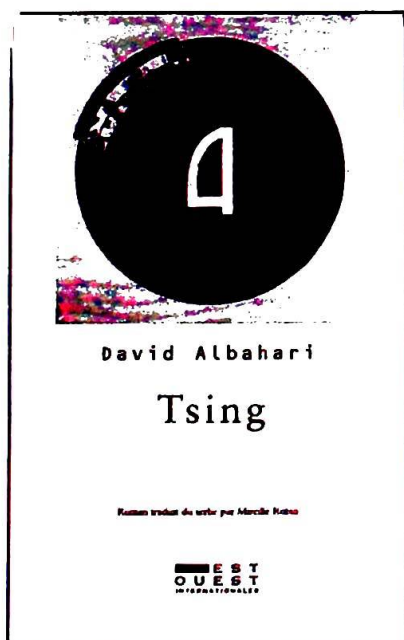
D. : Au Canada vous vous présentez plutôt comme un écrivain. Et comme Juif ?

D.A. : Je suis un écrivain professionnel, pas un Juif professionnel... Certes, je me suis beaucoup impliqué ; et, en arrivant au Canada, j'ai approché aussi la communauté juive de Calgary. On m'a dit : « C'est une petite communauté ici, nous ne sommes que sept mille »... Et j'ai répondu : « J'ai été le président national d'une communauté juive qui ne comptait pas plus de membres pour l'ensemble du pays »... C'est très différent d'être Juif ici ou aux USA et de l'être en Serbie. On me demande parfois : « Pourquoi vous dites vous un Juif de Serbie » ? Et je réponds : « Je me dis Canadien, mais je ne peux m'affirmer Juif canadien. Ma culture est serbe. C'est un problème d'identité ».

La communauté juive nous a aidés, elle a par exemple donné son premier poste à ma femme. Mais le fonctionnement même de la communauté ici est très différent du nôtre. D'abord, elle n'est pas laïque. Ensuite, elle est riche : deux écoles élémentaires, un collège, plusieurs synagogues, etc. Nous n'avions jamais rêvé de telles somptuosités... Mais le statut d'intellectuel juif était incomparablement plus important : on intervenait en public, on donnait des conférences... Au Canada, les Juifs ont tout et ils n'ont pas besoin des intellectuels. Certes, j'écris parfois pour les périodiques communautaires et nos rapports sont bons, mais bien plus lâches qu'en Yougoslavie.

D. : Et vos enfants, sont-ils juifs ?

D.A. : Ma femme n'est pas juive. Selon la halakha, ils ne le sont





pas. Mais mon fils s'appelle Nathan, ma fille Rebecca. Et, en vérité, vous ne trouverez pas plus juive que ma femme ! Elle ne s'est pas convertie, parce que cela ne fonctionnait pas en Serbie au temps de notre mariage. D'ailleurs, ma mère n'était pas d'origine juive, mais elle s'était convertie... en 1938, lors de son premier mariage, et malgré l'avis du rabbin. Elle s'est toujours comportée en véritable mère juive ! Et si vous interrogez mes enfants, sans aucune pression ou suggestion, ils vous diront spontanément qu'ils sont juifs. D'ailleurs, vous savez, quand on s'appelle Rebecca Albahari ou Nathan Albahari, il est difficile de se prétendre Irlandais... Aujourd'hui, ils sont un peu plus canadiens que moi, mais encore très serbes. Nous parlons le serbe à la maison.

Les Juifs serbes dans la tourmente

D. : Les Juifs de Belgrade ont-ils été surpris par les guerres en Yougoslavie ?

D.A. : Nous les Juifs nous avons été surpris, oui, réellement surpris par la guerre. Mais que pouvions-nous faire pour la prévenir ? Aujourd'hui, je comprends qu'il n'y avait guère d'autres sorties de notre crise, je vois les choses différemment. En réalité, tout est parti des conflits entre les différentes sections des communistes yougoslaves : ils ont suscité l'éveil des sentiments nationalistes dans les différentes Républiques. Et une fois qu'on a commencé à se tirer dessus, plus rien ne pouvait arrêter le processus, qui devint rapidement international, impliquant certains pays européens et les États-Unis. C'est devenu inextricable. J'ai été le dernier président de la fédération yougoslave juive ; je crois que nous avons été les derniers à rester « fédéraux ». Hélas, rapidement il a fallu éclater en diverses entités plus locales : serbe, croate, bosniaque... Mais encore aujourd'hui, tous les ans en septembre, après les fêtes juives, des représentants des Juifs de toutes les ex-républiques se retrouvent à quelque quatre cents sur la côte dalmate, unis comme naguère. D'ailleurs, l'éveil des nationalismes a eu paradoxalement des conséquences favorables pour les communautés juives, qui sont plus conscientes de leur héritage commun et de l'importance de leurs caractères particuliers de toute nature. Surtout culturels, mais par exemple, à Belgrade on voit aujourd'hui un jeune rabbin qui donne aussi des cours d'hébreu, qui publie des livres, etc. Il en va de même à Zagreb. Ce n'est pas seulement une affaire de religion ; les gens ne sont pas soudain devenus pieux. Mais ils ont un plus fort sentiment d'appartenance. Et la sensibilisation des jeunes est un aspect important !

D. : *Quid* de l'antisémitisme ?

D.A. : Du temps du communisme titiste, la question ne se posait pas. Il ne pouvait y avoir d'antisémitisme... En contrepartie, il n'y avait pas de relations avec Israël ni d'émigration vers Israël : Tito était un grand ami des leaders arabes... L'État yougoslave déployait de grands efforts pour expliquer que son antisionisme n'avait rien

d'antisémitisme. D'ailleurs, il prétendait que ce n'était pas à l'État d'Israël qu'il était hostile, mais à la politique israélienne. C'était plus ou moins artificiel, mais la communauté juive de Yougoslavie ne souffrait pas de l'antisémitisme. Le gouvernement y veillait soigneusement. Je ne sais pas précisément comment les choses se passaient dans d'autres républiques, mais en Serbie la participation juive dans la culture nationale a été très forte, des écrivains comme Danilo Kis ou Aleksander Kishma sont considérés comme de grands intellectuels serbes. Et on ne saurait dénombrer les acteurs, musiciens, etc. juifs. Aucun d'eux n'a jamais été attaqué en tant que Juif.



D.A.

Aujourd'hui que les temps sont difficiles et que nous avons une extrême droite forte en Serbie, quand quelqu'un commet quelque chose de condamnable, on se souvient le cas échéant qu'il est aussi un Juif...

D. : Vous avez dit que les Juifs de Yougoslavie étaient plutôt des laïques. Qu'est-ce qui fait qu'ils restaient des Juifs ? Puisque ce ne semble pas être l'antisémitisme ?

D.A. : Nous en avons beaucoup discuté dans le temps. Ce n'est pas simple. Ce n'est pas la langue, par exemple, car la jeune génération ne parle plus guère le judéo-espagnol. D'ailleurs, les communautés étaient très mixtes, avec un mélange de sépharades et d'ashkénazes (qui ne parlaient pas plus le yiddish, d'ailleurs). Je pense que c'est un sentiment d'appartenance, un lien de solidarité. Il y a eu par exemple beaucoup de gens qui, pour diverses raisons, avaient des noms qui n'avaient rien de juif et qui néanmoins jouaient un rôle important dans les communautés.

D. : Allez-vous encore souvent en Serbie ?

D.A. : Oui. Ne serait-ce que parce que mes livres sont d'abord publiés en serbe et que mon éditeur me demande aide et assistance à chaque publication. Et puis, c'est mon pays et c'est ma ville ! Je m'y sens chez moi, j'y ai des amis et de la famille. Ce n'est pas le vide des espaces canadiens...

D. : Rencontrez-vous des Juifs là-bas, en Serbie ?

D.A. : Oui, à mon départ pour le Canada j'ai été gratifié du titre de « président honoraire », et donc je leur rends visite, je donne des conférences, je suis encore impliqué dans certaines activités – à distance, certes, mais tout de même. La communauté est petite et concentrée à Belgrade et à Subotica, à 200 km. C'est petit. Et puis, depuis qu'il y a une extrême droite en Serbie, je dois rester proche de mes amis.

D. : Pensez-vous qu'il y a une croissance du sentiment religieux chez les Juifs de Serbie ?

D.A. : Je le crois. Il est vrai que nous partons de très bas, mais je pense qu'il y a aussi une certaine curiosité chez les jeunes concernant la religion. C'est leur droit le plus strict ; je crois par ailleurs que ceci est lié à la croissance des nationalismes en ex-Yougoslavie, et des identités communautaires. La religion est un repère d'appartenance commode.

D. : La communauté juive de Serbie est-elle stable à présent ?

d'inévitables conflits internes, souvent pour des futilités. Il y a une belle synagogue à Subotica, une autre à Novi Sad. Elles ont été confiées aux municipalités, qui en ont fait des centres d'art. Les communautés n'ont pas les moyens de les entretenir, mais en restent propriétaires.

Au Kosovo, après la Seconde Guerre mondiale, il subsista une petite communauté de trente ou quarante Juifs (la majeure partie des Juifs kosovars ont été déportés quand les Allemands ont repris cette région aux Italiens, sous la domination desquels ils avaient vécu à peu près paisiblement, sans hostilité de la part des Albanais locaux), mais la guerre de Kosovo les a jetés sur les routes ; certains sont encore réfugiés à Belgrade.

En Macédoine, les communautés juives ont été déportées par les Bulgares, qui avaient annexé le pays. Curieusement, les Bulgares, qui ont soigneusement préservé « leurs » Juifs, les citoyens bulgares, n'ont pas hésité à déporter ceux de Macédoine, si bien que, là, la vie juive avait été détruite.

D. : Et au Monténégro ?

D.A. : Mais il n'y a pas de Juifs au Monténégro ; une ou deux familles tout au plus. À ma connaissance, il n'y a jamais eu de communauté juive au Monténégro. Les raisons m'en échappent, les Monténégriens n'ont rien contre les Juifs. Mais voyez, tout près du Monténégro il y a Dubrovnik, où il y a toujours eu une communauté puissante, c'était un centre commercial important. Mais là, les Juifs sont plutôt des Ashkénazim, venus d'Autriche-Hongrie.

D. : Et quid de l'antisémitisme au Canada ?

D.A. : Vous savez, Calgary c'est un peu sur une autre planète. La communauté est petite, il ne se passe rien. La vie est tranquille. C'est différent à Toronto ou à Montréal, où il existe de grandes communautés et où il se passe des choses : des articles antisémites, des graffiti – comme partout, quoi. Je lis ça dans les journaux, comme on a lu dans le temps d'autres faits désa-

D.A. : Oui, elle compte quelque 3 000 membres et paraît désormais stabilisée en nombre. Ceux qui ont voulu partir à cause de la guerre et des difficultés sont partis ; certains outre-Atlantique, quelques-uns pour Israël (et certains en sont même revenus, déçus). Par ailleurs, le réveil du nationalisme serbe a rapproché les membres de notre groupe minoritaire, ils sont plus unis désormais, malgré

gréables, ainsi le fait que, durant la Seconde Guerre mondiale, le Canada n'a pas voulu accepter de réfugiés juifs d'Europe... Cela a fait l'objet de plusieurs livres depuis. Et je sais aussi que, sur un autre plan, il y a cent ans, l'accès du Canada était fermé aux Serbes, considérés comme trop arriérés... Bien évidemment, l'épisode des Juifs est infiniment plus grave, et considéré comme tel.

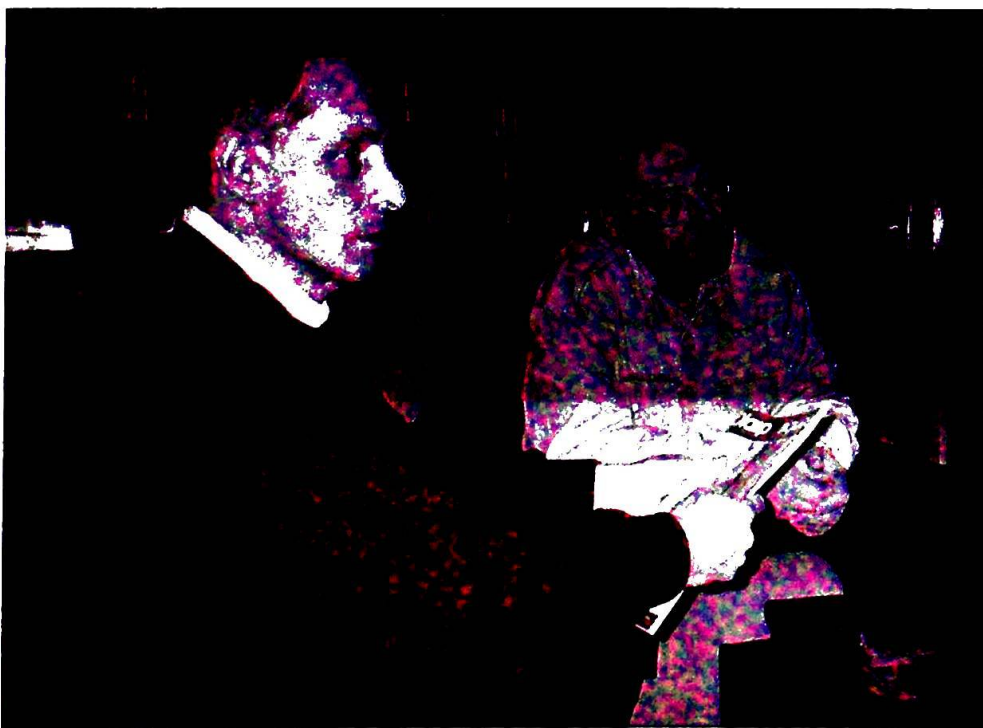


Photo Ph. Lazar



Parler de la Diaspora

D. : On peut voir le monde juif de différentes manières. L'une consiste à le partager entre Israël d'un côté et la Diaspora de l'autre. Une façon moins sommaire serait de dire qu'il y a quatre pôles de vie juive : Israël, bien entendu, et puis un pôle diasporique nord-américain, un pôle européen et un pôle des anciens pays de l'Est européen. Qu'en pensez-vous ?

D.A. : Je crois qu'il y a aujourd'hui de fortes différences psychologiques et traditionnelles entre les Juifs de l'Amérique du Nord et les Juifs européens, par exemple. L'approche fragmentaire, en quatre groupes, que vous mentionnez, me paraît plus proche de la réalité. Oui, il n'y a pas d'uniformité dans la Diaspora...

D. : Examinons le cas des Juifs qui vivent en Israël. À votre avis, est-ce qu'on peut penser que ce groupe humain retiendra à la longue les caractéristiques et les traditions juives élaborées dans la Diaspora, dans des conditions de minorité, ou bien finira-t-il par élaborer une conception différente du judaïsme ?

D. A. : Difficile question ! Je ne saurais l'aborder que partiellement, de mon point de vue, celui de l'écrivain, celui de la littérature. Voilà : il y a quelque temps, j'avais entrepris d'assembler une anthologie des nouvelles juives du monde entier. Aussitôt, le problème s'est posé : qui au juste est un auteur juif ? Certes, il faut qu'il soit juif par naissance, mais tant d'écrivains d'origine juive n'ont rien écrit sur des thèmes juifs ! Ce n'est donc pas suffisant. Il faut que son écriture (d'une façon bien sûr non exclusive), touche aussi aux questions juives. Voici que j'avais une clé de tri. Et puis, je suis arrivé à la littérature israélienne et j'ai constaté qu'il y avait là beaucoup d'auteurs qui correspondaient à mes critères, mais aussi des écrivains qui, tout en étant des Juifs, écrivaient sur des problèmes tellement israéliens qu'ils n'en étaient plus juifs... Je me suis arrêté à un moment donné pour m'interroger : « mais que fais-tu là ? Tu divises les Israéliens en Juifs et non-Juifs ? » Oui, j'ai dû le faire... Je ne suis pas certain d'avoir fait les bons choix. C'était facile pour des gens comme Agnon, imprégnés des souvenirs de la Diaspora, mais il y en a tant d'autres... Que puis-je vous dire de plus ?

D. : Que pensez-vous de votre avenir, non pas comme écrivain, mais comme Juif ?

D.A. : J'aimerais poursuivre mon travail en tant que Juif, m'impliquer dans la vie laïque juive, étudier la tradition – les traditions, car il en est de multiples chez nous – : pour moi, les lectures concernant les traditions juives confortent ma propre identité. Mon avenir, c'est aussi mes enfants. Sur eux je n'exerce aucune pression, je les laisse libres. Je crois à la nécessité de transmettre, mais jamais par la force. Vous savez, quand nous étions encore à Belgrade et que les temps étaient terriblement difficiles, particulièrement pour le président que j'étais, j'avais en permanence la possibilité de partir sur-le-champ pour Israël. La tentation était forte, mais je me suis dit : as-tu le droit de préjuger ainsi complètement l'avenir de tes enfants (mon fils avait huit ans, ma fille deux) ? À la fin, j'ai accepté l'invitation canadienne. Si un jour mes enfants décident d'aller en Israël, ils en seront libres, seul leur choix importe. Et ils choisiront bien sûr leurs conjoints librement, où ils voudront.

D. : À condition que lesdits conjoints se convertissent ? (rires)

D. : Si les conditions de vie étaient similaires au Canada et en Serbie, où vivriez-vous aujourd'hui ?

D.A. : Je serais à Belgrade, sans aucun doute. Dans ma communauté, dans ma culture, dans ma langue. Mais en ce moment, c'est très difficile ! Je suis donc une sorte de Juif serbe en Diaspora au Canada...

Diasporiques : Merci, David Albahari, pour la qualité et la sincérité de vos réponses. Un ashkénaze dira : voici un Mensch... Bonne chance dans vos entreprises ! ■

Propos recueillis par J. Burko et P. Lazar
et transcrits par Jacques Burko

David Albahari a publié en France :

- Le livre bref: Roman, Editions Balzac, 1998
 - L'appât, Gallimard, 2001
 - Goetz et Meyer, Gallimard, 2002
 - L'Homme de neige, Gallimard, 2004
 - Tsing, Est-Ouest Internationales, 2004
- En outre, l'auteur a publié de nombreuses nouvelles.

Solution des mots dalethés

Horizontalement

II - Intellectuel, III - Soixante-huitards, IV - N. Ce Mel. Ma. V - Sot l'y laisse. Rotor. VI - Sa. Auteur. ORI (Ro). VII - Aigles. VIII - Né. Ri. IX - Anisé. X - D. Mu. XI - Or. XII - Iran. XIII - Soldé. XIV - Sugi (Rugis). XV - Ibis. XVI - Blette.

Verticalement

XVII - Lésés.

I - Misos. 2 - No. Os. 3 - Tinta. 4 - Exil. 5 - La. 6 - LN (Hélène). La. 7 - Et. Au. 8 - Cécité. 9 - Thèse. 10 - UU. Su. 11 - Almera. 12 - LTE (HALTE). Inadmissible. 13 - latrogène. Rouble. 14 - SR (Israélite). ORL. Algies. 15 - Ad(Da). Tiers-Mondiste. 16 - Némé. Sieur. Er (Ré). Te. 17 - Tsar. Es.

Des musulmans laïques

Jacques Burko

Musulmans laïques ? Les deux termes paraissent antinomiques à la lumière de ce que prêchent les islamistes. Mais n'en a-t-on pas dit autant des Juifs laïques ? Les deux religions ont effectivement secrété, au fil du temps, des habitudes et des règles de comportement de leurs fidèles respectifs qui vont bien au-delà des impératifs strictement religieux. C'est de ce carcan jugé artificiel et superflu, voire nocif que les laïques de chaque bord tentent de se libérer et de libérer leurs semblables. Laïques, parfois athées et parfois simplement tolérants, qui limitent leur éventuelle vie religieuse au domaine privé et n'en imposent pas les règles aux autres.

La perception fréquente des musulmans dans notre pays est obliterée par le bruit et la fureur émanant de la fraction extrémiste de cette communauté, la fraction pratiquement la plus visible. Elle ne s'intègre pas, elle obéit à des imams venus de l'étranger pour saper de l'intérieur la cohésion républicaine et prêcher la violence, elle génère et abrite des terroristes qui complotent contre la civilisation occidentale et ont pour objectif d'islamiser toute notre société... De plus, ayant épousé la cause palestinienne, elle transporte en France l'Intifada, commet des violences anti-juives qui ont pour résultat une exacerbation communautaire des deux côtés. Jugement étendu trop facilement à l'ensemble des cinq millions de Français d'origine musulmane de ce pays.

Le moment ne serait-il pas venu de modérer quelque peu ces assertions à l'emporte-pièce ? D'autant que la voix des musulmans laïques se fait désormais entendre avec une force croissante. Oui, il existe des musulmans laïques, et depuis quelque temps ils se font entendre. En février dernier, un *Manifeste* a été ainsi rédigé et publié dans

« Libération ». Texte qui a servi de noyau de coalescence pour les isolés de toutes origines : venus du Maghreb, du Machrek, Iraniens, Turcs, Kurdes... Plus de cinq cents signatures, dont celles de militants syndicalistes, associatifs, de nombres de professions libérales, d'intellectuels et écrivains (Jamel-Eddine Bencheikh, Fethi Benslama, Chahla Beski-Chafiq, Nabile Farès, Mohammed Harbi, Nourredine Saadi, Leila Sebbar, Nadia Tazi, Wassyla Tamzali, notamment), ont été apposées au bas de ce texte qui fustige en particulier trois aspects de l'Islam intolérables aux yeux des auteurs : la voile islamique obligatoire, la misogynie, l'homophobie traditionnelle de la société musulmane, l'antisémitisme. Et qui prône l'instauration d'un véritable courant laïque dans l'Islam, en contrepoids des tendances intolérantes qui en traversent certaines couches.

Ce courant n'est pour l'instant ni structuré ni organisé, mais les signataires du *Manifeste* se réunissent le 25 juin, à Paris, pour se compter et pour débattre de la suite de leurs actions. Le mouvement est créé... Les Juifs laïques, et le Cercle Gaston-Crémieux en particulier, sont heureux d'avoir trouvé de tels interlocuteurs. Il est essentiel que le dialogue s'instaure entre nous – tant de tâches communes et urgentes nous sont proposées ! Pour s'opposer ensemble aux forces rétrogrades de nos communautés respectives, pour forger une solidarité intercommunautaire et combattre l'exclusion, pour affirmer que religion et culture sont des choses différentes, pour faire entrer cette affirmation dans la conscience de la majorité de nos concitoyens... Il est nécessaire de créer entre nous des liens organiques pour permettre le développement de ces actions. Laïques de toutes les origines, unissons-nous !

Les raisons du *Manifeste*

Tewfik Allal¹, coordinateur du Manifeste

Le *Manifeste* a été rédigé au lendemain de la manifestation du « Parti des musulmans de France » contre le vote d'une loi interdisant les signes religieux à l'école, le 17 janvier 2004 à Paris. Battant le pavé, tels les liguards et autres camelots de l'entre-deux-guerres – qui plus est, au pied de la statue de la République –, les organisateurs se

répandaient en des propos des plus inquiétants, où la misogynie le disputait à l'homophobie et à l'antisémitisme. Il devenait inconcevable de se taire et de laisser s'exprimer, en notre nom, au nom de la « communauté musulmane », des choses qui bafouaient nos idées et nos convictions.

Rappelons-nous. La rue était tenue, depuis des mois, par ce genre de manifestations qui prenaient toutes la même

¹ Militant syndicaliste, coauteur de *Situations migratoires*, éditions Galilée, Paris, 1977.

forme : des filles au voile islamique, encadrées par des hommes barbus et en kamis, parlant à leur place, et qui étaient, à tout le moins, l'autre face de ce que nous voyions presque tous les soirs à la télévision, à savoir de charmantes personnes voilées affichant leur choix de porter le voile, et « leur spiritualité grandissante », disaient-elles. Cette question n'était pas nouvelle, les premiers « cas » avaient éclaté en 1989 en banlieue, à Creil précisément, au moment même où les jeunes filles issues de l'immigration, comme le dit Camille Lacoste-Dujardin (*Libération* du 16 janvier 2004), nées en France après le regroupement familial de 1975 et alors d'âge scolaire, fréquentaient l'école en nombre, y réussissaient souvent mieux que leurs frères et trouvaient avec moins de difficulté leur place dans la société française. Ce voile qui n'avait rien de traditionnel (la majorité des mères, voire des grands-mères de ces filles n'étaient pas voilées), et avait manifestement le sens d'un uniforme politico-religieux moderne apparu à la suite de la révolution iranienne, se développait dans les quartiers sensibles, en même temps qu'un certain nombre de violences contre des filles non voilées. Se développait aussi, ici ou là, une recrudescence d'actes et de propos antisémites, souvent chez les jeunes et dans les écoles, qui étaient attisés par le conflit israélo-palestinien que ces jeunes projetaient sur leurs camarades et sur eux-mêmes, créant ainsi des communautés fictives qui faisaient fi des opinions des uns et des autres et brandissaient, comme un drapeau, leur ignorance du conflit réel au Proche-Orient.

Les événements d'Algérie depuis 1990 ne nous étaient pas étrangers. Nous y avons vu comment l'islamisme politique, que le pouvoir en place avait déjà utilisé pour contrecarrer l'essor démocratique, s'y était pris pour occuper d'abord le terrain social, pour jouer du ressentiment de populations gravement éprouvées par la crise économique et le mépris des gouvernants, et pour imposer peu à peu dans certaines communes une terreur fascisante, avec son lot de restrictions des libertés de circuler, de penser, de non-mixité, de violence et de mort

contre celles et ceux qui « trahissaient », qui « souillaient l'islam » ; nous avons entendu parler des discours sur les femmes dans les mosquées, vu les voiles fleurir, puis les journalistes et intellectuels assassinés, et enfin l'exil en masse de ceux qui cherchaient à échapper aux menaces de condamnation à mort. L'exemple iranien, que nous avons très vite relié à la tragédie algérienne, nous éclairait aussi sur la façon dont la révolution avait très vite supprimé les libertés et abouti aux prisons et aux assassinats, là encore au nom de la pureté et de la lutte contre la « souillure » qu'elle nécessitait.

L'islamisme politique était également à l'œuvre en France, dans des proportions certes encore très limitées. Mais des noyaux militants actifs profitaient de la situation catastrophique de certains quartiers, devenus de véritables ghettos par la responsabilité du gouvernement, où la majorité de la population était au chômage, où les jeunes se heurtaient au racisme ambiant pour trouver un logement et un travail, où l'action politique et syndicale avait perdu son sens. Et c'est précisément cette continuité avec les anciens de la diaspora maghrébine notamment, et la mémoire de leurs luttes – anticoloniales, ouvrières, citoyennes –, qui perdaient trace dans ces discours islamistes. D'une certaine façon, cela semblait arranger tout le monde : les pouvoirs publics, qui y voyaient une « solution » contre la délinquance ; certains jeunes eux-mêmes, qui y trouvaient une « identité enfin retrouvée », une résolution apparente des conflits entre générations et entre tradition et modernité et, pour les garçons, un contrôle revalorisant sur la sexualité de leurs « sœurs » ; les parents, sans doute, inquiets des dérives délinquantes de leurs enfants et de la possible liberté sexuelle des filles risquant de perdre leur virginité.

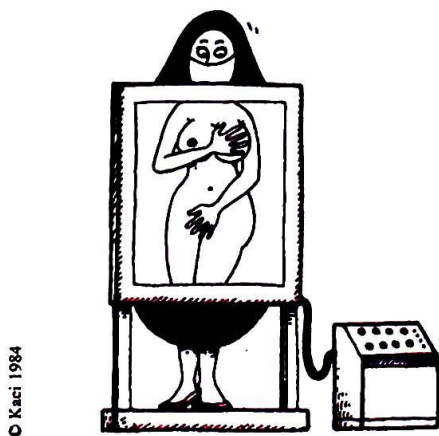
Il était donc urgent de s'adresser à la jeunesse, et de lui dire qu'il y avait eu et qu'il y avait encore en France, tout aussi bien que dans les pays dont étaient originaires leurs parents, des femmes et des hommes qui aspiraient à la même liberté et aux mêmes droits que ceux auxquels elle aspirait, et qui se battaient contre l'islamisme politique et sa maladie de la mort. Il fallait lui dire qu'il y avait d'autres voies à ses révoltes contre les discriminations qui la frappaient, ou à ses ressentiments, que celles où l'engageaient des prédicateurs islamistes, et qui étaient de fait des impasses. C'est une façon aussi de lui donner la parole. ■

Pour signer le manifeste (à lire page suivante), pour tous contacts et informations :

pcmha@noos.fr ☎ 06 81 60 65 43

La signature de ce manifeste n'est évidemment pas réservée aux seules personnes de « culture musulmane ».

Une liste des « Amis du Manifeste » sera adjointe à celle des signataires.





Pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas lu Libération du 9 février 2004, voici de très larges extraits du Manifeste :

Manifeste

Être de culture musulmane et contre la misogynie, l'homophobie, l'antisémitisme et l'islam politique Retrouver la force d'une laïcité vivante

Femmes, hommes, de culture musulmane – croyants, agnostiques, ou athées –, nous dénonçons, avec la plus grande vigueur, les déclarations et actes de misogynie, d'homophobie et d'antisémitisme dont nous sommes témoins depuis un certain temps ici en France, et qui se revendiquent de l'islam. Nous voyons se manifester, là, une trilogie caractéristique de l'islamisme politique qui sévit depuis longtemps dans plusieurs de nos pays d'origine, contre lequel nous avons lutté, et sommes résolus à lutter encore.

L'égalité des sexes, un préalable à toute démocratie

Profondément partisans de l'égalité des droits entre les sexes, nous combattons l'oppression dont sont victimes les femmes soumises aux codes de statut personnel, comme c'est le cas en Algérie (sur ce point, l'avancée récente du Maroc éclaire d'une manière encore plus crue le retard algérien), et parfois même en France, par le biais des conventions bilatérales. Nous sommes convaincus qu'il ne peut y avoir de démocratie sans cette égalité des droits. Et c'est dans cette mesure que nous soutenons, sans ambiguïté, la campagne « 20 ans, barakat ! » (20 ans, ça suffit !) engagée par les associations de femmes algériennes, et qui doit se poursuivre tout le long de l'année 2004, demandant la suppression définitive du code de la famille, contre lequel elles se battent depuis vingt ans.
[...]

Halte à l'homophobie

Pour les islamistes – comme pour tous les machistes et intégristes –, « être un homme » veut dire avoir le pouvoir sur les femmes, y compris le pouvoir sexuel. À leurs yeux, tout homme qui est pour l'égalité entre les sexes est potentiellement un sous-homme, un « pédé ». Ce mode de pensée est récurrent depuis la montée de l'islamisme politique et sa férocité n'a d'égal que son hypocrisie. L'un des organisateurs de la manifestation du samedi 17 janvier 2004 en faveur du voile déclare qu'« il est scandaleux que des gens qui se sentent choqués par le foulard ne se sentent pas choqués par l'homosexualité » : pour lui, sans doute, une société vertueuse est une société qui enferme les femmes derrière des voiles, et les homosexuels derrière des barreaux, comme on l'a vu faire en Égypte.
[...]

Contre l'antisémitisme

Enfin, nous condamnons, avec la plus grande fermeté, les affirmations antisémites dont sont porteurs des discours proférés ces derniers temps au nom de l'islam. Comme les femmes « impudiques » et les homosexuels, les Juifs seraient à abattre : « Ils ont tout, et nous rien », a-t-on entendu dans la manifestation du 17 janvier. Nous voyons là, à l'œuvre, l'instrumentalisation du conflit israélo-palestinien par les mouvements intégristes au profit de l'antisémitisme le plus inquiétant. En dépit de notre opposition à la politique menée actuellement par le gouvernement israélien, nous refusons de nourrir une vision archaïque et fantasmatique du « Juif » par l'utilisation d'un conflit historique et réel entre deux peuples ; nous reconnaissons le droit à l'existence d'Israël, comme l'ont fait, successivement, le congrès de l'OLP tenu à Alger en 1988 et le sommet de la Ligue arabe réuni à Beyrouth en 2002 ; et c'est dans cette reconnaissance réitérée que s'inscrit notre engagement aux côtés du peuple palestinien dans son droit de fonder un État et de faire évacuer les Territoires occupés.

Une laïcité vivante

Nous sommes conscients que l'islam a été mal reconnu en France et qu'il manque de lieux de prière, d'aumôneries et de cimetières. Nous sommes conscients que des jeunes Français issus de l'immigration connaissent un retard considérable dans leur promotion sociale et une discrimination constatée par tous les observatoires, et que l'idée de laïcité « à la française » a beaucoup perdu de sa valeur pour eux.

Face à cette perte de valeur, deux voies se présentent à eux : ou bien retrouver la force d'une laïcité vivante, c'est-à-dire de l'action politique au quotidien pour faire avancer leurs droits et se réclamer des acquis pour lesquels se sont souvent battus leurs pères et leurs mères, qui appartenaient à des classes sociales, des cultures, des peuples, des nations, avant d'appartenir à l'islam ; ou bien se reconnaître dans une *oumma* fictive et informatisée, qui n'a plus rien à voir avec les réalités qui les entourent, et qui se drape dans des oripeaux républicains ou tiers-mondistes pour mieux dessiner une société inégalitaire, répressive et intolérante. Cette seconde voie ne peut être la nôtre.



La réunion des signataires du manifeste « Une autre voix juive »

Thérèse Spector

« Une autre voix juive » est à l'origine un manifeste s'adressant à des citoyens français d'origine juive proclamant que le terme « Juif » n'est pas synonyme de « soutien à la politique israélienne ». Ce manifeste est arrivé à point dans un contexte de montée de l'antisémitisme en France qui s'alimente dans les banlieues de l'importation du conflit Israélo-Palestinien, et ailleurs de la peur du terrorisme et de l'amalgame qui s'instaure dans les têtes entre « Juif » et « Israël » et « conflit du Proche-Orient/Terrorisme International ».

Il a recueilli près d'un millier de signatures, aussi ses organisateurs ont-ils décidé de convoquer une réunion qui a eu lieu le 10 avril 2004 à Paris pour décider des suites à donner à ce mouvement en formation.

Plusieurs intervenants se sont exprimés parmi lesquels Pascal Lederer, porte-parole du mouvement, Leïla Shahid, représentante de l'autorité palestinienne en France, Marianne Wolff, présidente de Rencontres progressives juives, Alain Lipietz, député européen, Pierre Levy, ancien résistant, Maya Vigier, militante SICO (solidaires des Israéliens contre l'occupation), etc. Des nuances et des préoccupations différentes ont été exprimées par rapport aux accords de Genève et au droit au retour notamment (Leïla Shahid), aux sanctions contre Israël (A. Lipietz). Stéphane Hessel, ambassadeur de France, a conclu en insistant sur la nécessité d'imposer une présence internationale organisée par les Nations Unies et d'influer sur une Union européenne frileuse dans ses prises de position à l'égard du conflit.

Puis une discussion s'est généralisée sur les actions pour poursuivre. Ont été retenus : la publication du manifeste actualisé ; la diffusion du manifeste aux États-Unis, dans les pays du Maghreb, dans les pays arabes du Proche-Orient (auparavant, Leïla Shahid avait elle-même proposé de publier ce manifeste en arabe dans la presse palestinienne, libanaise et égyptienne) ; la recherche d'une expression audiovisuelle, notamment en proposant des débats avec des démocrates d'origine arabe ; le soutien aux meetings du SICO, aux actions contre le mur, l'occupation et pour le soutien au processus de Genève ; le dialogue avec d'autres associations juives, notamment le cercle Gaston-Crémieux ; le dialogue avec le CRIF ; la participation en tant qu'observateur à la « plate-forme des ONG françaises pour la Palestine » ; l'adhésion au *collectif national pour une Paix Juste entre Israéliens et Palestiniens*.

En résumé, plusieurs pistes sont recherchées : s'adresser à la population française, de souche ou d'origine arabe, pour faire éclater l'amalgame « Juifs = Israéliens », pour exprimer la diversité de points de vue de citoyens français d'origine juive sur la conflit du Proche Orient ; s'adresser aux organisations juives pour les convaincre qu'un autre choix est vital pour Israël ; s'adresser aux États-Unis, aux pays arabes ; se rapprocher des organisations palestiniennes ; plaider auprès des instances internationales pour une intervention dans le conflit. ■

Pour en savoir plus, voir le site d'*Une autre voix juive* : <http://www.uneautrevoixjuive.com>

Il n'y a pas qu'à Paris qu'on se préoccupe du Proche-Orient. Nous avons reçu ce bref résumé d'un séminaire qui s'est récemment tenu à Aix-en-Provence :

Séminaire Palestine-Israël, diaspora et retour¹

Françoise Weil (Dijon)

Lisa Anteby-Yemini, l'initiatrice de ce séminaire inspiré par l'actualité du Proche-Orient, avait invité à cette première séance William Berthomière, géographe et Sari Hanafi (Palestinian and Refugee Center, Ramallah).

Elle ouvrit la session en rappelant la vogue du terme « diaspora ». Selon elle, les critères et la typologie en ont

évolué, notamment en ce qui concerne la centralité d'un État. Une diaspora peut à son tour prendre l'importance d'un centre...

Si la diaspora juive est l'archétype des diasporas, elle a subi des mutations depuis la création de l'État d'Israël. Mais lorsque se crée une culture communautaire spécifique comme aux États-Unis, peut-on encore parler de *diaspora* ?

¹ Aix-en-Provence, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, 7 mai 2004

Concernant les Palestiniens, ne doit-on pas parler de plusieurs diasporas, puisque les exilés palestiniens vivent soit en Israël même, soit dans les territoires occupés, soit dans les pays arabes ou encore ailleurs ? Enfin, qu'appellerait-on *retour* dans leur cas ?

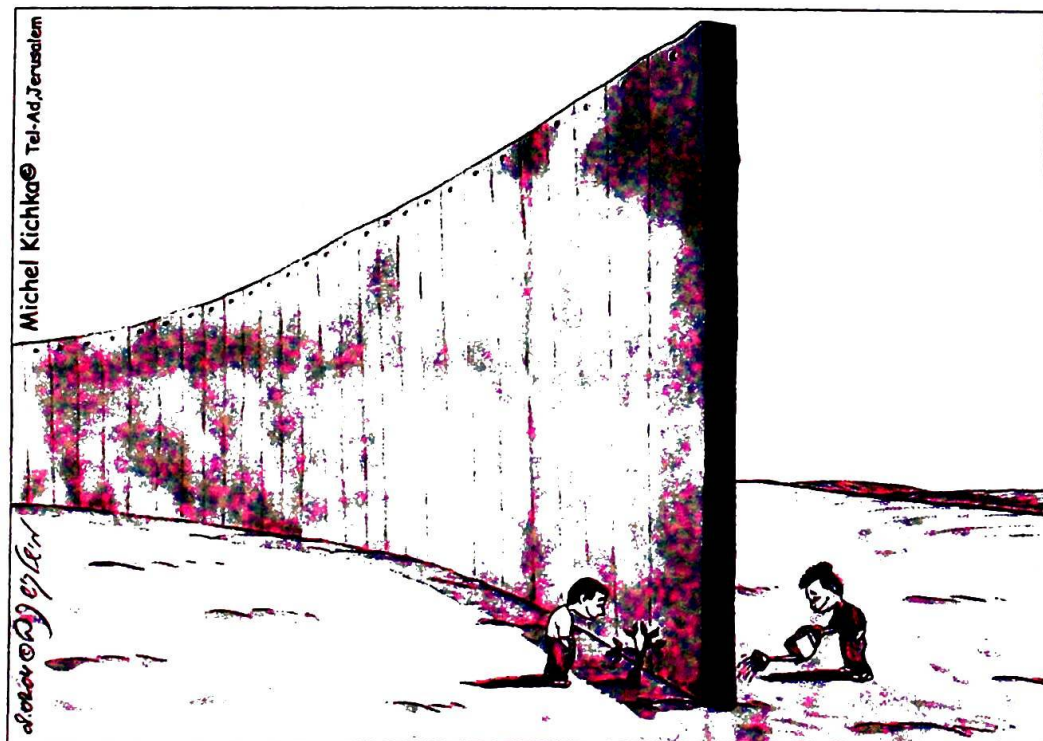
William Berthomière est spécialiste des migrations et collaborateur de la *Revue européenne des migrations internationales* où il a publié, dans le numéro consacré au Proche-Orient, un article sur « Le retour du nombre : permanences et limites de la stratégie territoriale israélienne ». Il a insisté sur l'importance des questions démographiques qui perturbent la question du retour. La législation israélienne sur l'admission et sur la citoyenneté a évolué avec les circonstances, et une première fois en 1952 avec la loi sur la citoyenneté, puis avec d'autres dispositions, consécutives aux immigrations soviétique et éthiopienne. Près de la moitié des immigrants soviétiques ont un conjoint non juif. Dans ces conditions, il est logique que des débats s'instaurent dans la société israélienne au sujet de la préservation du caractère juif de l'État.

L'enlisement du processus d'Oslo amena un refus progressif d'Israël d'employer de la main-d'œuvre palestinienne ; la conséquence en fut l'entrée de travailleurs étrangers (encore moins chers que les Palestiniens !) : Roumains, Philippins, Thaïlandais... Le

quartier des la gare routière de Tel-Aviv s'est modifié, avec de nouveaux commerces pour de nouveaux immigrants : par exemple une boutique « Le royaume du porc », et des agences immobilières pour étrangers.

La remise en cause du nationalisme pur et la laïcisation de la société israélienne soulignent l'importance des grandes questions. Il y a désormais de nouveaux débats dans les milieux intellectuels. Ces débats rejoignent en quelque sorte ceux des « nouveaux historiens ». On peut parler de néo-sionistes, qui restent attachés à un repli identitaire, et de post-sionistes, pour qui il n'est plus nécessaire d'ériger des barrières. On évoque même désormais la possibilité du « droit du sol » pour les enfants des travailleurs étrangers.

Sari Hanafi est sociologue et économiste. Il explique que le projet colonial d'Israël crée chaque jour des réfugiés ; tandis que les pays arabes créent de leur côté des apatrides. La diaspora palestinienne n'a pas de centre de gravité ; les Palestiniens d'Israël ont peu de relations avec le reste du monde. Il n'y a pas de coordination à l'échelle mondiale. Le retour serait générateur d'économie ; mais quel retour ? Au domicile, au travail ? Comment résoudre-t-on la confiscation des terres ? La démographie ne doit pas être un paramètre. Il y a eu une réflexion sur l'espace mais pas sur la société, or cette réflexion est indispensable. ■



Michel Kichka

D'origine belge, Michel Kichka a émigré en Israël il y a 25 ans. Deux fois par semaine, il croque en direct pour l'émission *Café Tel-Ad*, sur une chaîne privée, son actualité régionale, celle qui ne cesse de faire la Une mondiale.



TV 5

Les Livres

À la veille des vacances, Diasporiques vous propose une sélection plus abondante que de coutume d'ouvrages instructifs ou distrayants. Bonnes lectures !

Tout commença à Nuremberg, Rita Thalmann, Berg International Editeurs, Paris 2004, 276 p., 18 euros.

Rita Thalmann, historienne émérite et spécialiste de l'Allemagne contemporaine, vient de publier une autobiographie fort intéressante. Née dans une famille juive aisée de Nuremberg à la fin des années 20, elle a été témoin oculaire de la montée du nazisme dans cette ville emblématique du Troisième Reich. Les pages qui racontent « en direct » les événements des années trente et le musellement de l'opposition démocratique sont particulièrement instructives pour le lecteur d'aujourd'hui. Suit le récit de la fuite vers la France et le séjour dans la province française (Alsace, Dijon) à la veille de la Seconde Guerre mondiale. À partir de là commence une longue période de vie d'exilée d'abord, puis de traquée dans la France occupée par les Allemands. Une difficile fuite vers la Suisse, où l'auteur retrouve une partie de sa famille, pas spécialement bienveillante envers la jeune fille. Retour en France à la Libération, où elle se retrouve seule et sans ressources à Paris ; le travail d'éducatrice dans les maisons de l'OSE puis dans une école religieuse juive de stricte observance (ce qui ne gêne nullement Rita, elle-même éduquée dans une famille respectueuse des traditions mosaïques). Paradoxalement, ce sont ses vacances dans un kibboutz israélien qui lui posent problème : elle est tombée dans un kibboutz laïque de gauche, où on n'observe ni la cacherout ni le sabbat... Le paradoxe vient de ce que, de retour à Paris et aux études supérieures, elle

épouse la cause communiste et milite activement des années durant – ce qui ne semble pas contradictoire avec sa tradition religieuse.

Toutefois, les « errements » de l'Union Soviétique et d'abord le « complot des blouses blanches » l'alertent et finissent par la détacher du Parti. Elle n'en reste pas moins une femme de convictions, toujours active dans la vie publique. (Rappelons que Rita Thalmann a été parmi les fondateurs du Cercle Gaston-Crémieux). À remarquer le cahier de photos de famille qui



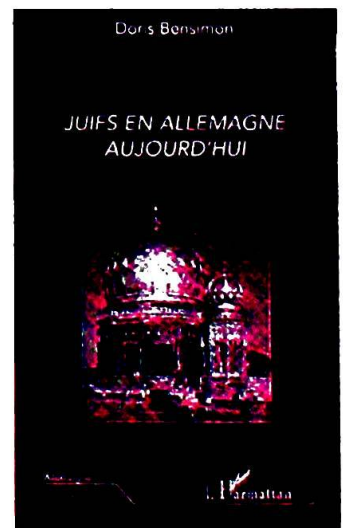
Photo J. Burko

complète utilement le texte. En regardant ces images de gens honorables et, somme toute, ordinaires, on saisit mieux le cataclysme qui bouleversa leur vie d'une façon subite et irréversible, en faisant d'abord des exilés, ensuite des victimes innocentes. ■

Jacques Burko

Les Juifs en Allemagne aujourd'hui, Doris Bensimon, l'Harmattan, 2004, 220 p., 19,70 euros.

Non pas « Juifs allemands », ni « Allemands juifs », ni « Juifs d'Allemagne »... Le choix de ce titre par l'auteur ne doit pas être fortuit. Doris Bensimon nous avait déjà donné un aperçu de la situation des Juifs en Allemagne dans notre numéro 28, voici qu'elle nous en donne une image complète. Après avoir vécu (non sans difficultés évidentes) avec quelques milliers de survivants juifs dispersés entre la RFA et la RDA, l'Allemagne fait depuis quelque dix ans face à un phénomène nouveau : l'afflux des Juifs de l'ex-URSS, attirés par des conditions économiques favorables. Cet afflux modifie profondément les relations tant entre les Allemands et les Juifs qu'à l'intérieur même des communautés juives. En fait l'Allemagne est désormais, après la France et la Grande-Bretagne, le troisième foyer juif d'Europe. Le contraste est saisissant entre les anciennes communautés juives de ce pays, vieillissantes et déclinantes, et ces nouveaux venus, d'une éducation et d'une tradition très différentes et dont les références religieuses sont souvent inexistantes. Ce qui complique les choses, dans un pays où être juif signifiait traditionnellement s'affilier à une communauté confessionnelle. Doris Bensimon a le mérite d'éclairer complètement son lecteur, en suivant, durant les décennies qui nous séparent de la fin de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah, les différents groupes juifs qui se retrouvent aujourd'hui en Allemagne. Ce livre, très documenté, très complet et de lecture facile, rendra service à tous ceux qui s'interrogent sur le paradoxe apparent de l'afflux juif vers l'Allemagne et





voudraient s'informer notamment sur la laïcité juive dans un pays où l'Etat et les religions ne sont pas séparés. ■

J. B.

Bienvenue en Palestine, Anne Brunswic, Actes Sud, 2004, 236 p., 19 euros.

Ane Brunswic est juive, française et déjà connue de nos lecteurs, notamment pour quelques recensions cinématographiques ou pour sa remarquable lettre à Imre Kertész.

Interpellée comme beaucoup par le conflit du Proche-Orient, elle a décidé (contrairement à ceux qui fondent leurs fermes convictions sur le oui-dire), d'aller sur place pour se faire une opinion authentique. Elle a donc tout abandonné ici pour vivre durant quelque quatre mois à Ramallah, au milieu des Palestiniens. Sa motivation, elle l'expose p. 65 : *Je ne suis pas venue ici par amitié pour les Palestiniens que je ne connaissais pas, ni par sympathie pour le monde arabe dont j'ignore tout (y compris le premier mot d'arabe), ni par solidarité avec une lutte de libération nationale car toutes les prétentions nationalistes me sont congénitalement étrangères, au mieux indifférentes. Je suis venue voir ce que l'État juif fait ici au nom des Juifs du monde entier. En mon nom. Entendre l'autre version de notre histoire. Visiter la face cachée de notre lune. D'abord pour moi-même, pour m'arracher à mon propre aveuglement. Parce que « je ne savais pas » n'a jamais été une excuse.*

Cette impartialité ainsi affirmée n'est pas totale ; bien qu'issue d'une famille aux convictions fermement sionistes, (sa grand-mère est enterrée à Jérusalem), elle a été dès avant son voyage sensible au sort fait aux Palestiniens. Mais si son séjour a raffermi ses convictions, il leur a donné une justification solide.

De ce séjour, elle a envoyé à quelques amis, semaine après semaine, un petit résumé à chaud de ce qu'elle venait de voir et de vivre. Une de ces chroniques a été publiée dans notre revue n° 26. Dès son retour en mars, l'auteur a retravaillé ces chroniques pour en tirer le livre, très vivant et documenté, que « Actes Sud » vient de faire paraître. Tous ceux que l'inextricable noeud proche-oriental concerne vont le lire avec intérêt ; la lecture est captivante et enrichira la réflexion personnelle du lecteur. ■

J. B.



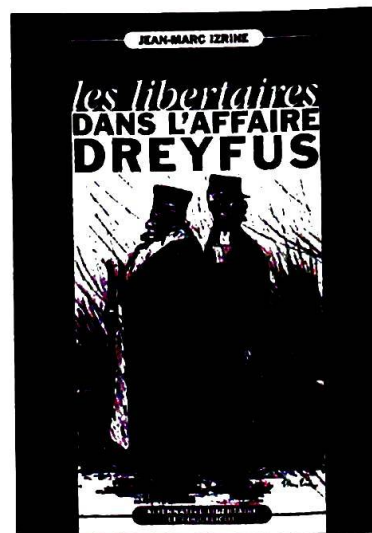
Les libertaires dans l'affaire Dreyfus, Jean-Marc Izrine, Editeur « Alternative libertaire - Le Coquelicot », 2004, 136 p., 13 euros.

Nos lecteurs connaissent Jean-Marc Izrine : actif dans le mouvement alternatif, il a publié un article sur « Motivé(e)s » dans le numéro 25 de *Diasporiques*. Jean-Marc Izrine est juif et libertaire, deux caractéristiques compatibles, même si un certain antisémitisme lié à l'assimilation du Juif au riche bourgeois ou au rabbin rétrograde a toujours hanté l'extrême gauche, et fleurit encore de nos jours. L'auteur a déjà combattu cette image en publiant en 1998 *Les libertaires du Yiddishland*¹. Il s'attache aujourd'hui à mettre en évidence le rôle joué par les mouvements anarchistes en faveur de Dreyfus lors de l'Affaire. Ce rôle a été minoré, voire escamoté par les média, car incompatible avec la vision de l'anarchisme destructeur, poseur de bombes et ennemi de l'ordre public. L'auteur s'attache à montrer que ce courant violent était minoritaire dans le monde libertaire, même si ses manifestations spectaculaires avaient créé de l'anarchisme une image destructrice.

L'auteur s'attarde particulièrement sur Bernard Lazare, connu pour ses combats contre l'antisémitisme et qui fut contacté dès le début de l'affaire par le frère du capitaine condamné. Bernard Lazare rédige dès 1894 la brochure *Une erreur judiciaire. L'affaire Dreyfus* et mobilise d'autres hommes de gauche : Jaurès, Clemenceau, Briand... Son écrit a aussi été la première manifestation des libertaires pour défendre Dreyfus. Le lecteur apprend par la même occasion les attaches de Bernard Lazare avec la cause anarchiste ; si nous savions que c'était un homme de gauche, le public d'aujourd'hui l' imagine plutôt socialiste. Ce n'est pas le moindre des mérites de J.-M. Izrine que d'éclairer son lecteur en rappelant que Bernard Lazare, en véritable « électron libre », n'a été embrigadé par personne et que notamment son sionisme a été fort différent de celui de Théodore Herzl...

La tâche de Bernard Lazare pour entraîner les libertaires dans son sillage n'a pas été facile. La gazette anarchiste « Le père Peinard » du 21 novembre 1897 titre encore en première page : *La bassinoire Dreyfus ! Le popolo s'en fout !* C'est qu'il y avait au même moment au bagne un grand nombre d'anarchistes condamnés, qui fomentaient des révoltes et subissaient une terrible répression ; leur sort préoccupait les rédacteurs de ce

¹ Dont *Diasporiques* a rendu compte dans son numéro 11.





journal plus que celui du bourgeois Dreyfus. Mais peu à peu la cause de Dreyfus gagne ; et le célèbre « J'accuse ! » de Zola change bien des attitudes. Dès le début de 1898 certains anarchistes s'engagent en faveur des dreyfusards dans des réunions publiques, tels Sébastien Faure, Louise Michel ou Henri Dhorr (pseudonyme de Lucien Weill). Il reste toutefois un noyau de réticents, comme Joseph Tortelier, qui se désintéressent de ces luttes internes de la bourgeoisie : « Dreyfus ou Esterhazy, c'est tout un ». Et puis, comment s'engager pour défendre « un soudard de métier », pire : « un youpin galonnard, patriote jusqu'au bout des orteils » ?

Pourtant l'élan grandit, les anarchistes viennent perturber les meetings de la *Ligue antisémite*, la rue n'appartient plus exclusivement aux antidreyfusards. A la fin de l'année 1898 les libertaires suspendent la publication de leur périodique *Le Libertaire* pour faire paraître un nouveau quotidien, *Le Journal du peuple*, qui est essentiellement centré sur l'Affaire et qui, moins marqué politiquement, accueille des signatures d'auteurs connus qui ne sont pas des libertaires, comme Anatole France ou Aristide Briand. Le déroulement de l'affaire Dreyfus a clarifié les idées de beaucoup de « gauchistes » de l'époque qui ont été amenés à renier leur antisémitisme de naguère. Les plus courageux ont fait publiquement amende honorable, comme Octave Mirbeau ou Laurent Tailhade. D'autres, comme Jean Grave, rédacteur des *Temps Nouveaux*, affirmeront leur hostilité envers l'antisémitisme mais garderont jusqu'au bout une froide neutralité face à l'Affaire : la société qu'elle bouleverse n'est pas la leur.

L'auteur détaille aussi l'action des libertaires en faveur de Dreyfus en province : Amiens, Toulouse, Marseille notamment ont connu une grande agitation publique, les manifestations ont largement débordé le cadre parisien. Il signale, outre l'activité des gens de plume, celle d'artistes tels que Camille Pissarro, Maximilien Luce ou Paul Signac. Toutefois, l'affaire Dreyfus n'a pas extirpé complètement l'antisémitisme libertaire. Au début du vingtième siècle, le cercle Proudhon a poursuivi « la diabolisation du juif ». Cette tradition anarcho-antisémite survit jusqu'à nos jours, au grand dam de l'auteur. La grave ambiguïté qui consiste à s'affirmer antiraciste tout en restant antisémite (ou antisioniste ?) n'est pas dissipée.

Le livre de J.-M. Izrine est un livre engagé, il écrit en faveur d'une cause qui lui tient à cœur. Cette circonstance ne discrédite pas le fruit d'un long travail accompli honnêtement par un homme amené à se substituer aux historiens trop silencieux – bien qu'il existe depuis 1998 un mémoire de maîtrise de Jean-Pierre Gourcerol intitulé *Les anarchistes et l'affaire Dreyfus*, dont un extrait sert de préambule au livre de J.-M. Izrine mais qui, comme la majorité de travaux universitaires, reste inconnu du grand public. ■

J. B.

La France résistante : Histoires de héros ordinaires, Alain Vincenot, préface de Jean Mattéoli, introduction de Christine Lévisse-Touzé, éditions des Syrtes, 2004, 576 p., 23 euros.

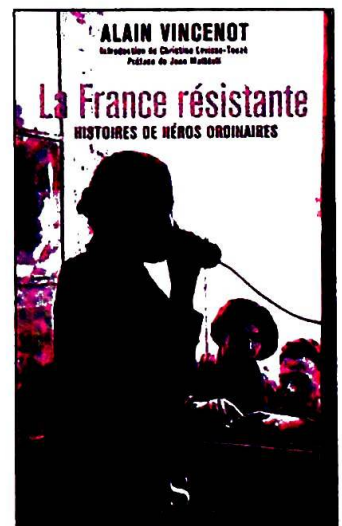
2004 : la France commémore le soixantième anniversaire du débarquement allié en Normandie. Si ce débarquement a pu avoir lieu, c'est aussi grâce à des hommes et des femmes de toutes origines, de toutes conditions, qui, pour certains, dès 1940, se sont mobilisés pour lutter contre les nazis. Alain Vincenot a recueilli soixante témoignages de « héros ordinaires », ceux pour qui la Résistance se vivait au quotidien, « loin des états-majors, mais près de l'arrestation, de la torture, de la déportation ou du peloton d'exécution ».

Chaque témoin raconte ses origines, ses motivations, ses actions dans le ou les différents réseaux de résistance auxquels il a appartenu, et souvent parle des camarades disparus.

Nombreux étaient les Juifs qui se sont engagés dans la Résistance. Régine-« Stépha » Lemberger- Skurnik, jeune mère de famille, a placé sa fille en nourrice, pour combattre dans le réseau « Solidarité, FTP-MOI » dont elle fut une des responsables. Raphaël Feigelson a fait partie des réseaux « 11 novembre 1940 » et « Forces unies de la jeunesse patriotique du Sud-Ouest », Michel Bernstein, fils d'un des fondateurs du Bund en Pologne, s'est battu avec le « Mouvement Défense de la France, Paris ».

Les Juifs ont créé aussi leurs propres réseaux de résistance. Ils avaient un double objectif : lutter pour libérer la France, mais avant tout essayer de sauver un maximum d'hommes, de femmes et d'enfants voués à l'extermination du seul fait qu'ils étaient nés Juifs. Cette « résistance sans armes » a joué un rôle très important dans ce qu'Alain Vincenot appelle « Le combat de la vie pour la Résistance juive » et à laquelle il consacre un des cinq chapitres du livre. Les témoignages de Liliane Klein-Lieber, Georges Loinger, Frida Wattenberg, Lucien Lazare, Jean Brauman et Rachel Cheigam racontent cette page de l'« histoire de France », trop peu connue.

À ces témoignages Alain Vincenot a eu l'idée de mêler des tracts, des lettres adressées à leurs familles par des condamnés à mort la veille de leur exécution, des poèmes aussi. Parmi eux « Je trahirai demain » écrit par Marianne Cohn, alias Marianne Colin, jeune résistante de vingt-trois ans arrêtée en essayant de faire passer en Suisse un convoi de



vingt-huit enfants. Les enfants ont été sauvés mais Marianne a été décapitée le 8 juillet 1944.

« *La France Résistante* », livre émouvant et passionnant, est un vibrant hommage à tous ceux et toutes celles qui, quelle que soit leur place, ont su « Résister ». ■

Fania Perez

***Histoire de l'autre*, Sami Adwan, Dan Bar-On, Adnan Musallam, Eyal Naveh, préface de Pierre Vidal-Naquet, Ed. Liana Levi, 2004, 96 p., 10 euros.**

Liana Levi vient de prendre l'initiative, sur la suggestion de Pierre Vidal-Naquet, de publier une traduction française de l'ouvrage diffusé par PRIME (*Peace Research Institute in the Middle-East*), une organisation non gouvernementale fondée par des universitaires israéliens et palestiniens avec l'aide de l'Institut de recherche sur la paix de Francfort. Ce livre, qui porte sur l'histoire contemporaine du Proche-Orient, a été rédigé parallèlement par des professeurs d'histoire des deux bords ; il est utilisé depuis fin 2002, nous dit-on, « dans de nombreux lycées d'Israël et de Palestine ». La traduction française fait alterner sur chaque page une colonne israélienne et une colonne palestinienne, ce qui conduit le lecteur, au prix d'un petit effort intellectuel, à prendre connaissance conjointement des deux versions proposées de la déclaration Balfour (1917), de ce que les uns appellent la guerre d'Indépendance et les autres la *Nakba* – la Catastrophe – (1948), enfin de la série d'événements que les uns intitulent « de la guerre des Six Jours à l'Intifada » (de 1967 aux Accords d'Oslo) et les autres « l'Intifada » (1987). On notera au passage que, si les deux parties se sont accordées sur le choix des deux premières périodes à analyser (tout en les désignant de façon radicalement différente), tel n'est manifestement pas le cas pour la troisième...

Pierre Vidal-Naquet y insiste dès le début de sa préface : « *Le fait essentiel et nouveau, absolument nouveau, est l'existence même de ce manuel. Le discours commun est pour l'instant impossible et le demeurera longtemps* ».

L'éditeur, dans la quatrième de couverture, ajoute à juste titre : « *En temps de guerre, les nations racontent l'histoire d'un seul point de vue – le leur – le seul considéré comme juste. Les héros des uns sont les monstres des autres. L'histoire, les droits et la culture de « l'ennemi » sont niés. Le conflit israélo-palestinien ne déroge pas à la règle* ». Ce double

avertissement est salutaire et permet d'aborder la lecture de ce « manuel » avec le recul nécessaire

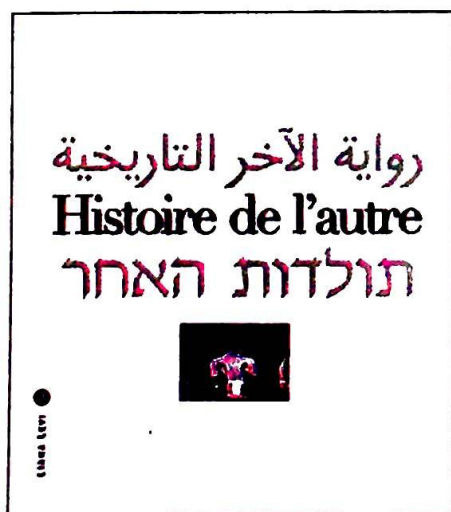
Si l'histoire, au sens disciplinaire du mot, revendique légitimement d'être une science (dès lors qu'on accepte de la qualifier d'humaine et par là même de lui conférer des spécificités épistémologiques différentes de celles des sciences dites « dures »), nous savons bien que celle « que l'on raconte aux enfants » n'a pas nécessairement les mêmes dimensions. Il suffirait, pour s'en convaincre, de nous souvenir de ce que Suzanne Citron rappelait lors d'une soirée-débat récente au Cercle Gaston-Crémieux à propos des mythes véhiculés par notre chère « histoire de France »... Les deux histoires ici présentées sont vraiment *parallèles* : elles ne se rencontrent pas. Tout au plus peut-on trouver dans la version israélienne quelques éléments de sympathie vis-à-vis de la cause des Palestiniens et quelques doutes, voire réprobations, clairement exprimés sur certaines des violences exercées à leur encontre. Et l'on ne peut que regretter, soit dit en passant, qu'il n'existe en revanche pas la moindre trace de réciprocité dans l'autre version, une dissymétrie que la différence manifeste des situations actuelles des deux peuples sans doute explique mais qui n'en laisse pas moins subsister une certaine amertume : il eût suffi d'un mot peut-être pour créer cette bien souhaitable ouverture...

Quoi qu'il en soit, ce livre, au-delà de ce qu'il apporte son existence même – c'est-à-dire, il faut le souligner avec ardeur, une volonté (même si elle ne se concrétise pas) de dialogue, infiniment supérieure à la voix des armes ! –, établit *de facto* un constat objectif de la distance qui sépare les deux récits. Et dès lors, même si leur contenu est radicalement différent, les divers événements cités – donc jugés importants de part et d'autre – constituent un catalogue utile des sujets sur lesquels il serait maintenant nécessaire que se noue un dialogue professionnel entre historiens des deux bords, sans doute arbitré par des spécialistes réputés « neutres », pour que l'on puisse progressivement évoluer vers une authentique histoire, au sens disciplinaire du terme, de cette période cruciale. La distance est-elle encore trop grande pour qu'on y parvienne dans un proche avenir ? Sans doute ! Mais comment aurait-on pris la juste mesure de cette distance sans ce livre ? Ce n'est pas là son moindre mérite, et il faut rendre hommage à Liana Levi d'avoir accepté le risque de le publier : ce faisant, elle a contribué de façon significative à montrer que l'impossible dialogue demeurait, au-delà des affrontements actuels, concevable. ■

Philippe Lazar

***La pensée dispersée. Figures de l'exil judéo-allemand*, Enzo Traverso, « Lignes », éditions Léo Scheer, 2004, 17 euros.**

Ce petit volume rassemble plusieurs essais sur des auteurs « qui ont élaboré sur le plan philosophique et littéraire leur condition d'exilés » et qui étaient des *Juifs non juifs*,





pour reprendre le titre (*The Non Jewish Jews*) d'un ouvrage d'Isaac Deutscher publié en 1968. Ouvrage que résume ainsi Traverso, « Deutscher présentait ainsi la tradition des intellectuels qui, exclus et bannis en tant que juifs, rejetaient toute forme de nationalisme et s'identifiaient à une communauté humaine universelle ; ils ne voulaient pas renier leurs origines mais les dépasser [...] Somme toute, l'exil judéo-allemand n'est qu'une page de l'histoire sans fin de la misère du monde. Mais sa résonance avec le présent est aussi d'ordre intellectuel ». Et Traverso termine son avant-propos en précisant qu'il est « un Italien vivant en France et écrivant en français, ni juif ni de langue maternelle allemande. »

Le livre comprend cinq essais que nous ne pouvons tous résumer : 1. Bohème, exil et révolution : notes sur Marx et Benjamin ; 2. L'Europe sans patrie : Joseph Roth ; 3. Adorno et Benjamin : une correspondance à minuit dans le siècle ; 4. Hannah Arendt épistolière ; 5. Sous le signe de l'exterritorialité : Kracauer et la modernité juive.

Il est utile de compléter la lecture de cet ouvrage par l'article du même Traverso dans le n°876 (mai 2004) de *La Quinzaine littéraire*, article intitulé « Theodor W. Adorno, portrait d'un mandarin marxiste ». Dans cet article Traverso rappelle la célébration en Allemagne du centième anniversaire de la naissance du philosophe (1903-1969) et la multitude d'ouvrages et de colloques qui l'accompagnèrent. Il mentionne les conditions dans lesquelles Adorno quitta l'Allemagne en 1938, protégé pendant cinq ans par son statut de demi-juif ; il avait obtenu une bourse d'études à Oxford et faisait des allers et retours entre Francfort et Oxford.

Il rappelle aussi les « hésitations politiques » d'Adorno avant son émigration en Amérique et ses « articles indécents » de 1934.

Revenons au petit livre de Traverso : Adorno et Benjamin s'étaient rencontrés dès 1923 à Francfort par l'intermédiaire de Siegfried Kracauer, rédacteur des pages culturelles de la *Frankfurter Zeitung*, mais c'est l'exil qui les rapprocha,

et leurs lettres devinrent le lieu d'un débat désormais impossible en Allemagne. Tous deux étaient issus de la bourgeoisie judéo-allemande. Adorno, plus jeune de onze ans, put bénéficier du soutien financier important de sa famille puis de conditions favorables à New York, tandis que Benjamin, écarté d'une carrière universitaire en Allemagne, gagnait sa vie comme critique littéraire depuis la mort de son père en 1926 et se retrouva en exil à Paris en mars 1933, ne pouvant compter que sur des aides médiocres. Son univers, c'était la salle de

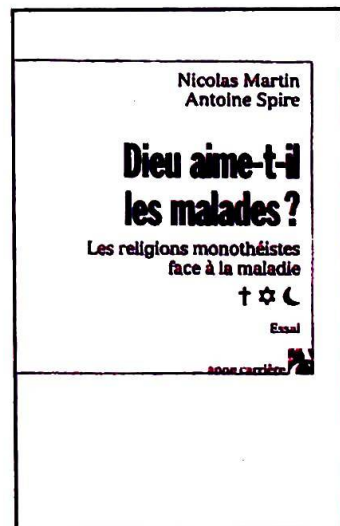
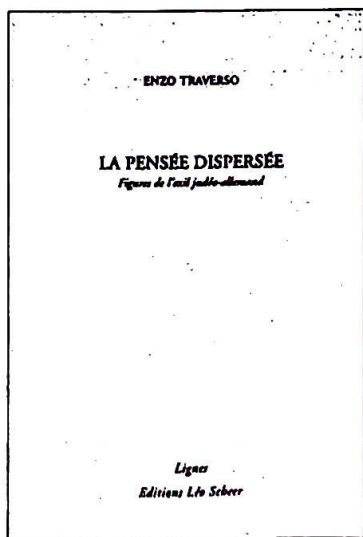
lecture de la Bibliothèque nationale. La correspondance entre les deux philosophes fait silence sur les grands événements politiques, sans doute surtout à cause de leur différence d'appréciation. Leur dialogue devait se terminer en septembre 1940 avec le suicide de Benjamin qui adressa à Adorno, en français, ses derniers mots.

Hannah Arendt, elle, avait quitté l'Allemagne en 1933 et vécu jusqu'en 1941 en France (où elle rencontra Benjamin), puis se réfugia aux États-Unis ; elle entretint une vaste correspondance, aujourd'hui largement publiée. On trouve ainsi une très riche correspondance en anglais avec son amie américaine Mary McCarthy qui vivait à Paris. Mais la plupart de ses lettres sont en allemand, parmi lesquelles comme on le sait, sa correspondance avec Heidegger. Cette correspondance ne fut jamais égalitaire et Heidegger entretenait sagement sa soumission. Sa correspondance avec Karl Jaspers est également importante. Ou encore celle avec Hermann Broch. Traverso voit enfin qu'une dimension essentielle de sa correspondance tient à sa judéité et à ses relations avec des amis vivant en Israël, malheureusement cette correspondance n'a pas encore été publiée intégralement. Pour Hannah Arendt, « le sionisme avait un sens en tant que mouvement visant une réintégration politique des juifs dans la communauté des peuples, capable de donner des droits à une minorité d'exclus dans un monde pluriel ». Scholem avait une conception différente du judaïsme et les positions qu'elle prit lors du procès Eichmann ravivèrent leur désaccord et la rupture fut irréparable. ■

Françoise Weil (Dijon)

***Dieu aime-t-il les malades ? Les religions monothéistes face à la maladie*, Nicolas Martin et Antoine Spire, Editions Anne Carrière, 2004, 18 euros.**

Sous ce titre à première vue choquant par son caractère ségrégatif (pourquoi Dieu, qui a priori aime toutes ses créatures, n'aimerait-il pas les malades ?) Nicolas Martin et Antoine Spire tentent de clarifier les points de vue que les trois religions portent sur le corps et la santé et les questions qui en découlent. Ainsi sont passés en revue de très nombreux sujets brûlants : la souffrance, la mort, le suicide, le meurtre, l'euthanasie puis la vie, les nouvelles techniques de procréation assistée, le clonage, la contraception, l'avortement, ensuite le don d'organes ; enfin la relation médecin-malade, le rôle du thérapeute. D'autres thèmes semblent sortir un peu du sujet comme la pureté et l'impureté, les relations



homme-femme ou l'homosexualité, qu'ils font entrer dangereusement dans le cadre de la maladie.

Martin et Spire confrontent les différentes conceptions religieuses aux débats bio-éthiques actuels. Le but ultime de ce livre est de « faciliter un vrai regard laïque » si celui-ci est possible car, comme le disent les auteurs, « le catholicisme a imprégné même la laïcité ».

L'ouvrage de 325 pages, complété par une abondante bibliographie, est construit en trois parties. La première cadre les thèmes dans leur contexte historique et culturel et présente les personnes qui seront interrogées dans la deuxième partie. Celle-ci comprend quatre interviews : successivement Danièle Hervieu-Léger, sociologue des religions, Marc-Alain Ouaknine, rabbin et docteur en philosophie, Paul Valadier, jésuite, enseignant en philosophie et spécialiste de Nietzsche et Soheib Bencheikh, mufti à Marseille, auteur d'une thèse sur l'islam en France. Ces interviews parfois insistantes – les auteurs ayant du mal à contenir les discours de leurs interlocuteurs – mettent en relief des traits saillants de chaque confession : l'autorité du Livre, la sacralisation de la souffrance, l'exaltation de la pauvreté pour le catholicisme ; l'exaltation de la vie, la prégnance de l'incertitude et l'importance de la discussion talmudique dans le judaïsme. Dans l'islam, le Livre est la Loi mais il existe cependant de nombreuses interprétations, dont certaines détournent parfois dangereusement l'esprit du texte. L'importance de la vie et le combat contre la souffrance sont des points communs avec le judaïsme. Cependant les auteurs semblent moins familiarisés avec l'islam qu'avec les autres religions. Nous regrettons aussi l'absence d'un interlocuteur protestant qui aurait pu mettre en valeur les évolutions du christianisme seulement évoquées par Danièle Hervieu-Léger.

La dernière partie reprend essentiellement le thème de l'euthanasie et montre la place que les trois religions délèguent au médecin comme interlocuteur « laïque » et « détenteur de la Science » ; l'importance du Comité consultatif national d'éthique (qui se voudrait bien laïque) est aussi soulignée.

La fin de ce livre nous paraît s'inscrire tout à fait dans la tradition juive, faisant ressortir non pas les conclusions ou les lois qui découleraient de ces débats mais la pratique même de ceux-ci, débats ouverts pour faire rebondir sans cesse ces questions et, comme le disent les auteurs, « libérer les potentialités créatives pour faire respirer la laïcité ». ■

Sylvie Kuczynski-Lévy



Noyau d'olive, Erri De Luca, Traduit de l'italien par Danièle Valin, « Arcades » Gallimard, 2004, 98 p., 9,90 euros.

Surtout connu en France pour ses œuvres de fiction, lauréat en 2002 du prix *Femina* pour *Montedidio*, Erri De Luca mène parallèlement à son activité de romancier un travail de commentateur et de traducteur de la Bible. Ouvrier, alpiniste, chauffeur de convois humanitaires, cet écrivain voyageur au parcours singulier a trouvé il y a plus de vingt ans dans le *Livre des livres* un compagnon fidèle et inséparable. Des chantiers de la banlieue parisienne aux principaux sommets de la planète en passant par les routes de la Bosnie, il a traversé le monde accompagné des *Écritures* qu'il fréquente tous les jours à l'aube.

Pourtant, Erri de Luca n'a rien d'un missionnaire. Pas la moindre trace de foi chez cet Italien d'origine napolitaine qui avoue que la pratique des textes sacrés n'a pas fait de lui un croyant : « Je ne crois pas aux écrivains, mais à leurs histoires, c'est ce que je réponds à un marin criblé de tâches de rousseur qui me demande si j'ai foi en Dieu » explique un des personnages de son roman *Trois chevaux*. Incapable de s'adresser directement au Créateur, c'est donc en « lecteur qui campe hors les murs » qu'il se promène à travers les pages de la Bible. Polyglotte autodidacte, maîtrisant à la fois le français, le yiddish et le russe, il a appris l'hébreu pour se confronter directement à un texte qu'il considère avant tout comme une œuvre littéraire majeure. Ses commentaires, aujourd'hui réunis en français sous le titre *Noyau d'Olive*, sont nés au fil des ans de ses corps à corps quotidiens avec les psaumes et les paroles des prophètes. Divisé en deux parties, le recueil se compose de textes brefs consacrés à la vie de Jésus et à des épisodes de l'Ancien Testament (Babel, Adam et Ève, Caïn et Abel...) que De Luca éclaire d'un nouveau jour par son attention particulière au sens des mots.

Par la simplicité de son style et par la clarté de ses explications, ce recueil se lit à la fois comme une introduction originale aux *Écritures* et comme une invitation à s'y plonger directement. Que ce soit pour le plaisir de découvrir (ou de redécouvrir) des histoires millénaires ou pour s'imprégner de la sagesse qu'elles recèlent, De Luca nous rappelle qu'une lecture laïque des *Écritures* est une entreprise possible et souhaitable. Indépendamment de notre foi et de nos croyances, nous pouvons tous suivre son exemple : commencer nos journées en glanant quelques versets dans la Bible et les retourner jusqu'au soir dans notre bouche comme des noyaux d'olive. ■

David Puig

Erri
De Luca

Noyau d'olive

Traduit de l'italien
par Danièle Valin

ARCADES
GALLIMARD

Voyages au bout de l'Europe

Karl-Markus Gauss



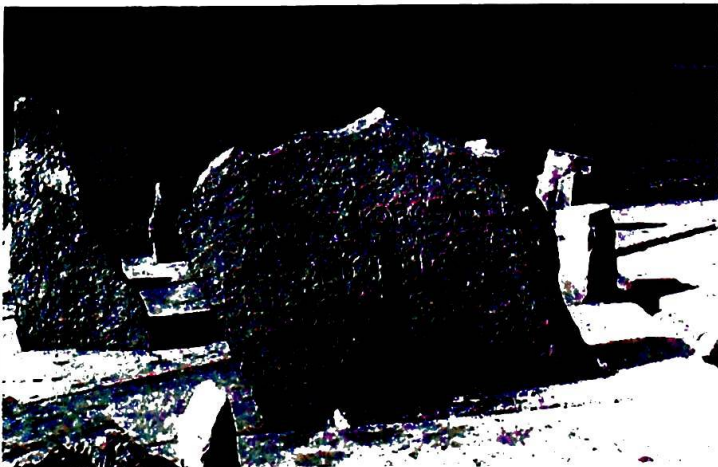
L'Esprit des péninsules

Voyages au bout de l'Europe, Karl-Markus Gauss, L'Esprit des péninsules, éditeur, 2003, 248 p. 20 euros.

Est-ce la tradition héritée de l'Empire austro-hongrois, habitué à la multitude de minorités nationales ? Peut-être ; car l'auteur est un journaliste autrichien qui a pris la peine de chercher des minorités oubliées aux divers coins de notre vieille Europe. Il en rapporte cinq reportages dont chacun nous introduit dans un monde différent et fort intéressant : chez les Arbarèches, ces Albanais de Calabre,

immigrés là il y a plus de cinq cents ans, chez les Sépharades de Sarajevo venus avec les Turcs et dont beaucoup sont partis ailleurs lors de la guerre de Bosnie, chez les Sorabes, ces slaves qui vivent depuis des siècles aux portes de Berlin et qui ont résisté à la marée germanique. Ou encore dans la Gottschee, une région perdue de la Slovénie, défrichée à grand-peine au quatorzième siècle par des colons venus d'Allemagne qui avaient formé une île germanique au milieu d'une mer slave, jusqu'à ce que Hitler, ayant décidé de faire cadeau de la Slovénie à son ami Mussolini, rapatrie vers le Reich tous ces Volksdeutsche. La forêt a peu à peu repris possession des terres ainsi abandonnées, et il ne reste au cœur des halliers qu'un fantôme, un souvenir de plus en plus pâle de cette présence centenaire. Et enfin les Aroumains de Macédoine et d'ailleurs, un peuple dispersé dans toutes les contrées des Balkans, qui n'a pas de terre à lui mais qui a mille noms : Remeri en Albanie, ils sont Valaches en Grèce, Vlasi en Serbie, mais aussi Kutzowlaches ou Zinzares, ou Çobanë... Petit livre de grande valeur, auquel les diasporiques seront particulièrement sensibles. ■

J. B.



Treblinka, « Tombe » de Janusz Korczak et de ses enfants

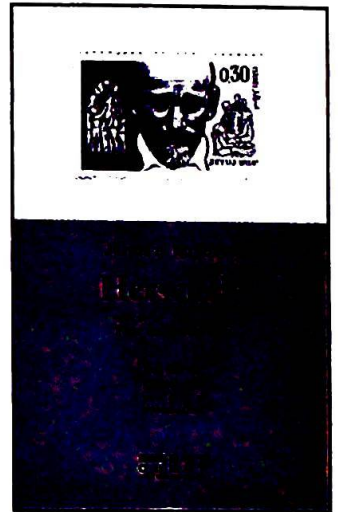
Herschele et autres contes, Janusz Korczak, Editions Est-Ouest internationales, Paris, 2004, 87 p. 12,20 euros.

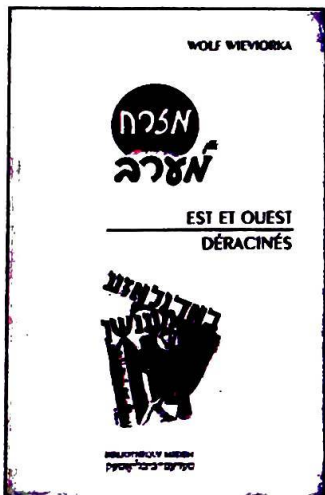
Pratiquement tous les écrits de Janusz Korczak, ce grand médecin et pédagogue juif polonais mort volontairement à Treblinka avec ses deux cent orphelins, ont été déjà traduits et publiés en France ; l'œuvre de l'auteur au service de l'enfance est connue et honorée dans notre pays. L'éditeur George Ferenczi a su pourtant réunir, avec l'aide de ses traductrices Yvette Metral et Malinka Zanger, quelques textes intéressants et inédits, qui ont failli rester méconnus. Il s'agit sauf exception d'écrits tardifs, rédigés peu avant la Seconde Guerre mondiale, à l'occasion du voyage de Korczak en Palestine (en 1936) où il était allé rencontrer ses anciens pupilles émigrés. Il faut dire que pour plusieurs de ces textes la version originale en polonais a été perdue et il ne subsistait que les traductions en hébreu, publiées en Palestine par les adeptes de Korczak. Paradoxalement, c'est à partir de ces traductions qu'il a fallu reconstituer un texte polonais du livre qui a été publié en Pologne sous le titre *Récits palestiniens*. Le petit volume réuni par « Est-Ouest Internationales » réunit les *Trois voyages de Herschel en Palestine* ainsi que le conte *Herschele* qui, lui, a été composé dans les années 20. Herschele est le prototype du petit garçon du *shtetl*, du petit enfant misérable, qui a faim et qui rêve ; ce personnage apparaît à plusieurs reprises dans les écrits de Korczak. L'éditeur a complété son volume par deux autres contes de l'auteur : *Pourquoi papa crie ?* et *Le secret d'Esther*, et il y a adjoint un autre écrit (différent par sa nature) de Korczak : *Pour un nouvel épos*, un court texte inspiré par son voyage en Palestine. Le livre s'ouvre sur un poème d'Armand Gatti consacré à Janusz Korczak : *Le dit du ghetto vide*. Ce petit recueil sera incontournable pour tous les fidèles de Korczak. ■

J. B.

Est et Ouest/Déracinés, Wolf Wieviorka, (traduit du yiddish) Editeur Bibliothèque Medem, 2004, 340 p. 25 euros.

Ce volume réunit deux recueils de nouvelles, respectivement de seize et dix-neuf pièces (*Est et Ouest* a été publié à Paris en yiddish en 1936, *Déracinés* – en 1937). Wolf Wieviorka est un de ces écrivains yiddish que les vicissitudes de l'existence ont sortis de leur Pologne natale pour les déposer sur le pavé parisien, en 1926 en ce qui concerne Wieviorka. En ces temps-là, une foule d'autres artistes venus de l'Est ont





peuplé ce même pavé, mais si les musiciens, les peintres, les photographes ont pu trouver en France (plus ou moins rapidement, il est vrai) un public à la mesure de leur talent, les écrivains ont été soudain coupés du leur. Ils n'écrivaient plus que pour la marge, pour quelque cent mille lecteurs potentiels, eux qui en avaient laissé des millions derrière eux... Il faudra la disparition quasi totale de ces millions-là pour que la littérature yiddish trouve une consécration mondiale et un prix Nobel.

Wolf Wiewiorka participe de cette génération qui a frôlé l'oubli, malgré les qualités évidentes de son écriture. L'initiative de la Bibliothèque Medem met enfin à la portée du lecteur francophone un ensemble de récits de cet écrivain. Et on s'aperçoit de sa grande modernité, de l'intérêt intact des pages écrites il y a plusieurs décennies. En particulier, il fait surgir devant nous ce monde précaire des Juifs immigrés en France, leurs bonnes et mauvaises œuvres, leurs aspirations et leurs échecs. Ces *luftmenschen* transplantés à Paris qui discutent de Nietzsche ou de Schopenhauer durant des heures pour pouvoir terminer le débat en demandant à l'interlocuteur de leur prêter dix francs. Ces crève-la-faim que leur fierté empêche de manger le morceau qu'on leur offre pourtant de tout cœur. Ces beaux gosses qui vivent aux crochets des petites couturières parisiennes. Ces ouvriers juifs qui partent avec ferveur défendre la République espagnole. Ceux qui, partis pour conquérir la monde, reviennent un jour désenchantés au shtetl – pour apprendre que personne ne les attendait. Et aussi des histoires de ceux qui sont restés dans leur bourgade, mais qui aspirent à partir, comme ce Herschl qui rêve d'une vie facile en Allemagne mais qui est forcé de rester... et de se marier.

Chacune de ces nouvelles esquisse des personnages vivants, de chair et d'os, que le lecteur comprend comme s'il en était un lui-même. On y voit défiler des Juifs et des non-Juifs, des bons et des médiocres mais, que la scène se passe à Paris ou au fond de la Galicie, c'est un aspect du monde juif qui nous est offert. Et le mérite des traducteurs (Batia Baum pour le premier recueil et Shmuel Bunim pour le second) est d'avoir réussi à sauvegarder le goût du discours yiddish, les tournures de phrase qui épousent les tournures d'esprit.

La bibliothèque Medem s'est bien montrée dans son rôle de propagateur de la culture yiddish en prenant la décision de mettre en circulation ce recueil, sur l'instigation de Meni Wiewiorka, fils de l'écrivain, qui en explique la genèse dans une introduction de quelques lignes. On souhaite longue vie et succès à ce livre, dont le prix, relativement élevé, est la seule ombre au tableau. ■

J. B.

La naine de Don Diego, Carol Mann, Flammarion, 2004, 212 p., 16 euros.

Carol Mann, dont les reportages et les nouvelles paraissent régulièrement dans *Diasporiques*, vient de publier un roman historique séduisant. Elle a puisé dans son tiroir « historienne de l'art » une intrigue autour du plus célèbre des tableaux de Vélasquez, *Les Menines*. Car le Don Diego du titre n'est autre que le premier peintre de la cour, Don Diego Rodriguez de Silva y Velasquez ; quant à la naine, c'est celle qui est pratiquement au centre du tableau, Maribarbola.

Les menines sont les demoiselles d'honneur des deux princesses, filles du roi Philippe IV. Le tableau commandé par le roi devait initialement représenter toute la famille royale avec son entourage proche. Le peintre, désireux de fuir la convention, a résolu la difficulté d'une manière originale, en plaçant le couple royal sur un portrait au fond de la pièce. Les deux princesses devaient alors devenir les personnages principaux de la toile. Mais les intrigues complexes de la cour ont fini par écarter l'aînée des princesses, née d'un premier mariage du roi et détestée par la reine. Dans le tableau, sa place logique est occupée par la naine, somptueusement vêtue. C'est le mystère de cette substitution qui est un des thèmes du livre, constitué par une suite de monologues des différents protagonistes du tableau, y compris le chien qu'on voit au premier plan, Don Pedro Perro... Mais c'est la petite naine qui mène l'intrigue, c'est plus que le personnage central du tableau, c'est le pivot du roman.

Carol Mann présente le peintre comme un descendant de Juifs portugais, hypothèse que des indices semblent étayer. Elle suggère aussi que, durant son séjour antérieur à Rome, Vélasquez avait rencontré Galilée et qu'une amitié s'était nouée entre les deux hommes.

Une manière agréable de faire mieux connaissance avec le magnifique tableau du peintre et avec la cour espagnole à son apogée, glorieuse, glaciale et sinistre ! ■

J. B.



L'odyssée d'un voleur de pommes de Moïshé Rozenbaum (aujourd'hui âgé de 82 ans), traduit du yiddish, vient de paraître accompagné d'une préface de Yitskhok Niborski. Sans attendre notre recension (cf. numéro suivant de *Diasporiques*), lisez ce témoignage saisissant de toute une vie ; éd. « La Cause des Livres ».



La Musique



Collof - Collège La Hève, Saint-Armand, 1998

Un oratorio du XVIII^e siècle en hébreu : *Ester*, de Lidarti

C'est tout à fait par hasard que j'ai découvert le joli coffret renfermant l'ouvrage d'un compositeur peu connu, Cristiano Giuseppe Lidarti : « Esther, Oratorio en langue hébraïque (1774) ». Attiré par l'exotisme d'une expression lyrique en hébreu, j'ai tendu l'oreille. La surprise ayant été fort agréable, je vous présente cette œuvre de musique « judéo-chrétienne ». Bonne écoute !

Ester de Lidarti a été identifié en 1998 à la bibliothèque universitaire de Cambridge, dans un manuscrit daté de 1774, par le Professeur Israël Adler¹ de l'Université Hébraïque de Jérusalem. Le livret, intitulé (en hébreu) *Le salut d'Israël par Esther* (*techoua't Israël al yedé Esther*) et en italien *Ester in Oratorio o Sacra Damma*, par le rabbin Jacob Raphael Saraval² de Mantoue et Venise, était connu à travers trois manuscrits, dont deux sont conservés à la bibliothèque de la communauté juive portugaise *Ets Haïm* d'Amsterdam et le troisième à la bibliothèque du *Hebrew Union College* à Cincinnati. La page de titre de l'un des manuscrits de la bibliothèque *Ets Haïm* précise que l'oratorio, ou « drame sacré » doit être exécuté « en musique par Signor Handel ». En fait, le livret est une adaptation hébraïque du livret anglais utilisé par Haendel dans son oratorio *Esther* (1718-1732), fondé sur le drame français de Racine.

Ester est composé de trois actes comprenant chacun trois ou quatre scènes. La partition est écrite pour des voix de solistes – Ester, Donna Israelita (une femme israélite de sa suite), Ahasveros, Mordocai et Haman (avec une brève apparition de Harbona) – un chœur à trois voix et un

orchestre d'instruments à cordes, flûtes, hautbois, cors et basse continue. Il est probable que, pour des raisons religieuses, des hommes interprétaient à l'époque les voix de soprano.

Quand Lidarti composait *Ester*, Haydn avait déjà composé ses symphonies moyennes et Mozart avait atteint l'âge adulte. Lidarti continua néanmoins dans le style préclassique des années 1720-1750 qu'il avait adopté en Italie dans sa jeunesse. L'ouverture en trois mouvements rappelle les symphonies de Sammartini et les ouvertures d'opéras de Pergolèse, Jommelli et Galuppi, et l'orchestre est encore pourvu d'une basse continue, un reliquat des pratiques baroques. Les arias et les duos suivent aussi le style préclassique « galant » dans leur texture homophonique et l'accent est mis sur une mélodie dominante, cyclique et à la phrase « fermée », des harmonies plus simples et plus lentes et un contraste expressif entre des sections clairement séparées.

Ester de Lidarti dure plus d'une heure trente. C'est la pièce la plus longue et la composition la plus riche de toute la musique hébraïque savante des XVII^e et XVIII^e siècles découverte jusqu'à nos jours.

Le compositeur

Cristiano Giuseppe Lidarti (1730 – ca 1794), d'origine italienne, est né à Vienne. Il reçut son éducation chez les Jésuites, puis étudia la philosophie et le droit à l'université de Vienne. À l'âge de 21 ou 22 ans, Lidarti partit pour l'Italie avec l'intention d'étudier avec Jommelli. Ces projets ne se réalisant pas, Lidarti vécut quelque temps à Venise

¹ Israël Adler est né en 1925 à Berlin. Il a été responsable de la section Hébraïque/Judaïque à la Bibliothèque Nationale à Paris et a créé le Centre d'Etude de Musique Juive à l'Université hébraïque de Jérusalem. Il a également fondé YUVAL-France (Association pour la préservation des traditions musicales juives).

² Le rabbin Saraval (1707-1782) était connu pour son intérêt pour la musique. Il avait adapté le texte de la seconde version de l'oratorio de Haendel (1732).

et Florence, travailla ensuite comme professeur de musique à Cortona pendant cinq ans et finit par obtenir un poste d'instrumentiste (contrebasse/violoncelle) dans la chapelle des *Cavalieri di S. Stefano* à Pise, emploi qu'il garda pendant près de quarante ans. Entre temps il fut admis à la prestigieuse *Accademia Filarmonica* de Bologne et de Modène. Lidarti, selon son propre témoignage, abandonna à la maturité « le style sublime et fugué » qu'il pratiquait pendant sa jeunesse et adopta le « style galant » simple et mélodique, développé à l'époque en Italie et caractéristique de la période préclassique. La date exacte de la mort de Lidarti n'est pas connue – sa dernière composition date de 1793 et son nom disparaît de la liste des salaires de la chapelle des *Cavalieri di S. Stefano* après le 15 février 1794.

Lidarti fut l'un des deux principaux compositeurs du XVIII^e siècle qui ont laissé leur empreinte sur le répertoire musical de la communauté juive portugaise d'Amsterdam (l'autre étant le compositeur juif Abraham Caceres). Son nom apparaît pour la première fois dans le registre de la communauté juive portugaise d'Amsterdam autour de 1770. Avant la découverte d'*Ester*, les pièces hébraïques connues de Lidarti comprenaient des cantates solo et des pièces pour chœur, toutes conservées sous forme de manuscrit à la bibliothèque *Ets Haim* de la communauté. Les registres de la communauté mentionnent aussi d'autres compositions hébraïques, commandées à Lidarti pour les concours pour le poste de *hazzan* (chantre de synagogue). Malgré l'absence de preuves documentaires attestant un séjour de Lidarti à Amsterdam et des liens avec la communauté juive portugaise de cette ville, des fragments de ses œuvres utilisés dans ce cadre jusqu'au XX^e siècle rendent très vraisemblables de tels contacts. Ainsi plusieurs airs de prières synagogales, dépouillées de leur facture polyphonique et instrumentale savante et préservées dans la tradition orale comme chants monophoniques traditionnels, ont pour origine des compositions de Lidarti.

³ Il a pour distribution : Anne Lise Sollied, *soprano*, Ulrike Helzel, *mezzo-soprano*, Donald Litaker, *ténor*, Mario Zeffiri, *ténor*, Laurent Naouri, *baryton*, l'orchestre national de Montpellier et le chœur de la Radio lettone sont placés sous la direction de Friedemann Layer.



D.R.

L'enregistrement

Ce très beau coffret a été enregistré en première mondiale le 22 juillet 2003 à l'Opéra Berlioz (Le Corum), lors de la création française de l'œuvre pendant le festival de Radio-France et de Montpellier³.

Le coffret est accompagné d'un document présenté en quatre langues, français, anglais, allemand et hébreu. Le livret de l'œuvre proprement dit y figure intégralement en hébreu et dans sa translittération latine ainsi qu'en traductions française et anglaise.

L'œuvre à la scène

Après sa présentation à Montpellier, *Ester* a été jouée au Théâtre du Châtelet à Paris le 2 novembre 2003 lors d'une soirée de gala au profit de l'association *Hadassah France*. Des extraits ont été également chantés au Musée d'Art et d'histoire du judaïsme lors d'un concert début 2004. ■

Jean-François Lévy
(d'après le livret du coffret)



Votre prochaine saison musicale

La Cité de la Musique présentera notamment lors de sa riche saison 2004-2005 quatre séries de concerts consacrés à la musique sous le III^e Reich. Les concerts sont groupés sous les thèmes suivants :

- ♦ **Officiels et diffamés**, avec des œuvres de Schulhoff, Korngold, Goldschmidt, Tiessen, Blacher, Weill et Bruckner, Schumann et Wagner ;
- ♦ **Le camp de Terezin**, avec plusieurs ouvrages de Viktor Ullmann dont le magnifique opéra « Der Kaiser von Atlantis », et des œuvres de Gideon Klein, Hans Krása, Pavel Haas ;
- ♦ **Richard Strauss et l'École de Vienne**, avec Schoenberg, Webern et Berg ;
- ♦ **Le cabaret**, Schulhoff et Weill...

Ne ratez pas l'occasion d'écouter des compositeurs rarement joués.

☎ : 01 44 84 44 84. www.cite-musique.fr



Le Cinéma

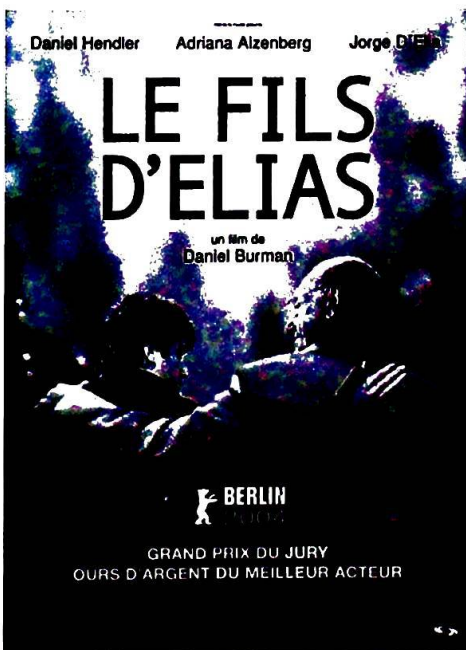
Le fils d'Elias, Daniel Burman, Argentine, 1h 40, 2003.

Le fils d'Elias est le troisième film du jeune réalisateur argentin Daniel Burman né à Buenos Aires en 1973. Ce film a obtenu au Festival de Berlin 2004 le Grand Prix du Jury, l'Ours d'Argent et l'Ours du meilleur acteur pour Daniel Hendler.

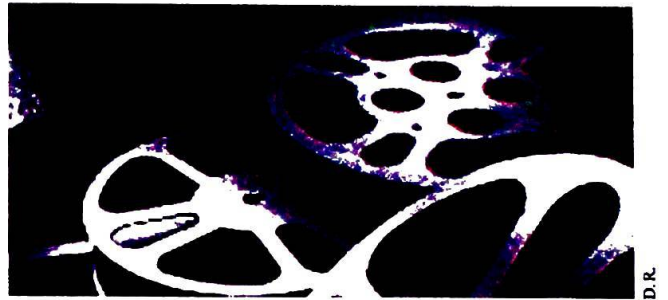
L'action du film, largement autobiographique, se déroule dans le contexte de la grave crise économique qu'a connue l'Argentine ces dernières années.

En voulant obtenir le passeport polonais qui lui permettrait de renouer avec le passé européen de ses grands-parents (la scène du consulat de Pologne est savoureuse) Ariel, le héros du film, découvre sa propre histoire, l'abandon du père non pas au moment de la guerre du Kippour comme il le croyait (*Tu vas sauver tous les Juifs du monde au lieu d'en sauver un seul*) mais lié à un passé que le spectateur ne découvrira que dans la dernière partie du film.

Daniel Burman se dit obnubilé par le thème de la construction identitaire et c'est la relation au père qui est effectivement au cœur du récit.



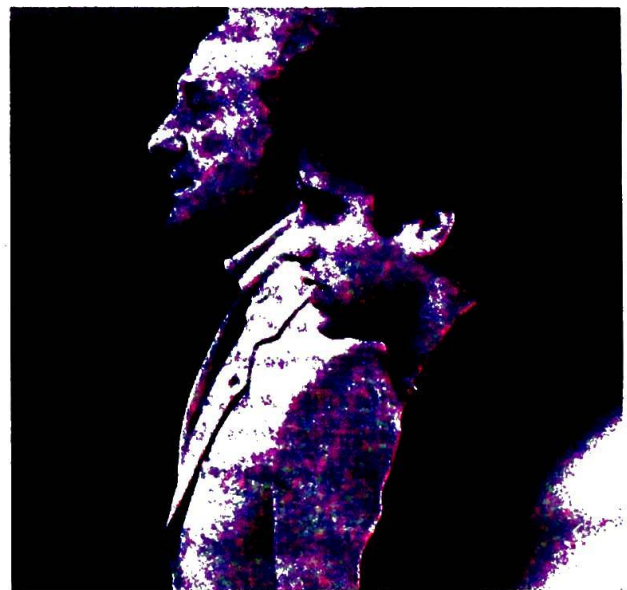
Avec en toile de fond un milieu juif argentin plus apparenté dans notre souvenir au Carreau du Temple qu'au milieu intellectuel new-yorkais cher à Woody Allen ! De ce point de vue Daniel Burman me semble plus proche de la filiation du Fellini d'*Amarcord* et la scène où la mère demande à son fils de la poignarder – avec le couteau à lekekh¹ ! – en est l'illustration.



D.R.

Le film a été entièrement tourné caméra à l'épaule. Cela confère au récit une nervosité, un rythme échevelé qui correspond bien au désarroi, aux incertitudes du héros (témoin, la longue scène où Ariel marchant avec son père accélère le rythme de sa marche jusqu'à ce que ce dernier ne puisse plus le suivre).

Daniel Burman évoquant sa propre démarche pour « devenir européen » déclarait : *mes grands-parents, qui n'étaient plus de ce monde, n'auraient pas supporté que moi, je demande la citoyenneté à ce même État qui les avait expulsés.*



© Océan-Films

Je n'ai jamais quitté l'Argentine et le passeport, non tamponné, est toujours dans un tiroir chez moi. Mon dilemme moral n'a pas été résolu mais m'a obligé à faire quelque chose.

Le fils d'Elias est son témoignage de mémoire. Allez voir ce film. La peinture du petit monde par Daniel Burman est savoureuse. Son film est drôle malgré la gravité du propos, sensible malgré un ton et un rythme accélérés. ■

Georges Wajs

¹ lekekh : pâtisserie juive de Pologne.

La Poésie

Parmi les écrivains juifs polonais, Bruno Schulz, assassiné en 1942, est l'un des plus connus en France. Le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme de Paris s'appête à lui consacrer à la rentrée une importante exposition (voir page 47). Pourtant, nous n'avons de lui que deux livres, *Les boutiques de cannelle* et *Le sanatorium au croque-mort*, et un recueil de dessins, *Le livre idolâtre*. C'est qu'il s'agit d'un génie profondément original, sans équivalent ni successeur. Il a été redécouvert en Pologne après la Seconde Guerre mondiale, notamment grâce aux efforts de Jerzy Ficowski, qui lui a consacré un livre important, désormais disponible en France : *Les régions de la Grande hérésie*, et aussi ce poème.

Mon non-sauvé

À la mémoire de Bruno Schulz

*Depuis tant d'années
au-dessus des poutres de ma mezzanine
entre le plafond et le vestibule
luit une lumière éternelle de 25 watts
obscurcie par les crottes des mouches
derrière une barricade de vieux imprimés*

*Il est là-haut il remonte sa montre
il ne chasse pas les araignées il dort*

*Il a traduit déjà tous les nœuds du bois
le crépi couvre peu à peu son ombre immobile
il s'absente parfois même
après l'heure du couvre-feu
il se promène à Haïderabad
il entrouvre une à une les veines du bois
il s'enfonce dans le bois de plus en plus bois de
plus en plus ancien*

*Mon rêve aujourd'hui a frappé chez lui
Toc toc toc contre le bois brut*

Où Bruno, ça y est, on peut

descendez donc.

*Et lui cependant il attend l'insupportable
il ne peut entendre mon rêve
lui qui n'est personne
plus lucide qu'aucun autre
il le sait il n'y a ni mezzanine
ni lumière
ni moi*



Photo J. Burko



Voici quelques poèmes de plus qui vous permettront de mieux connaître la poésie si particulière et forte de Jerzy Ficowski.

Recette

D'abord ériger
les temples d'angkor
cultiver dans la pierre
notre image
accumuler des millénaires
multiplier les liures des liures
et faire naître l'homme
chaque homme à part
cela prend du temps
cela doit prendre du temps

la suite a un cours plus rapide

incendier le temple
fabriquer des outils de pierre
des statues des colonnes
abattre les millénaires
énucléer les lettres aux liures vivants
ou les noyer au fond de tonle-sap

il faut vite défaire
des siècles des siècles
l'époque ne fait pas dans le détail
elle n'a pas de temps à perdre
elle doit nous perdre nous

Les dieux m'attendent

Je vais d'un coin de la vie à l'autre,
notaire infidèle,
je vérifie,
j'authentifie le quotidien.

Et les dieux m'attendent.
Et chacun a pour nom : L'Unique,
chacun regarde les autres
comme s'ils n'y avait que de l'air.
Tous ils distribuent leurs icônes
barbues, de plus en plus pâles,
ils se préparent à la vie —
mais ils sont morts jusqu'à l'instant
où je croirai en eux.
Ils époussettent mes regards
de leurs plis hiératiques.

Je vais plus loin, plus large,
je dépasse les divinités usées,
les tourbières des rites,
car je crée mon propre Dieu.

Il est ma couleur complémentaire :
il est mon rouge quand je suis vert,
il est mon azur quand je suis jaune ;
ensemble nous sommes l'aube, la clarté blanche du jour.
Et nous sommes bien ensemble.
Depuis ce jourd'hui nous éclairons les recoins,
nous allons d'un coin de la vie à l'autre,
nous cherchons les nombrils du monde.

(1957)

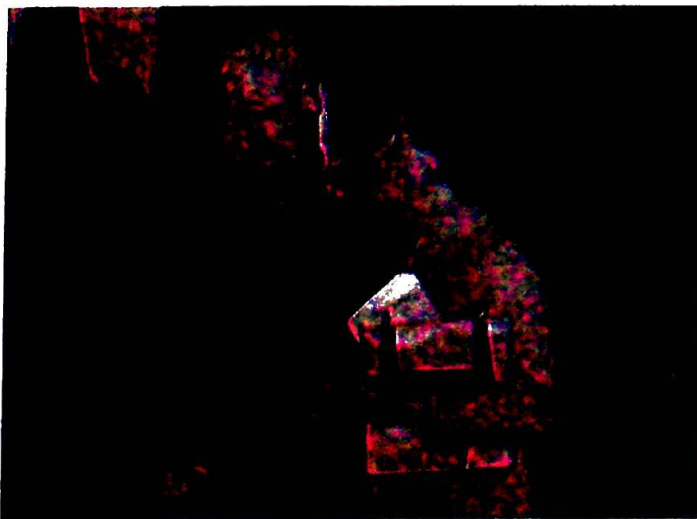
Jeanine Warnod : dans l'intimité des artistes de l'École de Paris

Fania Perez

Jusqu'au 3 octobre on peut voir au Musée du Montparnasse, 21 avenue du Maine, Paris 15^e une exposition intitulée : « Voyages dans l'intimité de l'École de Paris ». Elle regroupe des souvenirs émotionnels et des moments historiques. Une magnifique tendresse s'en dégage. Sylvie Buisson et Jeanine Warnod en sont les commissaires. Un très beau livre, *L'École de Paris*, tient lieu de catalogue : Jeanine Warnod y raconte son histoire, si intimement liée à celle des artistes qu'elle a connus.

De sa voix forte et claire, pétillante de vie, de jeunesse et d'humour, Jeanine Warnod évoque quelques souvenirs. Un matin de décembre 1921, au 60 rue de Caulaincourt, sa naissance a été un événement d'autant plus fêté que les amis de ses parents, artistes, poètes, écrivains de la Butte, n'avaient pas d'enfants. Fille d'André Warnod, peintre, dessinateur et critique d'art célèbre et d'Andrée Warnod, née Cahen-Berr, peintre connue sous le nom de Christiane Warnod (« la p'tite Dédé » pour ses proches), Jeanine a toujours vécu parmi ceux que son père, dans le journal *Comœdia* du 27 janvier 1925 a appelés l'« École de Paris ». Ce n'était pas une école au sens où on l'entend généralement mais une sorte d'osmose qui s'était créée entre des peintres et sculpteurs indépendants, français et étrangers.

Depuis le début du xx^e siècle Paris était le lieu de ralliement des artistes venus du monde entier. Ils s'étaient regroupés à Montmartre autour du *Bateau-Lavoir* et à Montparnasse autour de la *Ruche*, cette « Villa Médicis de la misère » fondée en 1902 par le sculpteur Alfred Boucher.



Jeanine Warnod avec Chagall aux Gobelins



Marcoussis, *Portrait de Jeanine Warnod*, 1935

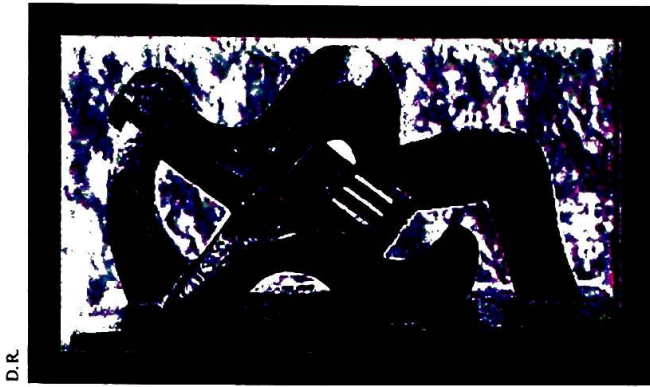
De Marc Chagall, qui la faisait sauter sur ses genoux quand elle était petite, Jeanine Warnod raconte que, jusqu'à la fin de sa vie, le peintre parlait avec émotion d'André Warnod (mort en 1960). Celui-ci l'avait reçu au Salon des Indépendants et l'avait réconforté en disant : « Voici le peintre qui avant d'apprendre la langue française sera célèbre ». Jeanine Warnod dit : « C'était un comédien de grande qualité, un tendre, toujours en quête d'amour. Sa peinture est faite d'amour, donné par la couleur. L'impressionnisme et le cubisme lui étaient étrangers. Pour lui, l'art était surtout un état d'âme. C'est en voyant *Hommage à Apollinaire* que le poète, défenseur des cubistes, très ému, a souri et murmuré : 'surnaturel...' ; le surréalisme était né ».

Au restaurant Manière, 61 rue de Caulaincourt, lieu de rendez-vous des artistes, des humoristes et des modèles, André Warnod, en 1924, rencontra Jules Pascin, peintre né en Bulgarie et voyageur sans bagages : « Mon père aima immédiatement ses dessins pris sur le vif et ses peintures d'adolescentes aux poses langoureuses... Il trouvait en Pascin un artiste exceptionnel, doublé d'un bon compagnon pour ses virées nocturnes. Tous deux, nés en 1885, partageaient un identique appétit de liberté. Notre maison devint la sienne ». Pascin fit le portrait de Jeanine, adorable petite fille modèle de trois ans, si différente des gamines perdues qu'il dessinait habituellement : « Il était ange et démon. C'était un peintre qui avait la sensualité au bout du pinceau. Quand le marchand André Bernheim le prit sous contrat, lui offrant maison et voiture, il confia, un jour de spleen, à son ami Warnod : 'Vous ne m'en voulez pas de m'être vendu ? Vous ne me méprisez pas trop ?' »... Ce joyeux luron se suicida à quarante-cinq ans.

De nombreux artistes firent le portrait de la fille d'André Warnod. Henri Ansapach, *Jeanine en 1923*, Gustave Brisgand, *Jeanine en 1926*. C'est en 1935 que Louis Marcoussis, père d'une de ses amies de lycée, demanda à Jeanine de poser pour lui. Voici comment elle décrit son portrait cubiste : « D'un trait de crayon très sûr il inscrit dans un demi-losange mon visage cubiste : une ligne droite pour mon nez, un point noir pour ma bouche. Un demi-cercle au



Zadkine, *L'Accordéoniste* vers 1918



Jacques Lipschitz, *Femme allongée avec guitare*, 1928

dessus des yeux forme mes sourcils. Regard dur, lèvres serrées, les traits précis tracés par l'artiste soulignent ma mauvaise humeur... aujourd'hui mon expression me paraît moins féroce ». La femme de Marcoussis, Halicka, polonaise comme lui, était peintre, elle aussi. Son mari lui demanda de renoncer à son art, elle obéit.

Le sculpteur Léon Indenbaum a séjourné à la *Ruche* de 1911 à 1927. Cinquante ans plus tard, il en parle à Jeanine Warnod comme d'un rêve qui s'est prolongé tout au long de sa vie. Il raconte : « J'étais seul dans une baraque du jardin, près des poubelles. Je n'avais aucune ressource. Un matin, la boulangère me demande : 'Combien de pain vous faut-il par jour ? On vous enverra le nécessaire et vous paierez quand vous pourrez'. Ensuite c'est le tour de la laitière : 'Combien de lait voulez-vous aujourd'hui ?'. C'était merveilleux ! » Quand sa situation économique s'améliora, il en profita pour aider les autres. Modigliani lui en fut reconnaissant et lui offrit des toiles. Soutine, lui, était insupportable. Chaque fois qu'Indenbaum lui achetait une toile, il l'empruntait sous un prétexte quelconque et la revendait. Sept fois il lui a joué cette comédie. Les récits du sculpteur enchantent Jeanine, elle l'appelle *le bon Samaritain*.

Arrivé de Russie en 1912, Krémègne, pour gagner quelques sous, travaille la nuit aux abattoirs de Vaugirard. Il a la réputation d'un homme bourru, amer. Jeanine Warnod a trouvé, en lui « beaucoup de tendresse, de bonté et de sérénité. »

Kisling et Kikoïne, elle les dépeint comme « des Juifs triomphants, truculents, joviaux, malicieux et généreux et non pas torturés et méfiants comme Soutine ». Kikoïne qui exprime son bonheur dans sa peinture a subi l'influence d'Abraham Mintchine et d'Adolphe Feder, chef de file des peintres judéo-russes de Montparnasse dans les années vingt et aujourd'hui presque oublié.

Rosa Kikoïne, l'épouse du peintre, accueillait les socialistes russes et les exilés. La police surveillait l'atelier du peintre dont la fiche d'identité mentionnait « Bolchevik non dangereux ». Après la naissance de Yankel, le deuxième enfant du couple, Rosa, qui n'avait pas d'argent pour prendre un taxi à la sortie de l'hôpital Boucicaut, rentra à pied, portant son fils dans ses bras.

Isaac Dobrinsky a quitté l'Ukraine à vingt et un ans. Arrivé à Paris il disait : « Je ne veux pas réussir, mais chercher à comprendre le mystère de la Création ». Très religieux, il se rendait tous les matins à la synagogue. Il allumait les cierges et balayait le carrelage. L'argent qu'il gagnait lui permettait d'acheter des harengs et des pommes de terre... qu'il partageait avec Soutine. Sa femme Véra disait : « Nous avions faim. Il ne faut pas voir dans tout cela un romantisme de la misère et de la crasse. Je dirais de tous les artistes qui ont subsisté qu'ils sont sortis de l'épreuve non pas grâce à *La Ruche*, mais malgré *La Ruche*. » Phrase terrible qui montre la souffrance des femmes d'artistes.

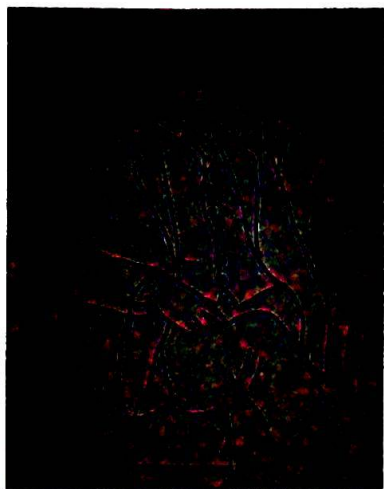
Yankel Kikoïne, né à *La Ruche* et vieux copain de Jeanine, dit, au contraire : « Ce fut la plus belle époque de ma vie. Le racisme et l'antisémitisme n'existaient pas. Solidaires, on se foutait de la misère. Là, j'ai connu des vrais amis. On inventait des jeux merveilleux avec du matériel qu'aucun enfant riche n'aurait pu posséder ». Un autre enfant de *La Ruche*, le sculpteur Lipchitz, arrivé de Pologne à l'âge de quatorze ans, raconte : « Je rigolais tout le temps ».

Le peintre japonais Foujita venait souvent chez les Warnod. Aujourd'hui, sur la cheminée du salon de Jeanine, figure en bonne place un bambou surmonté d'une petite boîte cylindrique suspendue par deux fils tressés, c'était l'outil de travail de l'artiste. Il l'a offert à la fille de ses hôtes.

On ne se lasse pas d'écouter Jeanine Warnod raconter ses souvenirs. Dans cet article nous n'en avons évoqué que quelques-uns... Après guerre elle a travaillé comme son père au service culturel du *Figaro*. Devenue une figure emblématique du milieu de l'art, elle a écrit de nombreux ouvrages, dont le *Guide Warnod de la peinture*. Ses livres et les nombreuses expositions qu'elle a présentées ont largement contribué à faire connaître l'*École de Paris* dans le monde entier. ■



Foujita, *Portrait de Nicole*, 1958



Picasso, *Portrait de Max Jacob*, 1916

Cuisine

Tchoulent



Un dimanche où une trentaine d'amis se sont réunis à la campagne pour débattre toute la journée de choses très sérieuses, Georges Wajs est arrivé à la réunion en portant à deux mains une lourde cocotte-minute. Elle était remplie à ras bords d'une masse appétissante qu'il a déclaré être le tchoulent « comme le faisait ma maman ». Nous goûtâmes, prudemment. C'était bon ! Si bon même qu'il a paru utile de porter la connaissance de ce joyau de la cuisine roborative juive (le cassoulet n'est rien à côté !) à la connaissance de tous nos lecteurs afin que ce précieux témoignage du savoir-faire ancestral ne soit pas perdu, et que les jeunes générations en profitent !

Comme vous le savez, le **tchoulent** était dans le Yiddishland le plat traditionnel du shabbat. Nos parents et grands-parents voulant manger chaud le jour du shabbat et le respect des *mitzvo*t interdisant d'allumer du feu, ils avaient imaginé de faire cuire dans le four du boulanger – le shabbat goy de service – le plat dont la recette va suivre. Ils l'apportaient donc le vendredi soir avant la tombée de la nuit et le récupéraient le samedi midi¹.

Quand j'étais enfant ma mère utilisait une cocotte en fonte dont elle attachait le couvercle avec de la ficelle et elle calfeutrait le tout avec du papier journal. Comme elle n'était pas observante, elle laissait cuire cela toute la nuit sur le gaz réglé au minimum. Le lendemain, le papier était certes roussi mais nous n'avons jamais mis le feu à l'appartement (témoignage de vigilance divine ?).

Heureusement aujourd'hui, preuve s'il en est de l'enrichissement diasporique, il y a la cocotte minute !

Le Tchoulent est par essence un plat convivial. La recette de ma mère est pour 12 à 15 personnes. Vous pouvez « ajuster », bien sûr.

Ingrédients :

- une livre de Bouquet de Soissons² ;
- une livre d'orge perlée³ ;
- trois kilos de pomme de terre type Roseval ;



Alphonse Lévy (1843-1918) *Le Kouguel*
(nous n'avons pas trouvé de tchoulent !)

- trois kilos de viande à pot au feu : plat de côte, poitrine de bœuf, macreuse, gîte etc. ;
- deux ou trois os à moelle : capital !
- Sel, poivre.

Mode opératoire :

- Placer dans le fond de la cocotte-minute de 8 litres du papier de cuisson (dit sulfurisé), cela évite à la préparation « d'attacher » au fond de la cocotte ;
- Répartir la moelle extraite des os dans le fond de la cocotte. Opération très importante qui donnera le liant au Tchoulent et en facilitera la digestion (rôle émulsifiant de la lécithine contenue dans la moelle !) ;
- Placer les morceaux de viande les plus gras : plate côte avec os ;
- Dans un récipient mélanger l'orge, les haricots, saler, poivrer, puis verser dans la cocotte ;
- Mettre le reste de la viande ;
- Mettre les pommes de terres épluchées, salées, poivrées ;
- Remplir d'eau : un peu plus que la moitié de la hauteur de la cocotte ;
- Porter à ébullition. Fermer la cocotte et laisser alors cuire à feu très réduit pendant trois heures ;
- Ouvrir la cocotte. Le fond a tout de même « attaché » un peu. Vider donc dans un grand récipient. Enlever le papier sulfurisé. En remettre une feuille avant de placer à nouveau le tchoulent dans la cocotte. Vérifier l'assaisonnement en sel, poivre, éventuellement rajouter un peu d'eau. Puis laisser cuire dans les mêmes conditions à nouveau trois heures.

Bon appétit !

Georges Wajs

¹ À dire vrai, dans le Yiddishland chaque maison de village avait dans sa cuisine une sorte de four de boulanger où on faisait cuire tous les aliments... Ce qui permettait de ne pas pécher le shabbat en portant un lourd fardeau ! Mais ceux de la ville devaient bien faire comme indiqué ici (ndlr).

² Ce sont les Zucker-Bobes – que l'on trouve à Paris chez Izraël, rue François Miron et aussi dans les épicerie portugaises et africaines !

³ Graineteries, magasins bios.

Il y a 50 ans : une journée particulière d'une diasporique pas particulière

Maryse Perret

J'ai été contactée récemment par une société spécialisée dans la recherche généalogique. Me sont revenu en mémoire les bribes de mes connaissances sur le sujet.

Mes arrière-grands-parents maternels, venus d'Alsace et de Lorraine, ont émigré en Algérie en 1872 pour ne pas devenir allemands. Les grands-parents paternels bourguignons, quant à eux, sont venus chercher fortune à la même époque dans ce même pays. Ils y ont planté de la vigne... bien évidemment.

Dès la génération qui suit, mes grands-parents ont épousé, contre le gré de leurs parents respectifs, des espagnoles. Mes racines se sont multipliées. Dans la génération de mes parents, je compte des Espagnols, des Italiens, des Portugais, des Allemands et même une Marseillaise de Marseille.

C'est ma génération qui a dû émigrer à nouveau, toujours pour rester française, ou pour survivre elle aussi. Ce tronc avec ses multiples racines a éclaté dans de nombreux pays : la France bien sûr, le Canada, le Brésil, Madagascar, la Tunisie, l'Angleterre, l'Argentine, pour ceux du moins sur lesquels j'ai eu des informations.

J'aime à penser ne jamais devoir choisir une de mes racines ni à privilégier une des branches. J'aime à me penser diasporique.

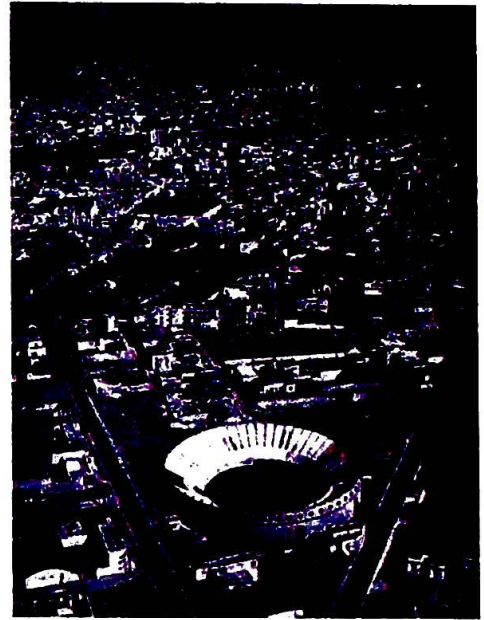
Dans cette Algérie qui réunissait quatre générations de ma famille, une journée surnage, lumineuse, si précise et si présente dans ma mémoire.

Orpheline de père, j'étais très entourée par mes oncles et tantes. Mes vacances se prenaient chez les uns ou chez les autres. Ce jour là j'étais chez ma marraine qui habitait une charmante petite maison en banlieue d'Oran avec son mari, ouvrier métallo. Ils avaient une vieille voiture rafistolée régulièrement, patiemment, amoureusement.

Nous profitions des vacances scolaires pour visiter quelques petits villages alentour. Hélas ! Dans la montée menant au premier village la voiture nous lâche. Dans le village les rues sont vides et les volets fermés. Les rares personnes rencontrées, des enfants, des vieillards font semblant de ne pas nous comprendre ou nous ignorent, nous et notre vieux tacot miteux.

Nous nous sentons dans un monde irréel, dans un théâtre abandonné, dans un village déserté par les équipes de cinéma. Le temps passe, imprécis, impalpable, éternel.

Vers la fin de l'après midi, un homme sort de chez lui au volant de sa voiture. Taciturne, agité, regardant autour de lui, il nous remorque jusqu'à



D. R.

Oran, ma ville...

l'entrée de la ville, à côté du stade municipal et nous plante là filant immédiatement vers son village. Manifestement il a peur – et nous ne comprenons rien à la situation.

Depuis j'ai compris : c'était la Toussaint sanglante de 1954. Ce jour là deux instituteurs furent égorgés. Depuis c'est devenu la fête nationale en Algérie, le jour de départ de la résistance F.L.N.

Et moi je suis vivante. Tout un village, malgré sa peur, a refusé de nous massacrer et je ne me souviens même pas de son nom.

Diasporique, j'ai mal à toutes mes racines, mais c'est normal : je suis vivante. ■



Les trois religions à Oran : cathédrale, synagogue, mosquée dans les années 50...

Retour à Sefarad

Sam Altabef

Rien de plus triste que passer une fête tout seul ! Et quand cette fête est aussi familiale que Pessah c'est encore pire. Pour éviter que cela arrive à ceux qui, dans notre association judéo-espagnole, ont peu ou pas de famille, nous avons pris l'habitude depuis quelques années d'un petit seder solidaire, le deuxième soir, qui réunit quelques couples et quelques solitaires autour de notre cuisine traditionnelle concoctée par nos compagnes (ah ! la cuisine judéo-espagnole, j'en parlerai un jour !). Cette année cependant le succès a failli nous dépasser, preuve que cela correspond à un besoin : soixante-dix personnes autour d'une table !

Il y avait là une petite poignée de pratiquants, beaucoup de traditionalistes, quelques-uns venus par amitié ou par solidarité. Il y avait quelques Saloniciens, ou Istanboulis, derniers locuteurs de judéo-espagnol qui frémissent de joie aux accents de la langue de leur mère, beaucoup d'autres à qui il fallait traduire les passages de la Haggadah lus en judéo-espagnol, les conjoints ashkénazes qui ne reconnaissent pas leurs plats traditionnels. Ceux qui étaient ravis de manger des plats plus ou moins oubliés et ceux qui avaient la nostalgie du coup de main culinaire de leur mère.

Il y avait aussi, invité un peu par hasard, l'ami d'un ami venu d'Afrique du Nord et qui était, le pauvre, complètement perdu : on lui avait promis un seder séfarade !!!

Séfarades, nous l'étions bien mais pas comme il l'entendait et cet Orient n'était pas le sien. Nous aurions pu aussi bien être martiens !

Il fallut donc lui expliquer et remonter au Déluge, ou presque. Obadiah (Abdias) XX : « ... et les exilés de Jérusalem qui sont à Sefarad occuperont les villes du Neguev... » cela a été écrit il y a plus de 2 500 ans et déjà le malentendu s'installe : on ne sait rien de ce Sefarad, du moins jusqu'à une époque récente où une inscription bilingue araméenne/grecque l'identifie comme étant Sardes, en Lydie, la capitale de Crésus.

la péninsule ibérique. Et ces Sefardis ont écrit entre le x^e et le xii^e siècle les pages les plus brillantes que l'on pouvait alors concevoir, parfois en arabe, parfois en hébreu, rarement en espagnol sauf pendant la dernière période précédant l'expulsion. Et c'est pourtant l'espagnol (ou plutôt le judéo-espagnol) qui fut, après l'expulsion de 1492, le ciment de cette communauté, jusqu'à produire une œuvre collective initiée dès 1729 à Istanbul par Jacob Kouli et poursuivie pendant cent cinquante ans, les *Commentaires de la Bible* en judéo-espagnol, ou *Me'am Lo'ez*.

La plus grande partie de la communauté ne comprend plus l'hébreu et le fait de disposer d'un texte aussi important dans une langue compréhensible pour tous cimentera encore son originalité.

Sans doute aussi, la tradition, d'abord orale, des *Romanças*, ces mélodies que les exilés avaient apportées d'Espagne a-t-elle contribué, à sa manière, au maintien de cette remarquable unité linguistique pendant cinq siècles et sur un territoire allant de Sarajevo aux confins orientaux de l'Empire Ottoman y compris, et c'est là que l'Histoire prend sa revanche, l'ancienne Lydie où se trouvait Sefarad...

Voilà, en quelques mots, ce que nous avons raconté à notre ami d'Afrique du Nord venu à un seder séfarade dont il ne connaissait ni la cuisine, ni la langue. ■



Illustration : Plat de Seder, étain gravé, Nuremberg, 1773.
Photo Gilles Berizzi, Réunion des Musées Nationaux, Paris.

La thématique juive dans la littérature et la presse polonaises d'aujourd'hui

Aleksander Klugman

Depuis une quinzaine d'années, on observe en Pologne un phénomène apparemment incompréhensible : la forte présence des juifs dans la littérature et la presse polonaises. Cette thématique domine sous les aspects les plus divers les étals des libraires et les pages des journaux. Pendant un temps il sembla que ce n'était qu'une mode, correspondant à la plaisanterie que l'on se racontait alors à Varsovie :

« Qu'est ce qui se porte cette année en Pologne ?

– Les Juifs, aux nues... »

Cependant la mode est changeante et éphémère alors que les thèmes juifs perdurent. Comment l'expliquer ? Comment se fait-il que les questions liées aux Juifs, si peu nombreux aujourd'hui, soient si présentes dans la conscience polonaise ?

A l'époque de la Pologne populaire, les rapports avec la thématique juive étaient extrêmement incohérents et embarrassés. Les autorités communistes, qui comptaient bon nombre de Juifs ou de Polonais d'origine juive, ne savaient pas trop comment traiter ce problème. Comme toutes les décisions dépendaient d'elles, ce sujet était un véritable galimatias. Ainsi, sur de nombreux monuments élevés aux lieux où l'occupant nazi avait assassiné exclusivement des Juifs, la plaque commémorative indiquait qu'en ce lieu tant et tant de citoyens polonais étaient tombés – alors qu'ils n'avaient pas été exterminés du fait de leur citoyenneté polonaise mais bien parce qu'ils étaient juifs.

Dans ces conditions, il n'était pas question d'évoquer cette question avec objectivité. Pour les

communistes c'était un sujet délicat, qu'il était préférable d'occulter. Il en fut ainsi de « Zegota », l'association d'aide aux Juifs organisée par la résistance polonaise, car elle n'avait compté en son sein aucun mouvement d'obédience communiste : elle fut donc « oubliée », alors même qu'il s'agit d'une organisation unique, qui n'exista qu'en Pologne et n'eut d'équivalent dans aucun des pays de l'Est ni en Union Soviétique. Dans certains cas, l'absurdité alla jusqu'à éluder sur les monuments le terme *juif* non seulement dans le texte polonais mais aussi dans sa version hébraïque ou yiddish.

L'attitude des autorités communistes était tout aussi illogique dans les cimetières militaires où, sur les tombes des soldats juifs, on mettait parfois une étoile de David mais parfois une croix, alors que les noms ne prêtaient pas le moins du monde à confusion quand il s'agissait par exemple d'un Abram Wajnberg ou d'un Izrael Zylbersztajn. Il fallut des années d'efforts de la part de l'*Association des anciens combattants israéliens d'origine polonaise* pour mettre un

terme à cette confusion. Dans les cimetières militaires hors de la Pologne communiste, comme à Monte Cassino (Italie) ou à Arnhem (Pays-Bas), les tombes juives ont toujours porté le signe symbolique de leur appartenance.

La manière hésitante de procéder des communistes (même pendant l'occupation hitlérienne) cessa enfin pendant la fameuse période de mars 1968. Les communistes polonais ont alors mis en pratique les théories antisémites les plus obscurantistes, les plus rétrogrades. Ils se vengeaient ainsi de l'énorme vague de sympathie dont une grande partie de la société polonaise avait fait preuve quelques mois auparavant, à l'occasion de la victoire éclair d'Israël sur les armées d'Égypte, de Syrie et de Jordanie (dont les deux premières avaient été équipées d'armes soviétiques, formées par des instructeurs soviétiques et combattaient selon les principes de la doctrine militaire soviétique). Les Polonais se réjouissaient de la victoire israélienne et de la défaite arabe : « Nos Juifs ont flanqué une déculottée à leurs Arabes ! » On disait même, ce qui était faux, que Moshé Dayan, le héros de cette victoire, était un Juif originaire de Pologne.

L'indignation des dirigeants communistes devant la joie des Polonais était si profonde que Wladyslaw Gomulka prononça un célèbre discours au Palais de la Culture à Varsovie où il fut question de la *cinquième colonne juive*. Sans la moindre ambiguïté, il invita les Juifs à quitter la Pologne. Beaucoup n'ont pas obéi à l'injonction et, d'autre part, les Polonais n'ont pas été dupes du caractère antisémite de cette



politique. Tous ces faits ont accru la frustration des autorités. Et la réaction très défavorable des partis communistes occidentaux à cette vague d'antisémitisme en a réduit l'importance sans toutefois la supprimer.

En même temps, la confusion du gouvernement s'est accrue sur l'ensemble du problème juif tant dans sa dimension historique que contemporaine. Un exemple éloquent en fut l'incroyable susceptibilité de la censure communiste concernant toute publication sur ce sujet. Ainsi, en 1983, parut un numéro spécial du mensuel catholique « Znak » : 573 pages avec une importante illustration, totalement consacré à la problématique juive, sous le titre *Les Juifs en Pologne et dans le monde – Le catholicisme et le judaïsme*. La plupart des articles étaient truffés de blancs correspondant aux fragments censurés, avec pour justification la formule : « décret du 31 VII 81 »...

réactions antisémites recommencèrent à fleurir dans la propagande électorale de certains candidats. Il faut se souvenir des reproches adressés à Tadeusz Mazowiecki sur ses origines juives et de la réponse allusive de Lech Walesa sur le caractère indubitable de la pureté de sa propre polonité... Dans les campagnes électorales suivantes et en d'autres occasions apparurent des réactions teintées d'antisémitisme, entre autres, la célèbre déclaration du prélat Henri Jankowski de Gdansk au sujet de la symbiose entre l'étoile de David et la croix gammée. Des publications antisémites commencèrent également à paraître ; elles renouaient avec les pires modèles racistes. Certaines étaient d'inspiration polonaise traditionnelle, d'autres directement et fortement marquées d'influences nazies.

Tout cela provoqua de vives discussions mais qui ne concernaient qu'une frange de l'opinion publique. Quand Czeslaw Milosz publia son poème : « *Le pauvre chrétien regarde le Ghetto* », qui fut l'objet

de la désapprobation d'une partie de la société, Jan Blonski fit paraître dans l'hebdomadaire catholique de référence *Tygodnik Powszechny* un article mémorable « *Les pauvres Polonais regardent le Ghetto* », fustigeant l'antisémitisme polonais. Une violente polémique enflamma alors l'opinion. Aujourd'hui,

même si de semblables débats resurgissent de temps à autres, l'écrasante majorité des Polonais à dire vrai ne comprend guère la raison de ces controverses. Depuis l'invasion hitlérienne de la Pologne il s'est écoulé soixante-quatre ans. Cela signifie que tous les Polonais nés après le mois de

septembre 1939 n'ont aucune idée des questions graves et délicates liées à l'importante présence juive sous la 2^e République (1920-1939). De plus, ils n'ont pratiquement jamais vu de Juifs. Dès les premiers jours de l'invasion, les hitlériens ont séparé les populations polonaise et juive. Ils ont enfermé cette dernière dans des ghettos puis l'ont systématiquement assassinée. Il faut admettre que les enfants qui avaient six ans au moment des faits ne savaient que peu de choses sur leurs voisins juifs et qu'ils n'en ont conservé aucun souvenir. Cela signifie qu'aujourd'hui, seuls les Polonais de plus de 70 ans ont pu aborder, en connaissance de cause, la thématique juive ou avoir rencontré des Juifs. Ces Polonais sont très peu nombreux et leur nombre s'amenuise de jour en jour...

Les questions relatives à la situation des Juifs avant-guerre (ou encore celles qui concernent l'État d'Israël – fondé, rappelons-le, pour une large part par des Juifs polonais – et le conflit dans lequel il est aujourd'hui empêtré) retiennent de plus en plus l'intérêt. La controverse la plus exemplaire, en la matière, est celle du crime de Jedwabne, révélé après soixante ans de silence¹. Non seulement les jeunes gens de la troisième génération depuis la fin de l'occupation hitlérienne mais aussi leurs pères et parfois leurs grands-pères ne savaient pas exactement de quoi il s'agissait, ni les raisons d'une si grande émotion au sein de la société polonaise. Tout naturellement, chacun cherchait donc à s'informer, ce qui était une preuve du regain d'intérêt pour les publications sur la thématique juive.

Ewa Kurek, une historienne de l'Université catholique de Lublin, a choisi comme sujet de thèse de doctorat la contribution des ordres religieux féminins dans l'action de sauvetage des enfants juifs de

¹ Village polonais des environs de Lomza où, en juin 1941, les 1 500 habitants polonais ont spontanément massacré leurs 1 600 voisins juifs dès l'arrivée de l'armée allemande.



Ce silence sur les thèmes juifs pendant plusieurs décennies explique l'ignorance de la société polonaise à leur sujet au moment de la chute du régime. Dans la première période de gouvernement post-communiste, on ne s'y intéressa guère. Il n'en fut toutefois pas de même au cours de la première campagne présidentielle : des



Pologne de 1939 à 1945. Dans son livre, paru en 1992 sous le titre *Les Juifs, des Polonais comme les autres*, elle raconte son amitié avec Jacob, du kibboutz Haogen, dont elle a fait la connaissance lors de l'un de ses voyages en Israël. Jacob était guide de groupes de jeunes Israéliens se rendant en Pologne pour cheminer le long des chemins de la mort du temps du Génocide. « Tu sais, je viens de passer une journée abominable – lui raconta-t-il. Mes enfants sont revenus de Maïdanek ; ils se sont assis à même le sol et se sont mis à pleurer. Et moi j'étais incapable de leur venir en aide ». Ewa lui proposa qu'au cours du prochain voyage une rencontre soit organisée avec de jeunes Polonais, après la visite du camp de la mort. « Tu es folle ? Après Maïdanek, ils ne seront pas en état ! » rétorqua Jacob. Ewa n'en démordit pas et avant la visite du groupe suivant, proposa une rencontre à une classe de lycéens de Lublin. « Auparavant – raconte Ewa – ils me prièrent de leur parler un peu des Juifs ». « Madame, de quoi ont-ils l'air ? » lui demandèrent-ils.

Cette interrogation explique à elle seule la raison de l'étonnante abondance des sujets juifs dans la littérature polonaise. Personnellement, je me suis trouvé plus d'une fois dans des situations qui illustraient certains aspects de cette présence. Le 8 juillet 1994, « Plus-Minus », le supplément socioculturel de *La République* (dont j'étais alors le correspondant en Israël) publia un entretien que j'avais eu avec Zamir, le fils d'Isaac Bashevis Singer, au sujet, entre autres, des relations complexes qui, pendant longtemps, l'avaient tenu éloigné puis l'avaient rapproché de son père. Il décrivit ces démêlés dans son livre : « *Isaac Bashevis Singer, mon père* », qui venait de paraître en hébreu en Israël. Je terminai mon propos en affirmant que les lecteurs polonais s'intéressant beaucoup à l'œuvre de Bashevis, devaient pouvoir connaître l'un des chapitres les plus difficiles du grand écrivain – ses rapports avec son fils unique. Par ailleurs, je lui promis de me charger de la traduction de son livre si je parvenais à lui trouver

un éditeur polonais.

Plus - Minus » paraît le samedi. Le dimanche tout est fermé en Pologne. Mais dès le lundi et les jours suivants, j'obtins des offres d'éditeurs me réclamant les droits du livre de Zamir et me priant de le traduire. Cet ouvrage fut effectivement publié en 1995 aux Editions « Most ».

Encore un exemple. Sollicité par le propriétaire de la *Librairie Polonaise* de Tel Aviv, j'entrepris la rédaction d'un dictionnaire polonais-hébreu et hébreu-polonais qui fut édité simultanément à Varsovie et à Tel Aviv, en 1993. Je fus très étonné de constater que deux ans plus tard, un nouveau tirage était nécessaire. En 2001 est sortie la quatrième édition, qui est pratiquement épuisée à ce jour. Je ne parviens pas à m'expliquer pourquoi autant de Polonais s'intéressent non seulement à la thématique juive mais aussi à l'hébreu, langue particulièrement difficile à la fois par sa grammaire et par son alphabet !

Et voici enfin le *nec plus ultra* des réponses portant sur l'intérêt des Polonais pour la question juive. Il y a quelques années j'ai passé en compagnie de mon épouse des vacances à Krynica, célèbre ville d'eau du sud-est de la Pologne. Dans la salle à manger nous fûmes installés à côté d'un couple avec lequel nous sympathisâmes. Un jour, notre voisine de table laissa entendre qu'elle venait de Lodz. Ma femme répondit qu'elle était également originaire de cette ville. « Vous venez donc de Lodz » se réjouit notre interlocutrice. « Non, nous venons de Tel Aviv, mais nous sommes nés à Lodz. Nous avons passé là-bas, toute notre enfance et



notre jeunesse » répondit l'épouse. Puis, dans un souffle, elle murmura : « Dans le Ghetto ».

Pendant un instant il y eut un malaise. Puis notre interlocutrice se reprit et commença à évoquer la période de l'occupation hitlérienne. Enfant, elle habitait dans un quartier touchant le Ghetto. « Nous n'avons vu que peu de choses de ce qui s'y passait, mais le peu que nous avons pu voir était horrible ». Cette conversation nous avait rapprochés et nous permit d'aborder les sujets les plus divers. A la fin du séjour, le fils de nos voisins de table arriva pour ramener ses parents en voiture. « André, je te présente nos nouveaux amis » dit la maman du jeune homme et elle précisa que nous habitions Tel Aviv et que nous étions originaires de Lodz... Le fils demeura médusé. Il reprit enfin ses esprits et dit : « Pardonnez-moi, je suis très surpris... J'ai entendu parler des Juifs et j'ai beaucoup lu à leur sujet. Mais vous êtes les premiers que je rencontre »...

C'est sans doute dans ce désir, implicite ou explicite, d'approfondissement par les Polonais de leurs relations historiques et interrompues avec la judéité que réside le secret de l'importante présence, aujourd'hui, des thèmes juifs dans la littérature et la presse de leur pays. ■

Traduit et adapté par H. Sobowiec

Dans le précédent numéro de Diasporiques nous avons proposé quelques réflexions d'Albert Einstein sur Israël et le judaïsme. Avec toutes les réserves qu'imposent des citations hors contexte, voici quelques extraits de textes de Sigmund Freud, juif, laïque et diasporique. Ce choix a été fait par Denise Weill.

Freud a dit...

De nombreux ouvrages ont été consacrés à ce sujet : Freud, la pensée psychanalytique souvent récupérée pour faire de la psychanalyse une science juive, ce que Freud récusait bien sûr. L'œuvre freudienne est celle d'un chercheur qui laissait l'avenir ouvert à d'autres découvertes, elle plonge dans « les Lumières » et dans un positivisme peut-être un peu daté et s'achève avec le nazisme, mais avant la Shoah. Cette œuvre est abondante et son exégèse surabondante. Il faut y renvoyer le lecteur et lire les quelques extraits qui suivent, sinon avec humour au moins avec légèreté...

« Me croire capable d'oublier le Nouvel An, c'est m'attribuer une absence de goût dont je me sens complètement exempt. C'est bien à tort qu'on reproche à la religion d'être d'essence métaphysique et de ne pas posséder d'évidence sensuelle. La religion, tout au contraire, s'adresse exclusivement aux sens, et même un négateur de Dieu qui a le bonheur d'appartenir à une famille moyennement pieuse ne peut ignorer la fête, quand il porte à sa bouche un mets de Nouvel An... »

Lettre à Edouard Silberstein (septembre 1874, Rosh hashana – Freud avait dix-huit ans).

« [...] L'éthique m'est étrangère [...] Je ne me casse pas beaucoup la tête au sujet du bien et du mal mais en moyenne je n'ai découvert que fort peu de bien chez les hommes. D'après ce que je sais, ils ne sont pour la plupart que de la racaille, qu'ils se réclament de l'éthique ou de telle ou telle doctrine [...] ».

Lettre au pasteur Pfister (octobre 1918).

« Tout à fait en passant, pourquoi la psychanalyse n'a-t-elle pas été créée par l'un de tous ces hommes pieux, pourquoi a-t-on attendu que ce fût un juif tout à fait athée ? ».

Ibid.

« [...] Aucun lecteur de ce livre ne saurait se mettre à la place de l'auteur et éprouver ce qu'il éprouve, lui qui ne comprend pas la langue sacrée et qui est totalement détaché de la religion de ses pères [...], qui ne peut partager des idéaux nationalistes et n'a jamais pourtant renié l'appartenance à son peuple, qui ressent sa nature comme juive et ne voudrait pas en changer [...] ».

« [...] Si on lui demandait : 'Mais qu'est-ce qui est encore juif chez toi, alors que tu as renoncé à tout ce patrimoine ?', il répondrait : 'Encore beaucoup de choses et probablement l'essentiel. À l'heure qu'il est il serait toutefois incapable de le formuler en termes clairs [...] ».

(ce passage, souvent cité, est souvent amputé de la phrase qui suit : « [...] mais sûrement qu'un jour ce sera accessible à la compréhension scientifique »).

Préface rédigée pour la traduction en hébreu de Totem et Tabou (1930).

« [...] Pour revenir à vous, ce pays à la fois tragique et enthousiasmant que vous avez visité doit vous être apparu bien curieux. Pensez qu'aucun progrès n'est lié au lambeau de terre de notre mère patrie, aucune découverte ni invention – les Phéniciens sont censés avoir découvert le verre et l'alphabet (douteux dans les deux cas !), la Crète a créé l'art minoen [...] mais la Palestine n'a rien formé que des religions, des extravagances sacrées, des essais présomptueux de dompter le monde, des apparences extérieures par le monde intérieur du désir et nous sortons de là [...] ».

Lettre à Arnold Zweig (mai 1932, à propos d'une visite d'Arnold Zweig en Palestine, qui s'y installera quelque temps avant de revenir en RDA en 1948...).

Le pessimisme freudien, affirmé après 1914 dans la deuxième partie de son œuvre, n'aurait probablement pas été surpris par la suite des jours... Freud terminait pourtant une lettre célèbre à Albert Einstein en 1932 par la phrase : « Tout ce qui promeut le développement culturel œuvre du même coup contre la guerre ». ■



Introduction à un voyage en Hongrie*

Muriel Klein-Zolty

En temps de paix, les gens voyagent soit par nécessité professionnelle soit pour leur plaisir. Mais le Juif diasporique, lui, a encore d'autres raisons de voyager : il est soit en train de chercher d'autres Juifs dans le vaste monde soit parti à la recherche de ses racines... En avril dernier, nous avons été ainsi vingt-cinq pèlerins de France (il y avait là des Strasbourgeois, des Grenoblois, des Parisiens, des Périgourdiens, voire des Genevois) partis en Hongrie pour combiner ces deux quêtes. Disparates en apparence, notre petit groupe était uni par le besoin de rechercher les traces du monde juif anéanti. Mais ce voyage dans la mémoire n'était pas qu'un pèlerinage ; à l'affût des télescopages du passé et du présent, nous avons également rencontré les communautés juives survivantes, voire renaissantes. La Hongrie est, en Europe Centrale, un cas unique de pays ayant conservé une communauté juive importante et structurée, même si elle ne représente plus qu'un dixième environ de ce qu'elle était en 1939. Et nous avons eu aussi un aperçu de la société hongroise au moment même de son intégration à l'Union européenne.

C'est la deuxième fois qu'un tel voyage de groupe est réalisé. L'année dernière une quête similaire nous avait conduits en Pologne. Quête douloureuse dans ce pays de fantômes qui incarne pour beaucoup de Juifs une zone d'ombre, une terre dénaturée, dévoyée. Nous voulions à l'époque confronter notre mémoire familiale avec la réalité actuelle de ce pays en pleine évolution. Nous voulions rendre hommage à nos familles, parents, grands-parents, cousins, desquels bien souvent nous

ignorons le destin, non seulement la fin tragique, mais aussi la vie d'avant, les joies, les douleurs et les espoirs. Nous voulions donner un cadre à nos souvenirs réels et mythiques, aux images évanescentes que nous portons en nous, les marchands de misère, les rabbins et les artisans. Nous voulions aussi commémorer les soixante ans de la révolte du Ghetto.

C'est un ami strasbourgeois d'origine polonaise, André Kosmicki, qui a pris en charge l'infrastructure et la logistique de nos deux périple. Nous l'avions sollicité d'abord pour notre voyage en Pologne, après l'échec de nos pourparlers avec les agences de voyage traditionnelles, qui se sont soldés par des quiproquos tragiques. Les tour-opérateurs se sont montrés en effet incapables de comprendre notre démarche et notre obstination à rechercher une autre réalité que celle présentée dans leurs prospectus. Certes, certains sites juifs et quelques lieux de mémoire sont intégrés dans les circuits touristiques traditionnels, mais de manière bien lacunaire. L'amnésie demeure, et nos exigences allaient bien au-delà des itinéraires conventionnels...

Grâce à André, qui s'était consacré corps et âme à faire de notre périple polonais un succès, nous avons vu les marques juives qui subsistent dans le paysage. Ce fut un voyage très important, mémorable. Aussi, avons-nous sollicité notre cicérone d'alors pour organiser cette fois-ci un

voyage similaire en Hongrie. Et André a de nouveau fait des miracles ! La difficulté pour lui était incomparablement plus grande : il ne connaissait guère le pays ni sa langue. Mais il s'est impliqué jusqu'au cou, a fait de nombreux voyages exploratoires, a sillonné tout le pays durant les week-ends d'hiver, s'est enlisé dans les ornières des chemins de traverse... Quand nous sommes partis en avril, il parlait déjà un peu le hongrois, connaissait une foule de gens, de la Ministre (juive) des minorités au dernier Juif de Matesalka (bourgade perdue aux confins de l'Ukraine). Grâce à ses nombreuses relations ainsi nouées, nous avons rencontré nombre de protagonistes juifs et non juifs, engagés dans la vie culturelle ou politique. C'est que André s'est découvert lui-même des origines juives par sa grand-mère maternelle, et du coup est mu par une quête personnelle, qui lui confère son zèle et son énergie. Il nous a permis de vivre des moments d'une densité extrême, extraordinairement riches en émotions, échanges, réflexions. Aucun d'entre nous n'en est sorti indemne.

Comme la Pologne, la Hongrie, hantée par les fantômes des Juifs, oscille entre l'amnésie et la réhabilitation de leur mémoire. Mais leur histoire, marquée par l'assimilation et la magyarisation, y a été bien différente. Je me propose de développer ces points et de raconter en détail ce périple qui nous a menés de Budapest à Győr, sur la frontière autrichienne, et aussi jusqu'au nord-est, dans la mythique région du Piémont des Carpates, vers l'Ukraine et la Slovaquie. Mais il faut un peu de temps pour élaborer et écrire un tel récit, une fois retombée l'émotion première. Ce sera donc dans le prochain numéro de *Diasporiques*. Et ensuite, nous songerons à préparer une nouvelle et fertile escapade. ■



Photo A. Kosmicki

André, l'infatigable...

* Le lecteur se reportera avec profit au numéro 29 de *Diasporiques*, qui présente sous la plume de V. Karády et de M. Kis un aperçu de la société juive de Hongrie au dix-neuvième siècle.

L'Imperial War Museum de Londres et la question juive

Carol Mann

L'évocation de Londres suscite généralement chez les Français des soupirs admiratifs devant le souvenir ému de thé et de scones beurrés, des bus rouges cahotants, de Britiches affalés sur les pelouses des parcs au premier rayon de soleil, le parapluie roulé aux pieds « just in case » et au choix, le coleslaw indicible de Blooms Delicatessen à Golders Green, ou la « chazereï » de luxe chez Fortnum and Mason (rayez la mention inutile). J'en passe et des meilleures. D'autant plus que née à Londres, j'y ai grandi, alors je pourrais vous raconter tout autre chose, mais ce sera pour une autre fois.

Aucun guide ne vous recommandera d'aller visiter le *Imperial War Museum*, et pourtant c'est une erreur que je vais tenter de rectifier ici. Quel monument ! Quelle hymne à la guerre, quel panégyrique des valeurs martiales ! De quoi vous inspirer de demander le passeport britannique dans l'heure tant il fait bon de vivre auprès de ces vaillants *Tommies* ! S'ils ne fleurissent pas le sable chaud, ils parfument bien des mémoires patriotiques de flanelle humide, de sandwiches rances avalés à grand coup de bière tiède et de thé refroidi. Comment donc, cela vous décourage, tant pis pour vous : les Anglais, eux, en raffolent et en

redemandent. Ils y accourent par cars entiers, en famille, les écoles y déversent leurs marmots.

Il y en a pour tous les goûts, tous les âges, ceux (surtout celles) qui s'en souviennent – du « Blitz » en particulier, ceux qui en sont à la constitution de futures mémoires héroïques – les papas militaires qui emmènent leurs bambins déjà en treillis (taille 4 ans), et ceux qui soutiennent la glorious British Army, en Iraq ou aux Malouines, our boys sont toujours prêts.

Prêts pour quoi, au juste ?

Une visite guidée dans ce musée le révélera.

Le bâtiment situé non loin de la *Tate Modern Gallery* sur la rive sud de la Tamise est magnifique, dans le meilleur style néoclassique. Deux immenses canons sont pointés en permanence sur la pelouse en direction des visiteurs qui apparemment s'en trouvent rassurés, d'autant plus que les pelouses sont admirablement entretenues. On gravit les marches, un garde contemple nonchalamment le contenu de votre sac à main – c'est la guerre à la guerre, on vous l'a dit, un rien ridicule quand on contemple les engins qui vous confrontent dans le hall d'entrée.

Des tanks, des avions de guerre, des sous-marins, toutes sortes de gros véhicules (excusez-moi, les filles n'apprennent pas à les identifier, ça fait partie des différences entre les sexes). En gros, des bolides, des machins immenses astiqués, ripolinés de neuf, vernis, équipés de petites vidéos. Il ne manque plus que des faux Winston ou des Lord Kitchener en

uniforme pour poser contre les canons affûtés avec les gamins pour les photos souvenir : ces derniers sont ravis, il faut les retenir de tout escalader. Vous avez compris, c'est un Disneyland militaire et les effets spéciaux ne font que commencer.

Deux mises en scène en particulier composent les temps forts de la visite, la séquence sur la Première Guerre mondiale et celle sur le Blitz. Dans les deux cas, le but est le même, soit la re-création de décors, force éclairages, bruitages et mannequins grandeur nature et costumés qui vous plongent dans l'ambiance, sinon dans les horreurs de la guerre. Le dédale de tranchées est spectaculaire, recrée avec une minutie invraisemblable, des personnages qui se tiennent devant vous, des conversations entre les *Tommies* (qui ont tous l'accent populaire Cockney de Londres, prouvant bien qu'il n'y a que le bon peuple qui se batte vraiment). D'accord, il y a un blessé pour la forme, ce n'est pas trop joli, mais, bon sang, que la guerre était héroïque, la solidarité exemplaire, on avait un but dans la vie en ces temps-là ! De même pour le Blitz auquel on assiste dans un abri souterrain, avec des explosions, des secousses, la fumée, bref tout le tremblement, des voix qui appellent puis se rassurent mutuellement « We were all together » fait une voix féminine off, nostalgique, avant de nous guider vers la saynète suivante, une rue bombardée de Londres où des maisons et des échoppes se sont écroulées sur fond de ciel en flammes. Et juste avant de partir une voix, cockney elle aussi, nous enjoint de ne pas les oublier : « Do us a favour, don't forget us, will you » sont les dernières paroles que l'on entend avant de rejoindre le défilé de vitrines qui reprennent, en l'expliquant de façon pédagogique le récit amorcé dans ces décors spectaculaires.



D. R.



La librairie vend des souvenirs tout à fait appropriés, des fac-similés de carnets de tickets de rationnement, de jeux de cartes pour enfants, des tee-shirts imprimés de camouflage, même des confitures à l'ancienne – la guerre, on le voit bien, a du bon. Ma mère disait souvent que les Anglais n'avaient rien compris à la guerre, puisqu'ils n'avaient pas connu l'occupation, ce qui l'emplissait de dépit. Elle avait peut-être bien raison. C'est aussi bien qu'elle ne verra jamais les vitrines du musée, dont le discours est repris par le pimpant catalogue. Pour vous résumer la Deuxième Guerre mondiale, vu par la *Imperial War Museum*, cela donne à peu près ceci : Un gros moustachu étranger se met à conquérir l'Europe mais se casse le nez contre la blanche Albion qui entreprend, à peu près seule, de vaincre ledit moustachu. Les bombardements sur Londres, le fameux Blitz (qui a duré en tout environ sept mois) représentent le point fort de l'héroïsme au quotidien et l'armée britannique fait le reste. En passant, dans une petite vitrine on apprend que la France a été occupée, qu'il y a même eu une résistance (mais pas un mot sur de Gaulle en Grande-Bretagne). Les Russes et les Américains, eux, ont droit à de plus grandes vitrines bien fournies, mais leur rôle somme toute a été exagéré à outrance, selon le musée qui tient sans doute à rectifier les

erreurs innocemment glanées par les visiteurs au fil de leurs lectures ou plutôt de leurs soirées devant le téléviseur. « Le Pianiste » doit faire partie, par exemple, des films dont on a décidé de corriger les effets. Ainsi, dans un coin sombre, vers la sortie, on bute, presque par accident, sur une photo d'une pile de cadavres émaciés dont l'origine n'est pas indiquée. Pas d'explication détaillée, sinon une liste des ennemis particulièrement ciblés par le Reich à savoir « les socialistes, communistes, Juifs, tziganes, homosexuels, pacifistes et syndicalistes ». Et plus loin une phrase expliquant que les camps de mort ont été mis en place « pour la Solution Finale, soit le meurtre systématique des Juifs ». Avec ça, on a tout compris. Dans le catalogue, pas un mot sur les Juifs ou la Shoah jusqu'à ce qu'on arrive à ce qui est appelé « The Holocaust exhibition », une section à la fois séparée de l'h(H)istoire et du musée, un post-scriptum politiquement correct et stratégiquement placé dans l'espace du musée. Notez la subtilité : avant il s'agissait d'histoire reconstruite, revécue, recrée à savourer, à laquelle on s'identifie avec délice et frissons. Maintenant on passe au spectacle, à la fiction peut-être : la mise à distance, au propre et au figuré est bien là, sous forme d'une exposition que l'on va voir en prenant ses précautions, puisqu'elle n'est pas recommandée

aux enfants de moins de quatorze ans, ce qui exclut les trois quarts des visiteurs. Le reste, on n'en est guère étonné, n'a plus la force de monter jusqu'au cinquième étage.

Ce n'est pas le lieu de parler ici de cette exposition calquée sur celle au *Holocaust Museum* à Washington, jusque dans la reprise de l'intérieur du wagon à bestiaux et les tombereaux de chaussures. On peut se demander s'il en reste assez à Auschwitz ou si bientôt il faudra en fabriquer des fac-similé, made in China, d'ici à ce que la France s'octroie un mémorial sur la Shoah digne de la mémoire juive de notre pays.

À l'*Imperial War Museum*, en dépit d'un marketing pour le moins agressif, aucune poupée en costume rayé ou de cendrier « Zyklon B » ne sera jamais en vente dans la boutique de souvenirs pour la bonne et seule raison que la Shoah vient casser la bonne humeur qui se dégage de ce musée. Le but de cette noble institution est clair et sert à légitimer les velléités militaires d'un Blair et de ses prédécesseurs. C'est ainsi que la guerre dans ce musée se doit d'être héroïque, divertissante, un lieu de ressourcement patriotique, un panégyrique aux valeurs d'un ancien empire qui ne se remet toujours pas de son écroulement. Mais, après tout, en va-t-il différemment dans notre *Musée de l'Armée* ? ■

Hommage à Alfred Döblin

Jacques Burko

Nous avons raté une date : en août 2003 a été célébré le cent vingt-cinquième anniversaire de la naissance d'Alfred Döblin. Et alors ? direz-vous... Certains se souviennent qu'il s'agit d'un grand écrivain allemand ; peu savent qu'il était juif. Tout le monde le prend pour un Berlinois, sans doute à cause de son livre le plus connu : *Berlin, Alexanderplatz*. En réalité, il est né à Stettin, port de la Baltique à l'embouchure de l'Oder, quatrième

enfant d'une fratrie de cinq, d'une famille juive pauvre. À dix ans, il a vu son père abandonner femme et enfants pour partir pour l'Amérique avec une nouvelle bien-aimée ; sa mère emménage alors à Berlin, où le jeune Alfred parviendra à faire des études de médecine. Son origine juive l'empêche d'exercer sa nouvelle profession à Stettin, selon ses désirs, et force lui est de retourner dans la capitale où il devient médecin et psychiatre des quartiers déshérités.



Photo Kamilla Podkalicka-Bednarski

En 1933, comme tant d'autres, il est forcé de fuir l'Allemagne hitlérienne. Il devient alors parisien jusqu'en 1940. Nouvelle fuite, par l'Espagne et le Portugal, vers l'Amérique... Pendant cette période il se convertit au catholicisme, pour des raisons qui restent obscures. Il passe le reste de la guerre aux États-Unis, avant de revenir en 1946 dans ce qui avait été sa patrie allemande. Mais, déçu, il finit par retourner à Paris en 1953, ville qui l'avait déjà accueilli vingt ans plus tôt. Il meurt là quatre ans plus tard. L'anniversaire de sa naissance n'est pas passé inaperçu pour tout le monde. Stettin, sa ville natale, devenue la polonaise Szczecin, s'en est souvenue. Une plaque commémorative a été

inaugurée à l'endroit où s'élevait la maison de l'écrivain. Geste surprenant de Polonais, honorant un Juif allemand ! Est-ce à cause de son livre *Voyages en Pologne*, écrit en 1926, cycle de reportages décrivant essentiellement la vie juive de Pologne (ces pages constituent aujourd'hui une documentation intéressante sur la vie des Juifs polonais des années 20) ? Est-ce pour que les Polonais, qui ne sont stettinois (szczecinois) que depuis soixante ans, acquièrent une meilleure intimité avec une ville devenue la leur ? Quoi qu'il en soit, Claude Döblin, le fils de l'écrivain, a fait à cette occasion connaissance avec la ville natale de son père. ■

Relire les livres de ce grand écrivain : en voici douze qui ont été traduits en français et restent disponibles (six autres sont épuisés) :
Berlin, Alexanderplatz (Gallimard 1981)
Hamlet ou la longue nuit prend fin (Fayard, 1988)
Wang-Loun (Fayard, 1989)
L'assassinat d'une renonculé (Rivages, 1990)
Peuple trahi (Quai Voltaire, 1990)
L'empoisonnement (LGF, 1991)
Aetheria (Verdier, 1991)
Retour au front (Quai Voltaire, 1991)
Pas de pardon (J Chambon, 1999)
Le rideau noir (Farrago, 1999)
Sur la musique (Rivages, 2002)
Voyage et destin (Rocher, 2002).

Encore une contribution concernant l'antisémitisme

Le grand écrivain polonais, Konstanty Jelenski, a écrit un jour ces quelques lignes de réflexion sur l'attitude des Polonais avant 1939 (extrait de l'Ignominie ou la honte) :

[...] On peut soutenir que l'antisémitisme n'existait pas [*dans la Pologne d'avant-guerre*]. Les Polonais n'agissaient pas contre les Juifs « parce qu'ils étaient juifs » mais parce que les Juifs étaient sales, avides, menteurs, parce qu'ils portaient des papillotes, parlaient leur jargon, ne voulaient pas s'assimiler – et aussi parce qu'ils s'assimilaient, abandonnaient le jargon, s'habillaient avec recherche, voulaient être des

Polonais. Parce qu'ils n'étaient pas civilisés, et parce qu'ils l'étaient trop. Parce qu'ils étaient superstitieux, rétrogrades, obtus – et aussi parce qu'ils étaient d'une infernale intelligence, progressistes, ambitieux. Parce qu'ils avaient de grands nez aquilins et parce que souvent on ne pouvait les distinguer des « Polonais de souche ». Parce qu'ils avaient crucifié Jésus, parce qu'ils pratiquaient l'abattage rituel, qu'ils

marmonnaient le Talmud, mais aussi parce qu'ils méprisaient leur propre religion et devenaient des athées. Parce qu'ils étaient maigrichons, maladifs, des victimes par vocation – et parce qu'ils étaient sportifs, avaient de la « houtspah » et des groupes de combat. Parce qu'ils étaient capitalistes et banquiers et aussi parce qu'ils étaient communistes et agitateurs. Mais en aucun cas, parce qu'ils étaient Juifs... ■

Moshe et Nabil dialoguent...



Une lecture juive de l'article « Cultures : du deuil à la traduction »

de Paul Ricœur¹

Philippe Lazar

Dans ce stimulant article, Ricœur commence par prendre quelque distance vis-à-vis du titre de l'ouvrage de l'Unesco auquel il a participé : « Où vont les valeurs ? » en indiquant qu'il traitera plus modestement de la question du « par où » vont les valeurs, et il précise : « Je parlerai ainsi de chemins que nous pratiquons, de trajets, d'itinéraires où des errances sont possibles, des avancées, des reculs – un chemin et non pas un lieu ».

Voici qui nous renvoie d'emblée à nos interrogations sur les « valeurs juives », éléments de référence non pas établis de toute éternité par une révélation initiale mais plutôt résultantes des confrontations interculturelles liées à notre mode d'existence, à notre cheminement historique...

Ricœur rappelle en premier lieu que nous naviguons entre deux pôles : un « horizon, qui est l'humanité » – un « mot au singulier » insiste-t-il – et « le fait de la pluralité », celle « des cultures, des langues, des nations, des religions ». « Quel sens pouvons-nous donner à l'humanité, sous sa double figure de l'humain [...] mais aussi comme multiplicité, dans la ligne de la pluralité ? ». Et il propose trois « précautions » liminaires :

◆ « séparer le concept de l'échange culturel de concepts géopolitiques ». Reconnaissant l'existence « légitime » des États-nations et des frontières, il leur préfère toutefois la notion de « foyers culturels » et « se représente la carte culturelle du monde comme un entrecroisements de rayonnements [...] à partir de foyers qui sont définis par leur créativité et non

par la souveraineté des États-nations... »

Diasporistes, nous ne saurions mieux dire...

◆ « ne pas rester prisonnier de la notion d'identité collective qui se renforce actuellement sous l'effet de l'intimidation de l'insécurité ». Et d'ajouter : « Je voudrais opposer à cette idée d'une identité immuable celle d'une identité narrative : les collectivités vivantes ont une histoire qui peut être racontée ». Et encore : « Une identité narrative n'est pas définie [...] par l'identique mais par le mouvant. [...] Si elle est tournée vers le passé par son caractère mémoriel, l'idée de promesse est tournée vers le futur [...] et je mettrai face à face l'identité narrative et l'idée de projet d'existence comme celle d'un projet à tenir ou à maintenir. C'est d'ailleurs la devise d'une nation, les Pays-Bas : Je maintiendrai ».

Comment ne pas rapprocher de la première de ces phrases notre dénonciation permanente du risque de repliement communautaire qu'engendrent aujourd'hui la multiplication des actes antisémites mais au moins autant la publicité qui leur est donnée ? Comment ne pas évoquer, à propos de la seconde, la merveilleuse citation de Gerschom Scholem par Pierre Vidal-Naquet dans son récent entretien avec *Diasporiques*² : « [...] Nous ne pouvons plus allumer le feu, nous ne pouvons plus dire les prières, nous ne savons plus la place, mais nous pouvons raconter l'histoire, comment cela s'est fait... Et, ajoute le conteur, l'histoire qu'ainsi il raconta eut le même effet... » ? Et comment enfin ne pas rappeler, à l'appui de l'intérêt de Ricœur pour le concept de « promesse », une autre promesse mythique que



D.R.

celle qu'il cite : « L'an prochain à Jérusalem » ?

◆ « un horizon ne peut jamais être atteint, [...] je voudrais introduire l'idée de variations d'horizon ». « Nous ne sommes pas face à une alternative entre l'immuable et le mouvant : l'idée d'horizon implique celle de variation des horizons en rythme d'évolution ».

Sur cette base de « prudence analytique », Ricœur « soumet deux notions à discussion » :

◆ La première est celle de « traduction ». Pour lui, « la traduction est la médiation entre la pluralité des cultures et l'unité de l'humanité ». [...] Le phénomène étonnant de la traduction est qu'elle transfère le sens d'une langue dans une autre ou d'une culture dans une autre sans en donner cependant l'identité mais en offrant seulement l'équivalent. [...].

Ricœur « traduit » ainsi, par un trait fulgurant, le verbe *traduire* (« faire passer ») de son acception courante (le passage d'une langue à une autre) à une autre, ambitieuse : l'établissement de rapprochements, voire d'équivalences,

¹ Il s'agit d'un article publié par *Le Monde* daté du 25 mai 2004, version révisée d'une communication prononcée un mois plus tôt aux « Entretiens du XXI^e siècle » à l'UNESCO.

² *Diasporiques* n° 28, décembre 2003, p. 5.

entre cultures. Et comme dans le cas des langues, la traduction « n'identifie » pas, elle ne fait que démontrer la parenté structurelle intime de certains aspects desdites cultures.

Elle sert le projet d'une humanité sans en briser la pluralité [...] ». « La présupposition de la traduction est que les langues ne sont pas étrangères les unes aux autres au point d'être radicalement intraduisibles. [...] C'est à un phénomène de ce genre auquel je pense quand j'évoque les échanges entre héritages culturels et spirituels à la recherche aujourd'hui d'un langage commun. [...] Une seule certitude suffit : il n'y a pas d'intraduisible absolu. Malgré son inachèvement, la traduction crée de la ressemblance là où il ne semblait y avoir que de la pluralité. La traduction crée du comparable entre des incomparables ».

Langues et cultures ont toujours partie liée, nous le savons bien. Ce qui est particulièrement frappant dans l'approche de Ricœur est qu'elle apporte deux éléments supplémentaires majeurs : le passage d'une culture à l'autre relève des mêmes mécanismes formels que celui d'une langue à l'autre et sa possibilité même implique « qu'il n'y ait pas d'intraduisible absolu » en matière de cultures comme en matière de langues. Ceci fait directement écho, en particulier, à ce que nous avons nous-mêmes « rencontré », dans le petit groupe de membres du cercle Gaston-Crémieux qui avait réfléchi au « temps juif » d'un point de vue laïque³ : l'évidence que les célébrations du temps par diverses cultures avaient, pour la plupart, des sources communes, qu'elles étaient donc « traduisibles » les unes dans les autres, mais que cette parenté structurelle ne supprimait en rien l'originalité des interprétations propres à chaque culture ; qu'elle constituait simplement une base potentielle de rapprochements interculturels, c'est-à-dire d'enrichissements réciproques par accès à l'univers de l'autre.

◆ La seconde notion est celle de « l'idée de l'acceptation de la perte, l'idée du deuil » [...] que Ricœur « veut étendre au rapport des cultures entre elles ». [...] Le travail de mémoire ne va pas sans un travail de deuil, concept que je reçois de la psychanalyse. C'est dans ce rapport entre la remémoration et la perte qu'est possible la reconnaissance mutuelle des cultures. Le travail de deuil ne peut manquer d'affecter nos efforts pour raconter autrement nos histoires de vie, qu'elles soient individuelles ou collectives, et plus particulièrement les événements fondateurs d'une tradition.

Car nous avons à faire le deuil du fondamental et de l'absolu de la fondation historique : nous laisser raconter par les autres dans leur propre culture, c'est faire le deuil du caractère absolu de notre propre tradition.

Ce sont donc principalement les événements fondateurs d'une tradition qui sont le lieu de l'exercice du deuil. Il n'est pas de pays qui n'ait eu à souffrir d'une perte de territoire, de population, d'influence, de respectabilité, de crédibilité à une époque ou à une autre. Le cruel ^{xx}e siècle impose cette prise en compte. [...] Il faut accepter dans nos échanges culturels qu'il y ait de l'indéchiffrable dans nos histoires de vie, de l'irréconciliable dans nos différends, de l'irréparable dans les dommages subis et infligés.

Qui a lu le livre de Rachel Ertel, *Brasier de mots*⁴, ou qui l'a entendue en parler lors de la soirée qu'elle a consacrée au cercle Gaston-Crémieux et dont il a été rendu compte dans *Diasporiques* sous le titre : « *Le yiddish est une langue morte qui défie l'Anéantissement* »⁵ ne peut qu'être frappé et ému en lisant ces quelques phrases qui, plus généralement encore, font si directement écho à notre sensibilité et à nos préoccupations de Juifs diasporiques européens en ce début de ^{xxi}e siècle.

Notre combat pour le maintien d'une culture juive diasporique passe nécessairement, nous le savons, par le deuil fondamental induit par la Shoah – deuil non seulement des millions de morts mais aussi des destructions culturelles massives qui ont accompagné le génocide.

Nous savons également qu'une reconstruction individuelle ou collective d'une mémoire historique et culturelle ne va pas sans prise de conscience de l'usure progressive de toute culture au contact enrichissant mais en même temps destructeur des autres cultures. Il faut admettre que les langues se modifient progressivement par les apports des autres langues : elles y perdent de leur « authenticité » historique, elles y gagnent en démontrant ainsi qu'elles restent « vivantes ». Il en est sans doute de même pour les cultures, et tout particulièrement pour celles qui, par nature, sont en permanence confrontées à beaucoup d'autres : les cultures diasporiques.

« Quand on a admis cette part de deuil, on peut se confier à une mémoire apaisée, au feu croisé entre foyers de culture dispersés, et à la réinterprétation mutuelle de nos histoires et au travail à jamais inachevé de traduction d'une culture dans une autre ». ■

PAUL RICŒUR

La mémoire, l'histoire, l'oubli



³ Réflexion qui devait aboutir à la publication d'un ouvrage collectif : *Temps juif, lecture laïque*, Ed. Liana Levi, Paris, 1995.

⁴ Ed. Liana Levi, Paris, 2003.

⁵ *Diasporiques* n° 29, mars 2004, p. 48-53.



Il n'est pas habituel qu'une revue juive et laïque française publie un éloge d'un prêtre décédé, d'un prêtre polonais de surcroît. Mais nous avons été nombreux à avoir un coup au cœur en apprenant le brusque décès de Stanislaw Musial, mort le 5 mars de cette année d'une embolie cérébrale.

Stanislaw Musial, jésuite polonais, était un prêtre hors du commun, qui s'est consacré corps et âme à la réconciliation judéo-polonaise. Tâche ô combien difficile dans un pays où les réticences étaient fortes, tant dans sa propre hiérarchie que dans le peuple polonais, sans parler des réticences juives. Il se trouve que Stanislaw Musial était bien connu des membres du Cercle Gaston-Crémieux, avec lesquels il a longuement débattu lors d'un de ses passages à Paris (voir Diasporiques n° 22, juin 2002). Plutôt qu'un éloge traditionnel, il nous a semblé préférable de publier ce témoignage :

Notre ami Stanislaw Musial

J'ai rencontré le père Stanislaw Musial en 2002 au cercle Gaston-Crémieux où il était venu nous parler de son parcours de vie et de son combat admirable en faveur du rapprochement entre la communauté juive polonaise (ou ce qu'il en reste) et la communauté catholique. À l'issue de la séance je suis allée lui dire mon enthousiasme pour son action et il m'a demandé si j'étais déjà allée en Pologne. Devant ma réponse négative, il s'est écrié : « Mais il faut que vous veniez ! Nous avons des chambres d'hôtes à la Maison des Jésuites et nous pouvons vous accueillir » !

À cet instant j'ai songé : mais oui, après tout, pourquoi ne pas profiter de cette proposition pour découvrir le pays de mon grand-père ?

Une Juive qui se rend au pays de ses ancêtres sur l'invitation d'un jésuite – l'idée peut sembler cocasse. Elle l'est moins quand on connaît la personnalité du père Musial.

Aussitôt dit, aussitôt fait : au mois de juillet suivant j'étais à Cracovie avec Hélène, ma fille de cinq ans, pour une semaine de découvertes aussi riches sur le plan humain que touristique.

J'ai entre autres visité le quartier juif de Cracovie qui, malgré les louables efforts de rénovation dont il a été l'objet, m'a donné l'impression d'un décor en carton-pâte. Un quartier juif sans ses Juifs, ça vous laisse comme un goût amer...

Je n'ai pas souhaité lors de ce séjour me rendre à Auschwitz

tout proche, par peur et aussi sans doute par une sorte de pudeur que je ne sais pas expliquer. Une autre fois peut-être, mais en ayant cette destination comme seul but de mon voyage.

Je voyais le père Musial tous les matins au petit déjeuner où il cherchait toujours en riant à nous gaver, Hélène et moi, de pain, de fromages, de charcuterie et de confitures, alors que lui-même était un véritable ascète, capable de se contenter d'un morceau de pain et d'un bouillon dans la journée. Et nous nous retrouvions aussi en fin de journée, pour un petit tour en ville où nous profitons de la douceur de la soirée. Le père Musial parlait peu, mais beaucoup d'affection passait au travers de son regard et de son sourire. Ce que je retiens de lui, outre son total détachement des choses matérielles, c'est son formidable sens de l'humour. Il disait par exemple : « On devrait aménager des rampes spéciales dans les églises pour les vieux papes qui viennent les visiter ».

Le père Musial aimait se promener longuement dans le jardin de la Maison des Jésuites qu'il entretenait avec amour. Ce jardin était curieusement surnommé « Le jardin aux singes » (« parce que les singes vont s'y balader », disait-il, malicieux).

C'était un homme discret, secret même, dont il émanait une grande sensation de sérénité. Il cachait sous des dehors modestes une érudition impressionnante. Il possédait la maîtrise de plusieurs langues et parlait

notamment un français parfait.

Le père Musial a œuvré pacifiquement toute sa vie pour le rapprochement et la paix entre les hommes. Désormais, pour employer une expression qu'il n'aurait sans doute pas reniée, il repose lui-même en paix. ■

Anne-Emanuelle Lazar



Les deux amis à Paris... et à Cracovie

Kindertransport

Edmond Kahn

A Londres, à la gare de Liverpool, on peut voir une installation qui commémore l'arrivée, de 1938 à septembre 1939, d'environ 10 000 enfants pour la plupart juifs, venus d'Allemagne, d'Autriche et de Tchécoslovaquie, qui ont ainsi échappé au nazisme. Le monument a été inauguré en 1999 et consiste en une sculpture qui représente un de ces enfants. Sous une vitrine, leurs livres, jouets, lettres, vêtements, dont les originaux sont conservés à l'« Imperial War Museum »¹. Cette présentation s'apparente – est-ce fortuit ? – à celle que l'on trouve au Musée juif de Berlin, dans la partie consacrée au *chemin de l'exil* où l'on trouve des séries d'installations construites avec les affaires personnelles de personnes contraintes à l'exil.

L'événement ainsi commémoré est peu connu en France. En 1938, alors que des milliers de Juifs sont tués lors de la *Kristallnacht* et que trente mille Juifs sont envoyés dans des camps de concentration, le « Movement for the Care of Children from Germany » se forme en Angleterre. Dans l'opération de sauvetage connue sous le nom de « Kindertransport », les Anglais acceptèrent d'accueillir des enfants menacés, en versant aux Nazis cinquante livres par enfant (!), somme qui fut recueillie surtout par collecte publique. De nombreux témoignages permettent de se faire une idée de ce que fut le sort ultérieur de ces enfants, qui avaient été humiliés et chassés de leur pays avec beaucoup de hargne, et qui ont été placés soit dans des orphelinats soit dans des familles accueillantes mais souvent mal préparées psychologiquement. Ces enfants avaient été arrachés à leurs parents qu'ils avaient dû quitter très rapidement ; pour la plupart ils ne les revirent jamais.

Ces événements ont eu d'autres échos en Grande Bretagne. Dans *Kindertransport*, une pièce écrite par Diane Samuels, l'action se situe dans un grenier à Londres en 1979, avec des retours continuels vers Hambourg de 1939. Sur un fond tragique la question de l'identité est posée. Evelyn s'est intégrée à la société britannique et n'a

jamais dit à sa fille Faith qu'elle était juive ni comment elle était arrivée en Angleterre. Faith découvre des vieux papiers et des photos et questionne sa mère. Le personnage d'Eva (Evelyn) est fictif, mais l'auteur précise que tout ce qui se passe dans sa pièce avait pu arriver à quiconque n'importe où. Elle a dédié sa pièce aux enfants juifs qui prirent le train en 1938-39. La pièce *Kindertransport* a été jouée pour la première fois par la Soho Theatre Company au Cockpit Theatre à Londres, le 13 Avril 1993, et au Manhattan Theatre Club à New York, le 26 avril 1994.

Il existe d'autres œuvres fondées sur cette histoire. Dans un film documentaire réalisé par Sue Read, *The children who cheated the Nazis*, et diffusé à la télévision anglaise (Channel 4), des « Kinder » racontent leur histoire. Dans *Into the Arms of Strangers*, livre écrit par Mark Jonathan Harris, porté ensuite au cinéma et disponible en DVD, on peut lire et voir, parmi les histoires de différents enfants, celle d'un futur lauréat de prix Nobel qui s'échappa d'Allemagne nazie trois semaines à peine avant le début de la guerre. Car ces enfants devinrent pour la

plupart chercheurs, écrivains, médecins, artistes, philanthropes... Le roman de G. Sebald, *Austerlitz*², traite avec beaucoup de force et d'intelligence du destin d'un de ces enfants, venu de Tchécoslovaquie. Un livre de synthèse de Daniel Snowman sur les *Émigrés de Hitler*, publié par Pimlico et qui traite de l'influence des émigrés du nazisme sur l'évolution culturelle de la Grande-Bretagne, consacre dix pages à l'apport de ces enfants à cette culture. Près de l'installation de Londres, sur une plaque, on peut lire (je traduis) : « En profonde reconnaissance au peuple et au Parlement de Grande-Bretagne, d'avoir sauvé la vie des 10 000 enfants juifs et autres qui purent trouver refuge dans ce pays, en fuyant la persécution nazie, grâce au «Kindertransport», 1938-1939 ».

Le sauvetage de la vie de 10 000 enfants, c'est beaucoup, c'est aussi très peu. Dès le déclenchement de la guerre en septembre 1939 le « Kindertransport » cessa ; un million et demi d'enfants juifs périrent. ■

Il existe des associations des « Kindertransport » qui gèrent plusieurs sites sur Internet.

¹ Voir l'article de C. Mann, p. 36.

² Voir le numéro 25 de *Diasporiques*, p. 8.

Photo E. Kahn



Le monument de Londres



Photo E. Kahn

Des chalutiers remplis de réfugiés...

D'après F. R. Nowak

Il y a quelques mois, le peuple danois a célébré le soixantième anniversaire du sauvetage de ses Juifs – un authentique exploit national. C'était en 1943. Les Allemands, qui considéraient ce pays occupé comme une importante source d'approvisionnements et les Danois comme des « Ariens » germains, traitaient le Danemark avec une certaine mansuétude. Notamment, jusqu'en août 1943, les Juifs locaux n'avaient pas été soumis aux persécutions de règle dans d'autres régions occupées. Aussi, lorsque s'est répandue l'information concernant une déportation programmée, le président de la communauté juive n'a pas voulu y croire. Cependant ses concitoyens non juifs, eux, y ont prêté crédit et ont organisé une vaste action de sauvetage. En dépit du danger que cette assistance comportait, les Juifs menacés ont été cachés dans des maisons privées, des hôpitaux, des presbytères... Une situation intenable à la longue. La Résistance danoise, avec le soutien de toute la nation, a organisé le transport vers la Suède, pays neutre, de la quasi-totalité de la communauté : sept mille Juifs (sur les quelque sept mille sept cents que comptait le Danemark) ont traversé les détroits de nuit, dans les petits bateaux des pêcheurs danois. Le passage était en principe payant – les dangers et les risques de perte des bateaux le justifiaient – mais aucun Juif n'a été abandonné faute d'argent. Une collecte clandestine avait été organisée à cette fin parmi les citoyens du pays. En fin de compte, les Allemands n'ont pu déporter vers Theresienstadt que 464 personnes et environ deux cents victimes ont été tuées sur place, au Danemark même.

Ces événements ont donné lieu soixante ans plus tard à une célébration nationale, avec des exposés dans les écoles, des rencontres avec les survivants – aussi bien sauveteurs que sauvés. Et le 28 octobre 2003 une cérémonie solennelle a eu lieu dans la vieille synagogue de Copenhague, en présence de la reine, du premier ministre et des membres du gouvernement. Un grand discours du premier ministre a souligné la permanence du danger de crimes contre l'humanité et la nécessité de veiller sans répit pour interdire le retour de tels crimes.

Un des petits chalutiers de cette épopée, le « Elisabeth K571 », qui a fait plus de dix voyages vers les côtes

suédoises avec quelque soixante Juifs à son bord, est en cours de restauration. Il va rejoindre le Musée national de la Résistance. Une fois terminée l'épopée des Juifs, il a continué à transporter des résistants et des pilotes britanniques des avions abattus au-dessus du Danemark. En 1944, son patron, Ejner Larsen, a dû se réfugier lui-même de l'autre côté du détroit : la gestapo était sur ses traces. Un autre de ces bateaux est exposé au *Yad Vachem* à Jérusalem et un troisième au Musée de l'Holocauste de Washington.

Cette belle histoire est parfois accompagnée d'un autre mythe concernant le Danemark durant la guerre. On raconte, notamment en Israël et aux États-Unis, que sous l'Occupation, le roi de l'époque, Christian X, se promenait parfois à cheval dans les rues de sa capitale portant une étoile jaune sur son uniforme de gala, en signe de solidarité avec ses sujets juifs. En réalité, il n'avait pas à le faire : jusqu'à leur départ vers la Suède, les Juifs danois ne portaient pas de signe distinctif et n'étaient pas parqués dans des ghettos. L'histoire véridique de ce pays est assez belle pour qu'il n'y ait pas besoin de l'enjoliver !



© Agnès, aquarelles de Vendée

Il est peut-être utile de rappeler que le Danemark d'aujourd'hui, malgré les festivités, honore bien mal son passé. Depuis le 1^{er} juillet 2002 il est l'un des pays d'Europe le plus restrictif en matière d'immigration et d'asile, avec une loi adoptée grâce au soutien du *Parti du Peuple danois*, parti d'extrême droite représenté par 22 élus au Parlement... ■

Adapté par J. B.



Tourisme sepharade...



Concert de musique judéo-espagnole

L'antique présence juive en Italie



Si vous passez par Séville cet été, n'oubliez pas la *Casa de la Memoria de Al-Andalus*. C'est un centre culturel qui a la particularité d'être construit sur les restes d'une maison juive dont on peut voir au travers d'une sorte de hublot pratiqué dans le dallage moderne le pavement ancien, un parchemin et quelques pièces de monnaie dispersées. Ce centre abrite aussi un petit musée juif.

On donne des concerts dans ce lieu et on peut y écouter évidemment du flamenco, mais aussi une excellente musique judéo-espagnole, notamment le groupe « Aljama » qui offre au public ses *romances* et ses *canciones*. Les spectateurs, admiratifs et recueillis qu'ils soient juifs ou non, vibrent avec les chanteurs, les instrumentistes et les danseurs. Si l'occasion s'en présente c'est un lieu à ne pas manquer. ■

Edmond Kahn



Le pavement d'origine est visible à travers le hublot

Au fin fond de l'Italie du Sud, dans le Basilicate, des routes poussiéreuses vous amènent à Venosa – un des petits bourgs à l'écart du monde, entre Foggia et Potenza. Au voisinage, des ruines d'un amphithéâtre romain attestent de l'ancienneté du site. Une abbaye fort antique le jouxte. À peu de distance, au flanc d'une colline de grès, s'enfonce une galerie qui mène le visiteur vers un dédale souterrain – un exemple de catacombes comme on en trouve beaucoup en Italie. La particularité de cette excavation funéraire est qu'elle avait été creusée par des Juifs, comme en attestent les gravures sur les parois et notamment une menora parfaitement sculptée et préservée par son séjour souterrain en un étonnant état de fraîcheur.

Certes, les traces de présence juive dès l'antiquité sont nombreuses en Italie – il n'est que de rappeler certains graffiti de Pompéi. On a découvert des douzaines de sites, de documents, d'objets usuels, tant en Italie même qu'en Sicile. Mais les catacombes de Venosa semblent être les plus vastes et les plus riches d'Europe, d'où leur intérêt. Ce lieu de sépulture comporte des centaines de niches funéraires, et de nombreuses inscriptions, actuellement à l'étude. Curieusement, celles-ci sont le plus souvent en grec et lorsqu'une d'entre elles utilise des caractères hébreux, c'est pour translittérer des mots grecs ou latins. Ce qui n'a rien d'étonnant, puisque dans le Sud de la botte italienne ces deux langues étaient largement répandues, mais il faut en déduire que les Juifs locaux étaient fortement assimilés, au moins sur le plan culturel et linguistique.

Qui étaient-ils ? D'où et quand sont-ils arrivés dans cette région ? Les fouilles n'ont pas encore permis de le déterminer. On sait que notamment l'empereur Titus, après avoir détruit le Second Temple en l'an 70 de n. è., a implanté dans cette partie de l'Italie quelque cinq mille de ses captifs. Mais peut-être s'agit-il d'une venue plus ancienne. En vérité, on sait peu de choses sur les débuts de la chronologie juive en Italie du Sud ; la seule date certaine est celle de leur expulsion du Royaume de Naples au seizième siècle.

Du fait de cette expulsion les quelques Juifs qui habitent à présent la région ne se sentent pas liés à l'antique présence juive – ce n'est pas celle de leurs ancêtres. Ils se sentent peu de commun avec ces Juifs hellénisés et suivent passivement les fouilles qui sont conduites par des archéologues non juifs, dans le cadre plus large de l'histoire de la péninsule italienne. Après tout, c'est de l'histoire de l'humanité qu'il s'agit. ■

J. Lipzowicz

Brèves internationales

Grande Europe : combien de Juifs ?

Avec l'entrée de huit pays d'Europe centrale, ce sont, selon les données de Bernard Wasserstein¹, 87 000 Juifs qui intègrent l'Union européenne². Un chiffre naturellement invérifiable, certainement très minoré. En Hongrie, le recensement de 2001, qui posait la question (optionnelle) de la religion, n'a compté que 12 871 « israélites ». Loin des 55 000 de Wasserstein voire des 70 000 de certaines estimations. Impossible de savoir combien de personnes ont refusé de se désigner ainsi. Nul doute qu'elles figurent en nombre parmi les 26% de Hongrois qui ont refusé de répondre à la question. Et combien en Pologne ? Quelque 5 000 inscrits dans des congrégations ou des associations sont loin du nombre réel : l'Eglise polonaise, se fondant sur les actes de baptême dressés pendant la guerre, dénombrait 70 000 Polonais « d'origine juive »... L'ouverture de l'Europe a également une autre conséquence : le succès des passeports polonais, hongrois ou lituaniens auprès des Israéliens, Brésiliens ou encore Argentins. Selon une enquête citée par *Le Monde*, 700 000 Israéliens pourraient être concernés par l'élargissement de l'UE ! La diaspora retrouverait-elle des vertus ? En tout cas, on constate que tant à Budapest qu'à Varsovie, des Israéliens originaires de ces villes, ou leurs descendants, achètent des appartements : « à tout hasard »...

Maroc : Le voyage-manifeste de Mohammed VI

En février dernier, le roi du Maroc, Mohammed VI, visitait sa bonne ville d'Essaouira. Une ville qui, selon le quotidien *L'Opinion*, est sortie de la misère grâce à ses propres forces. Et le journal d'insister sur le rôle joué par un « enfant du pays », André Azoulay, « qui a rôle de chef d'orchestre, et qui est toujours là pour écouter, assister, convaincre ». Parmi les quatre autres hommes marquant pour la ville, *L'Opinion* cite Haim Zafrani, « mémoire du patrimoine judéo-berbère pièce précieuse de notre spécificité » et Edmond Amrane El Maleh, « écrivain marocain juif », « quelle leçon pour ceux qui veulent nous castrer... et priver ce pays de sa richesse culturelle ». Dans un style lyrique, l'article célèbre « la synthèse de gens d'ici et d'ailleurs ». Dans un quotidien totalement soumis au pouvoir, le message est clair. Moins d'un an après les attentats de Casablanca, dont certains visaient des Juifs, et dans le contexte actuel, le roi du Maroc souhaitait montrer à ses sujets son refus de l'antisémitisme et l'importance de la diversité. Une position trop rare dans un pays musulman aujourd'hui.

¹ *Les Juifs d'Europe depuis 1945* (Calmann-Lévy).

² Estonie : 2 500 ; Hongrie : 55 000 ; Lettonie : 12 000 ; Lituanie : 5 000 ; Pologne : 5 000 ; République tchèque et Slovaquie : 7 500. (données 1999). Ces informations semblent systématiquement minorées par rapport à la réalité.

Bosnie : J. Finci veut croire à la réconciliation

Jacob Finci, qui apparaît dès la première page du remarquable livre de Karl-Markus Gauss, *Voyages au bout de l'Europe* (voir rubrique *Livres* de ce numéro), s'est donné une mission : former une commission d'enquête sur les causes de la guerre en Bosnie et savoir enfin pourquoi 200 000 personnes ont été tuées et plus d'un million déplacées. Ce responsable de la petite communauté juive de Sarajevo, âgé de 60 ans, est respecté aussi bien par les Musulmans que par les Serbes et les Croates. Son modèle : la commission « paix et réconciliation » d'Afrique du Sud. Il reconnaît, selon le *Herald Tribune*, que les auditions seront pénibles. « Mais mieux vaut avaler la pilule maintenant que vivre encore 30 ou 40 ans dans la haine et aboutir à une nouvelle guerre ». Une loi proposant la création de cette commission est en attente au Parlement. La confiance de Jacob Finci n'est pas partagée par tous : de nombreuses victimes refusent de se réconcilier avec qui que ce soit.

Chine : Shanghai découvre son passé juif

La municipalité de Shanghai a décidé de restaurer et de protéger son quartier juif, annonce le *Quotidien du Peuple* (version anglaise). Une nouvelle moins surprenante qu'il n'y paraît : entre 1938 et 1941, cette ville a accueilli 20 000 Juifs réfugiés d'Autriche et d'Allemagne et a vu la naissance de 400 bébés juifs. « Ceci est considéré comme un miracle par les historiens », précise le journal. Maisons, « églises », parcs et cafés du quartier nommé « Vienne » rappellent cet épisode. L'« église » Moïse, ainsi que qualifie le *Quotidien du peuple* l'une des deux synagogues restantes, a été transformée un lieu d'exposition sur la culture et l'histoire juives.
<http://www.gluckman.com/ShanghaiJewsChina.html>

Afrique du Sud : un Juif dirige le deuxième parti

Derrière le succès massif du Congrès national africain (ANC), l'Alliance démocratique, avec 15,5% des voix, s'est confirmée comme le premier parti d'opposition, mené par Tony Leon, l'un des 70 000 Juifs sud-africains. Pour ce dernier, le fait que sa judéité n'ait pas été un thème exploité durant la campagne, à une ou deux exceptions près, témoigne des progrès réalisés par la jeune démocratie sud-africaine.

Allemagne : Liberté pour *Mein Kampf* !

« Il est temps de publier librement *Mein Kampf* », affirme avec force Rafael Seligmann, politologue, éditorialiste et écrivain établi en Allemagne depuis 1957. La protection de la jeunesse n'est qu'une mauvaise raison : l'Allemagne ne compte presque plus de jeunes ! Et ceux-ci peuvent

aisément se procurer l'ouvrage par internet. Publier *Mein Kampf* permettrait, pour Seligmann, d'en faire enfin une véritable lecture historique et de la confronter aux théories des différents historiens et biographes de Hitler. Cette publication permettrait aussi de comprendre que ce texte est à prendre au sérieux. Quant aux risques de contamination, l'exemple des États-Unis, de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas montre que la démocratie n'exige pas l'interdiction.

Italie : le musée de la Shoah chez Mussolini

Rome aura bientôt son musée de la Shoah, a annoncé le maire de la ville, Walter Veltroni. Le site choisi est celui de l'ancienne résidence de Mussolini, la villa Torlonia, près du centre de la ville, d'où 1 700 Juifs ont été déportés durant la guerre. À ce titre, ce choix serait déjà suffisamment symbolique. Mais, il est un symbole de plus : la villa a été construite sur un réseau de catacombes juives, d'environ neuf kilomètres de long, ornées de peintures et d'inscriptions datant des III^e et IV^e siècles. Mussolini y avait d'ailleurs installé son abri antiaérien. Les Juifs de Rome espèrent qu'à l'occasion de la construction du musée les catacombes seront restaurées.

M. Kis

Carpentras : un festival de musiques juives

Comme l'année dernière, un festival des musiques juives aura lieu cet été dans le cadre de la synagogue de Carpentras et d'autres lieux prestigieux de la ville, du 31 juillet au 4 août. Une large place sera faite notamment à la musique judéo-espagnole avec Sandra Bessis, mais aussi à la musique klezmer avec le groupe « Zeleno Zlato », à la musique liturgique tant sépharade qu'ashkénaze (Adolphe



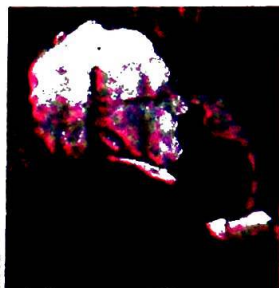
D.R.

Brèves hexagonales

Germaine Tillion à Lyon

Le Centre d'Histoire de la Résistance et de la déportation de Lyon (14 avenue Berthelot, Lyon 7^e) propose depuis le 27 mai et jusqu'au 14 novembre 2004 une grande exposition consacrée à Germaine Tillion. Née en 1907, ethnologue de formation, grande résistante pendant l'Occupation et déportée en octobre 1943 à Ravensbrück, elle est l'exemple d'une combattante constante dans ses convictions. Ethnologue dans les Aurès dans les années 30, elle s'insurge contre le sort misérable des populations seminomades Chaouiïas ; rentrée en France en 1940 elle s'oppose à la capitulation (elle est des premiers réseaux clandestins, dès 1940). Elle retourne en Algérie en 1954 et est chargée notamment d'élaborer un plan d'éducation populaire, mais il est trop tard. Malgré ses tentatives de conciliation, la guerre d'Indépendance prend de l'ampleur et aboutit à la libération du pays. De retour en France, elle travaille ensuite sur la condition féminine, particulièrement

dans les divers pays du Maghreb. Récusant l'appellation de « féministe », elle se consacre au combat contre la vassalisation de la femme dans toutes les sociétés. L'exposition montre que les combats de Germaine Tillion ne se sont pas limités à la Résistance. Il était important de rendre hommage encore de son vivant à une femme exemplaire !



D.R.

Attia et Philippe Darmon), aux traditions musicales israéliennes (Sara Alexander) et enfin, dans la cathédrale Saint-Siffrein, à la musique classique d'inspiration juive, avec le *Service sacré pour le samedi matin*, de Darius Milhaud, et le *Shir Hashirim Asher le Shlomo*, de Salamone de Rossi. On se renseigne à la synagogue, au 04 90 34 69 72 ou à l'Office du tourisme, au 04 90 63 00 78.

La Lettre Sépharade continue !

Les nombreux abonnés et lecteurs de *La Lettre Sépharade*, revue trimestrielle qui depuis bientôt treize ans fait leur bonheur, peuvent se rassurer. Jean Carasso, créateur et infatigable animateur de la *Lettre* ne mettra pas la clé sous le paillason ! La charge est devenue peu à peu bien lourde, mais du renfort arrive... Le Rédacteur en chef est désormais épaulé par Charles Leselbaum, qui prendra progressivement la responsabilité éditoriale de la revue. Nous sommes donc rassurés... jusqu'au numéro cent au moins !



© J. Carasso

Le CRIF continue...

Du nouveau au CRIF : M. Roger Cukierman, réélu à la présidence du Conseil Représentatif des Institutions Juives de France fait le ménage. Il a décidé de demander au Comité directeur de cette institution lors de sa réunion du 22 juin de ne pas reconduire Gérard Israël à la tête de la

Commission d'études politiques du CRIF. Afin de mieux soutenir l'État d'Israël, M. Cukierman propose de remplacer G. Israël (qui a depuis des années été un défenseur objectif et mesuré de l'État hébreu) par M. Zymerey, ex-député socialiste au Parlement européen, dont la candidature à ce poste n'a pas été reconduite par le P.S. à cause, semble-t-il, de l'activité de lobbying de l'intéressé en faveur de la politique israélienne. Le second du nouveau chef de la Commission serait M. Jacques Tarnero, devenu dernièrement un polémiste agressif à Radio-Com contre tous ceux qui s'opposent à la politique de M. Sharon... À l'heure de mettre sous presse nous ignorons les résultats de cette démarche, mais elle témoigne d'une évolution dangereuse du CRIF vers un alignement inconditionnel et partisan sur la politique actuelle de l'État hébreu. Après le départ de quelques représentants de la gauche, comme Izio Rosenman, il semble que l'étau se resserre désormais autour de Michel Zaoui.

Une approche du judaïsme laïque en France

C'est le titre de l'étude diligentée par deux chercheuses, Martine Cohen (CNRS) et Paule Ferran (Fondation Posen). Les auteures ont tenté de définir et de dénombrer la fraction laïque de la judaïcité française, en approchant aussi bien les multiples organisations et associations qui s'en réclament que des individus isolés. Au total, soixante dix-huit entretiens ont permis une approche raisonnée de la question. Les résultats en sont résumés dans un mémoire de 140 pages, publié en avril 2004.

« Le Yiddishland à la rencontre des Cévennes »

Du 10 au 17 juillet se déroulera sous ce titre la cinquième rencontre interculturelle autour des cultures yiddish, cévenole et des pays d'Oc.

8 jours d'ateliers, de tables rondes, de spectacles autour des cultures yiddish, cévenole et des pays d'Oc à travers histoire, mémoire, transmission, cultures, identités, résistances, langues...

Le Yiddishland à la rencontre des Cévennes se passe dans le village de Bréau, dans le Gard, à environ 80 km de Nîmes, de Montpellier ou de Millau, dans une très belle région montagneuse du sud des Cévennes.

Parmi les ateliers envisagés, signalons « Cuisine d'ici et de là-bas, la danse yiddish, les chansons en yiddish et en langue d'Oc, une lecture historique de la Bible, des conférences, des spectacles et aussi des ateliers pour les enfants qui, fort occupés, permettront aux adultes de participer sans souci aux leurs.

Comme d'habitude, ces rencontres sont organisées par l'association Yiddish et Cie en Cévennes
40, rue Pascal 75 013 Paris. ☎ : 01 43 31 67 09.

M.a.h.J.

Parmi les diverses initiatives interactives que propose le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme il faut signaler la création par sa bibliothèque d'un atelier d'écriture « Écriture et mémoire », destiné à aider les participants à expliciter leur passé, souvent difficile, parfois douloureux. Animé par Léa Wajs, cet atelier fonctionne tous les quinze jours ; la prochaine séance est programmée pour le 8 juillet 2004 – et ce sera la dernière avant les congés d'été. On se renseigne au 01 53 01 86 36 (ou par info@mahj.org).

À signaler aussi, dans le cadre de la saison de la culture polonaise *Nowa Polska*, le dimanche 4 juillet, une riche programmation musicale juive, empruntée au Festival juif de Cracovie, qui aura pour cadre le quartier du Marais. Durant la fermeture du Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, la collection des œuvres de Pascin (peintures, sculptures, dessins) est exposée au Mahj jusqu'au 12 septembre 2004.

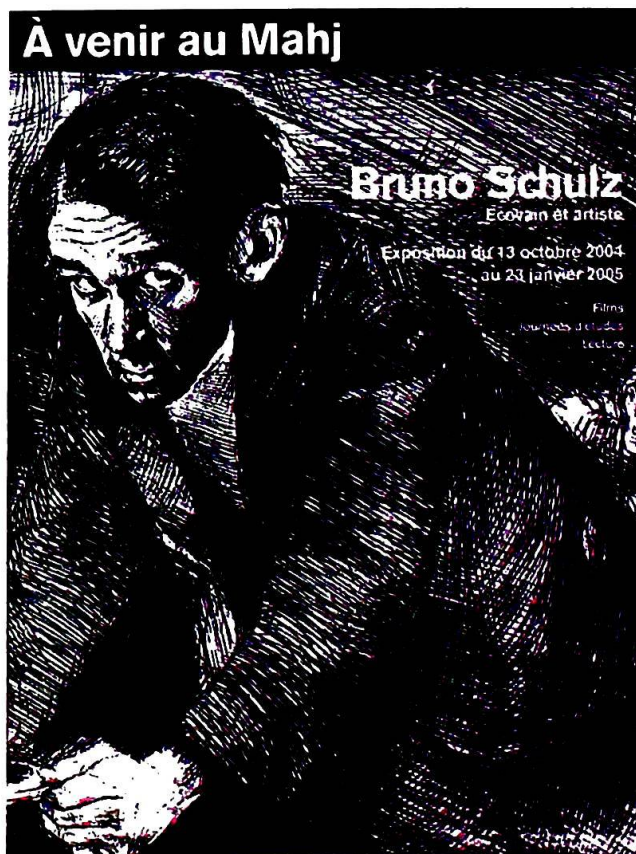
À la rentrée le Musée programme une exposition consacrée à Bruno Schulz, écrivain et peintre ; le prochain numéro de *Diasporiques* en donnera les détails. À signaler par ailleurs la publication récente en France, par les éditions « Noir sur Blanc », de la traduction du livre fondamental consacré à Bruno Schulz par le poète et écrivain polonais Jerzy Ficowski sous le titre *Les régions de la grande hérésie* (traduit par Margot Carlier). ■

J. B.



Musée
d'art et d'histoire
du Judaïsme

À venir au Mahj





Pour briller sur la plage...



Diasporiques a sélectionné pour vous quelques citations intéressantes et pourtant peu connues, que vous pourrez éventuellement placer dans une conversation mondaine... Il n'y a pas que les blagues qui peuvent servir !

Dieu :

Si Dieu existe, j'ai honte pour lui (Albert Cohen) ;
Ce serait un grand sacrilège que de supposer que Dieu existe (T. Kotarbinski, philosophe) ;
Dieu est pervers, mais il n'est pas méchant (A. Einstein) ;
Le Bon Dieu a fait ce qu'il a pu, à présent il est temps d'appeler un professionnel (S. Friedman, acteur) ;
Pardonne-moi, mon Dieu, mes petites plaisanteries sur Toi, et je te pardonnerai la grande que Tu me fis... (Robert Frost, poète américain) ;
Les croyants disent que les athées sont aveugles, les athées prétendent que les croyants ont des hallucinations... (auteur inconnu).

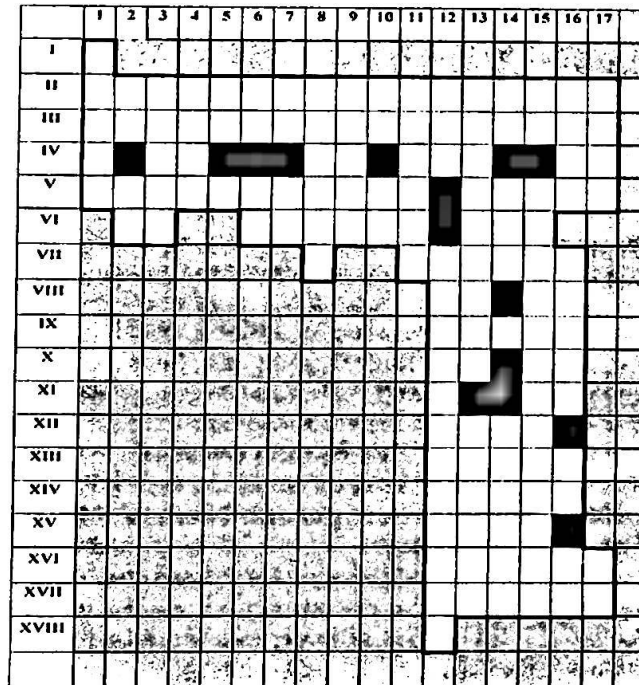
L'être humain :

Celui qui donne peu, mais avec un visage bienveillant, donne beaucoup (Talmud de Babylone) ;
Quel être charmant que l'homme – s'il est un homme (Ménandre, dramaturge grec) ;
Chaque génération se révolte contre ses pères et se lie d'amitié avec ses grands-pères (L. Mumford, sociologue) ;
Ce n'est pas que j'aie peur de la mort. C'est simplement que je ne voudrais pas être là au moment où... (Woody Allen) ;
Si je ne le fais pas pour moi, qui le fera ? Si je suis seul, qui suis-je ? Et si ce n'est pas maintenant, c'est quand ? (Hillel, Talmud de Babylone) ;
Le menteur doit avoir de la mémoire (Quintilien) ;
C'est peu d'être modeste, il faut encore avoir de quoi pouvoir ne l'être pas (Voltaire) ;
La peur est mère de la cruauté (J. A. Froude, historien anglais) ;
Certains s'imaginent avoir du cœur alors qu'ils n'ont que des nerfs fragiles (Marie von Ebner-Eschenbach, écrivaine autrichienne) ;
Certains s'imaginent que si on avoue ses faiblesses, on n'est plus tenu de s'en débarrasser (*Ibid.*) ;
Il est dans la nature humaine de haïr celui à qui on a fait du tort (Tacite) ;
Nous sommes très amis, mais nous ne nous aimons pas (Wyspianski, dramaturge) ;
Tous ceux qui nous ressemblent sont « nous » et tous les autres sont « eux » (R. Kipling) ;
Il n'y a rien d'impossible pour celui qui n'a pas à le faire lui-même (Arthur Bloch, *Les lois de Murphy*) ;
Les vertus de celui qu'on hait sont plus haïssables que ses défauts (H. Elzenberg, philosophe) ;
Travaille plutôt à l'élimination d'un mal concret qu'à la réalisation d'un bien abstrait (Karl R. Popper, philosophe) ;
Il se trouvera toujours des esquimaux pour élaborer des directives contre la canicule à l'usage des Congolais (S.J. Lec, humoriste) ;
L'imbécile ne pardonne ni n'oublie, le naïf pardonne et oublie, le sage pardonne mais n'oublie pas (T. Szasz, psychiatre) ;
On perd patience quand on est témoin du désespoir d'un autre au-delà d'un quart d'heure... (E. Cioran).



Mots daléthés

Philippe Lazar



Horizontalement

- II – On accuse parfois (à tort !) le Cercle Gaston-Crémieux de l'être un peu trop
 III – Ne sont pas toutes attardées depuis un joli mois de mai
 IV – Négation. Démonstratif. Revêt. Possessif
 V – Le meilleur morceau pour les connaisseurs des volatiles. Ce n'est pas la tête qu'il fait tourner
 VI – Forme d'entreprise. Tient aujourd'hui la souris plutôt que la plume d'oie. Souverain bouleversé
 VII – Changent de genre à la hampe du drapeau
 VIII – Apparu. Participe gai pour les cruciverbistes avertis
 IX – Parfumé à l'aneth ou au cerfeuil
 X – Cube. Bougé
 XI – Refuge traditionnel
 XII – Les mollahs y font encore la loi
 XIII – Dévalorisé à dessein
 XIV – Émis de façon confuse par des lions
 XV – Dieu-oiseau égyptien
 XVI – Molle si c'est un fruit, plus dure si c'est un légume
 XVII – Atteintes dans leurs droits

Verticalement

- 1 – Les Japonais les adorent
 2 – Les Japonais l'adorent. Obstacle
 3 – Se fit entendre comme une clochette
 4 – Les Juifs le connaissent depuis longtemps
 5 – Donne le ton
 6 – Grecque ou Troyenne réduite à sa plus simple expression. Donne encore le ton
 7 – Lie. Article ou symbole aurifère
 8 – Aveuglement
 9 – Opinion argumentée
 10 – Doublé chez Lulu. Connu
 11 – Fera preuve d'un attachement parfois irrépressible
 12 – En fin de halte. Intolérable
 13 – La médecine lorsqu'elle rate son coup. Monnaie longtemps surévaluée
 14 – Pris à un Israélite. Vous fait ouvrir la bouche en grand. Douleurs
 15 – Peut renforcer le oui si on le redresse. Croit encore à la solidarité universelle
 16 – Capitaine mystérieux. Un vieux monsieur. Ile renversée en forme de note. Personnel
 17 – Souverain déchu. Contribue à qualifier le 9 vertical.

La Terre est détruite depuis longtemps au milieu de terrifiants cataclysmes et péripéties, les hommes survivants se sont dispersés dans la galaxie sur d'autres planètes, ont fondé d'autres civilisations, vivent une autre vie. Ce thème est récurrent dans la littérature de science-fiction. Il est aussi à la base de la saga écrite par Dan Simmons dans son cycle Les cantos d'Hypérion, dont six tomes sont déjà en circulation. Ce qui distingue cette œuvre, c'est que la « question juive » est toujours d'actualité, et nos lecteurs prendront peut-être un certain plaisir à lire ce dialogue entre un père et sa fille :

La science-fiction juive, vous connaissez ?

[...] Sol ne fut guère surpris lorsque sa fille choisit, comme matière principale, l'archéologie. L'un des plus chers souvenirs qu'il gardait d'elle était celui des longs après-midi qu'elle passait sous l'auvent, lorsqu'elle avait à peine deux ans, à remuer la terre, ignorant les araignées et les zygopèdes, courant montrer dans la maison chaque bout de plastique et chaque pfennig décoloré qu'elle avait déterré, demandant des explications sur leur origine et sur les gens qui les avaient laissés là. Elle décrocha son diplôme à dix-neuf ans. Tout l'été, elle travailla à la ferme de sa grand-mère, puis elle se distraignait au début de l'automne. Elle passa alors vingt-huit mois, en temps local, à l'université de Reichs, sur Freeholm. Lorsqu'elle fut de retour chez elle, ce fut comme si les couleurs étaient revenues dans l'univers de Sol et de Saraï.

Durant les deux semaines qui suivirent, leur fille, à présent adulte et responsable d'une manière rarement donnée à des individus faisant deux fois son âge, prit plaisir à se reposer chez elle. Un soir, alors qu'ils se promenaient sur le campus juste après le coucher du soleil, elle questionna son père, sur leur héritage culturel.

– Dis-moi, papa, est-ce que tu reconsidères toujours comme un Juif ? Surpris par la question, Sol s'était passé la main dans les cheveux avant de répondre :

– Un Juif ? Oui, je suppose. Mais cela ne signifie peut-être plus pour moi la même chose qu'avant.

– Est-ce que je suis juive ? avait alors demandé Rachel, dont les joues luisaient dans la pâle clarté du ciel.

– Tu l'es si tu choisis de l'être. Tout cela n'a plus le même sens depuis que l'Ancienne Terre est morte.

– Si j'avais été un garçon, m'aurais-tu fait circoncire ?

Sol avait éclaté de rire, à la fois ravi et embarrassé par la question.

– Je suis très sérieuse, lui avait dit Rachel.

– Je suppose que oui, ma louloute, avait dit Sol en rajustant ses lunettes. Mais je n'y avais jamais réfléchi avant, je l'avoue.

– Es-tu déjà allé à la synagogue de Bussard ?

– Pas depuis ma Bar mitsvah, répondit Sol en repensant au jour où, cinquante ans plus tôt, son père avait emprunté le Vikken de l'oncle Richard et avait emmené toute la famille à la capitale pour y célébrer le rite

– Papa, pourquoi les Juifs pensent-ils que tout cela a... moins d'importance maintenant qu'avant l'hégire ?

Sol avait écarté ses mains puissantes, qui ressemblaient plus à celles d'un tailleur de pierres qu'à celles d'un universitaire.

– Voilà une excellente question, Rachel. C'est sans doute parce que la plus grande partie de notre rêve s'est éteinte. Il n'y a plus d'Israël. Le Nouveau Temple a duré moins longtemps que le premier et le deuxième. Dieu a rompu sa parole en détruisant la Terre une seconde fois. Et la diaspora que nous connaissons maintenant est... éternelle.

– Mais il y a d'autres endroits où les Juifs conservent leur identité ethnique et religieuse insista Rachel.

– C'est certain ; sur Hébron, et dans certains secteurs isolés du Confluent, on trouve des communautés entières... hassidiques, orthodoxes, asmonéennes, tout ce que tu voudras. Mais elle ont plutôt tendance à se figer, et à s'orienter vers... les activités touristiques.

– Comme un parc thématique ?

– Si tu veux.

– Est-ce que tu veux bien m'emmener demain au temple Beth-El ? Je pourrais emprunter son strat à Khaki.

– Inutile. Nous pouvons prendre la navette de l'université. C'est d'accord... Cela me fera plaisir d'aller avec toi à la synagogue.

La nuit tombait sous les grands ormes. Les lumières de la ville s'allumèrent de part et d'autre de la grande allée qui conduisait à leur maison.

– Papa, avait déclaré Rachel, je vais te poser une question que j'ai dû répéter mille fois depuis l'âge de deux ans. Est-ce que tu crois en Dieu ?

Sol n'avait pas souri. Il n'avait aucune autre réponse à lui donner que celle qu'il lui avait déjà répétée mille fois :

– J'attends de voir. [...]

Ce fragment est extrait du volume *Hyperion II* de Dan Simmons, traduit de l'américain par Guy Abadia, paru chez Pocket-Robert Laffont en 1991. Il a été déniché par Benjamin Lévy.

Blasphème interdit ?

Juif pour toujours

127 tombes juives profanées le 30 avril dernier à Herrlisheim, en Alsace. Réponse du gouvernement, à l'issue d'un comité interministériel de lutte contre le racisme et l'antisémitisme : l'organisation d'une cérémonie œcuménique à Colmar, le 6 mai suivant.

Ce qui pose une série de questions.

– Est-ce le rôle du gouvernement que d'organiser une telle cérémonie ?

– La forme prise par cet acte (croix gammées, inscriptions antisémites en allemand) est plus politique que religieuse. Or, la décision du gouvernement signifie que, pour lui, la profanation a une signification religieuse blasphématoire qu'il convient d'expier. Pourtant, notre Constitution laïque garantit la liberté de pensée religieuse, ce qui signifie liberté de croyance, mais également d'incroyance et de critique des croyances. Nulle loi n'interdit le blasphème. Alors que la profanation d'Herrlisheim demande des réponses judiciaires et politiques, le gouvernement, en pleine confusion, empiète les limites posées par la laïcité et devient acteur religieux. Après la loi sur le foulard, faut-il s'attendre à une loi sur le blasphème ?

Le 7 mai, le mémorial juif de Verdun était à son tour maculé de croix gammées et inscriptions antisémites. Les prières du gouvernement ne seraient-elles pas entendues ?

Martine Kis

Un Juif mort est juif pour toujours ! Le Juif qui portait toutes les valeurs morales du judaïsme a un jour été mis dans un camp de concentration et y est mort. Pourtant il existe encore dans nos têtes. Le Juif allemand qui voulait être un bon Allemand est parti à Dachau. Le Juif communiste qui voulait être un bon communiste est parti dans un goulag. Le Juif français qui voulait être un bon Français est parti à Drancy, destination Auschwitz.

Et pourtant j'ai la bêtise de croire qu'en France, 2004 ce n'est pas 1942, qu'il ne m'arrivera rien. Porter les valeurs d'un judaïsme mort est une gageure, mais à mon corps défendant je transmets ce que mes parents m'ont légué en termes de tradition et de culture juive dans un environnement qui reçoit quantités de traditions et de cultures différentes. Dans le chaudron français où la choucroute alsacienne et la salade niçoise ont leur place, quelques zestes de pastrami et de couscous, façon juive ou de falafel se mettent à donner du goût. Pas de quoi pavoiser, les Juifs sont si peu nombreux, mais quelquefois il ne faut pas beaucoup d'épices pour que cela soit bon. Juif pour toujours en France, car j'y aurai laissé mon grain de sel.

Edmond Kahn

DIASPORIQUES est une revue trimestrielle de réflexion politique et culturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux.

Directeur de la publication : Philippe Lazar.

Comité de rédaction : Françoise Basch, Jacques Burko (rédacteur en chef), Edmond Kahn, Martine Kis, Philippe Lazar, Jean-François Lévy, Carol Mann, Elise Marienstras, Fania Pérez, Dorothee Rousset, Georges Wajs, Antoinette Weil.

Conseil d'orientation : les précédents plus E. Brunswic, R. Marienstras, F. Spira.

Correspondants : aux États-Unis : Nelly Furman ; pour la Bosnie, l'Afghanistan et ailleurs : Carol Mann ; pour l'Autriche : Johannes Gielge ; à Jérusalem : Claude Rosenkovitch. Délégué à la Galicie septentrionale : Henri Sobowiec. Veille en Hongrie : Martine Kis. Veille en Roumanie : Harry Carasso.

Délégués régionaux : Alsace, Muriel Klein ; Toulouse, Jean-Marc Izrine ; Grenoble, Samuel Ghiles Meilhac.

Maquette : Corinne Dupuy *et al.* **Mise en page** : Jean-François Lévy. **Relations extérieures** : tout le monde ! **Travaux graphiques** : Benjamin Lévy. **Corrections** : Antoinette Weil.

Impression : Présence graphique, Monts (37). N° ISSN 1276 4248. N° de commission paritaire : 1103 G 78821.

Les textes publiés par *Diasporiques* engagent seulement la responsabilité de leurs signataires.

Notre site Web : www.diasporiques.org

Conditions d'abonnement : prix au numéro : 5,5 euros. Abonnement annuel (4 numéros) : 20 euros.

Abonnement de soutien : 30 euros ou plus. Pour s'abonner, envoyez nom, adresse et chèque à l'ordre du Cercle Gaston-Crémieux (*Diasporiques*) à : Antoinette Weil, 25 rue de la Justice 91230 Montgeron.

Le Cercle Gaston-Crémieux



Le Colloque de Lille, ou être juif laïque, progressiste et diasporiste en Europe...

Une soixantaine de membres de l'Union des Progressistes juifs de Belgique (UPJB) et du Cercle Gaston-Crémieux (CGC) se sont retrouvés à mi-chemin entre Bruxelles et Paris, le dimanche 9 mai 2004, fort courtoisement accueillis en ses locaux par la présidente de l'Université catholique de Lille, pour affirmer conjointement « leur conviction que les Juifs ont toute légitimité de s'exprimer en tant que tels, sans être tenus de la faire en référence à la synagogue ou à l'État d'Israël ». Quatre sessions de travail ont permis de décliner ce principe en traitant successivement de l'histoire et de la culture juive, de l'engagement politique, de la multipolarité de la judéité mondiale et enfin d'amorcer la constitution d'un réseau européen d'associations partageant nos points de vue.

Les textes des interventions liminaires et des comptes rendus détaillés des débats seront publiés, dans un proche avenir, conjointement par les deux groupes organisateurs. Les lecteurs de *Diasporiques* seront bien entendu destinataires de cette publication. En raison de cette perspective, il est apparu préférable de différer la diffusion du contenu des débats et de leurs principales conclusions jusqu'à la sortie de ce texte complet.

On peut néanmoins d'ores et déjà dire que tous les participants au colloque partageaient le sentiment qu'il est vraiment urgent d'agir si nous voulons pour notre part et à notre manière contribuer à éviter les confusions de plus en plus inquiétantes que l'on peut observer entre judéité, observance de la religion juive et engagement sioniste... pour ne pas aller jusqu'à dire : « entre Juifs et Israéliens ».

Divers moyens sont à notre portée, dans la double continuité de l'exaltation de la culture d'une part, d'une participation active à la vie politique de la cité de l'autre. Notre coopération bien engagée avec nos amis de l'UPJB devrait nous permettre de leur donner corps à l'échelle de l'Europe dans sa nouvelle configuration.

Le Cercle Gaston-Crémieux, du nom d'un Communard marseillais fusillé en 1871, a été créé en 1967 par un groupe d'intellectuels de gauche : J. Huppert, G. Isotti-Rosowsky, C. Lanzmann, P. Lazar, J. Lebar, R. Marienstras, L. Poliakov, O. Rosowsky, R. Thalmann, P. Vidal-Naquet et R. Visocékas. Il regroupe des Juifs et des non-Juifs désireux d'affirmer la légitimité d'une existence juive diasporique en dehors de la synagogue et du sionisme. Il agit de diverses façons : ateliers, réunions-débats, communiqués de presse, etc. et il a créé la revue trimestrielle *Diasporiques*.

Les activités passées....

Les membres du Cercle ont eu trois occasions importantes de se réunir au cours du deuxième trimestre de l'année 2004. Dans le prolongement des réflexions engagées par le groupe de travail du Cercle sur la gauche aujourd'hui, ils ont entendu Christophe Ramaux débattre des fondements politiques de l'État social. Mais ils ont aussi eu l'opportunité de confronter leurs vues avec celles de plusieurs formations amies : le Cercle Amical (CA) et le Club laïque de l'enfance juive (CLEJ) d'une part, l'Union des Progressistes juifs de Belgique (UPJB) de l'autre.

La réunion avec le CA et le CLEJ, considérée de part et d'autre comme une première qui devrait être suivie d'autres rencontres, a rassemblé un dimanche après-midi d'avril, dans le beau local du CA, rue René Boulanger, plusieurs dizaines de participants sur le thème « *Identité juive et laïcité* ». Deux tables rondes successives ont permis, dans un climat très convivial et au travers d'une discussion animée, de traiter d'une part de l'identité juive laïque en tant que telle et d'autre part de la situer dans le cadre des institutions républicaines françaises. La question de l'élargissement de la réflexion sur ces problèmes à l'échelle européenne a également été évoquée à cette occasion, mais elle a surtout été au cœur des débats de la réunion avec l'UPJB dont il est rendu compte ci-contre.

... et à venir

Le Cercle entend donner des prolongements importants au Colloque de Lille. Plusieurs pistes ont été évoquées lors de la rencontre elle-même ou des réflexions qu'elle a engendrées. Aucune décision n'est encore complètement arrêtée mais chacune d'elles fait actuellement l'objet de réflexions approfondies. Citons entre autres : une interrogation sur la façon de transmettre une histoire juive européenne qui échappe aux déviations idéologiques de tous ordres qui la guettent ; un recensement des textes marquants écrits par des Juifs européens ; la rédaction d'une *plate-forme* commune à l'UPJB et à nous-mêmes, susceptible de servir de socle au réseau que nous souhaitons pouvoir créer à partir d'un groupe au moins dans chacun des vingt-cinq pays de l'Union (ou à tout le moins dans un nombre significatif d'entre eux).

Le Cercle souhaite également diffuser le document de travail, en cours de rédaction, qui a pour objet de faire le point sur les travaux du groupe « Gauche ». Le support de cette diffusion sera probablement un supplément à *Diasporiques*.

Les lecteurs de *Diasporiques* intéressés par une participation à l'un ou l'autre de ces travaux sont invités à se faire connaître du secrétaire du Cercle, Jacques Burko.

Communiqué de presse du 15 mai 2004 : un sentiment de honte

Ils n'ont pas la maigreur squelettique des déportés des camps de la mort mais leur image de corps nus, entassés les uns contre les autres, leur humiliation organisée, les souffrances physiques et morales qui leur sont infligées renvoient inévitablement à la barbarie nazie. Ne manquent au tableau ni les bourreaux goguenards ni même l'atroce copie conforme d'une kapo déchaînée.

Aucun pays, aucune démocratie, nous le savons par expérience, ne sont à l'abri de telles abominations, et l'histoire ici se répète tragiquement. À cela près peut-être que la dénonciation de l'horreur est, cette fois, venue plus vite qu'en d'autres circonstances, et il faut saluer le courage de ceux qui ont osé dire et montrer. Primo Lévi avait exprimé en quelques pages inoubliables ce qu'il fallait penser de cette volonté récurrente de nier l'Autre, de lui refuser toute humanité. Nous savons qu'elle fait hélas partie de la nature humaine, dont les penchants sadiques sont violemment révélés dans les situations de guerre. C'est une raison de plus pour saluer la grande avancée que fut la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et pour travailler sans cesse à ce que chacun de nous soit conduit à l'intérioriser. Combat rappelant les vains efforts de Sisyphe ? Peut-être, mais combat qui est notre seule façon d'échapper à l'écœurement et à la honte de faire partie de la même espèce que les bourreaux.

Communiqué de presse du 5 avril à propos d'une *Passion* d'un autre âge :

Le Cercle Gaston-Crémieux, cercle juif diasporique et laïque, prend acte de la réprobation massive d'un film qui concourt au développement de réactions de haine et de violence ainsi que de sa condamnation sans appel par les autorités religieuses directement concernées. Il souhaite que la hiérarchie catholique accompagne cette condamnation d'un rappel explicite, largement diffusé, des conclusions du Concile Vatican II.

Pour tout renseignement sur le Cercle Gaston-Crémieux et son fonctionnement, s'adresser à son secrétaire Jacques Burko, 56, rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, ou de préférence par courriel adressé à : postmaster@cercle-gaston-cremieux.org

Le site Web du Cercle : www.cercle-gaston-cremieux.org